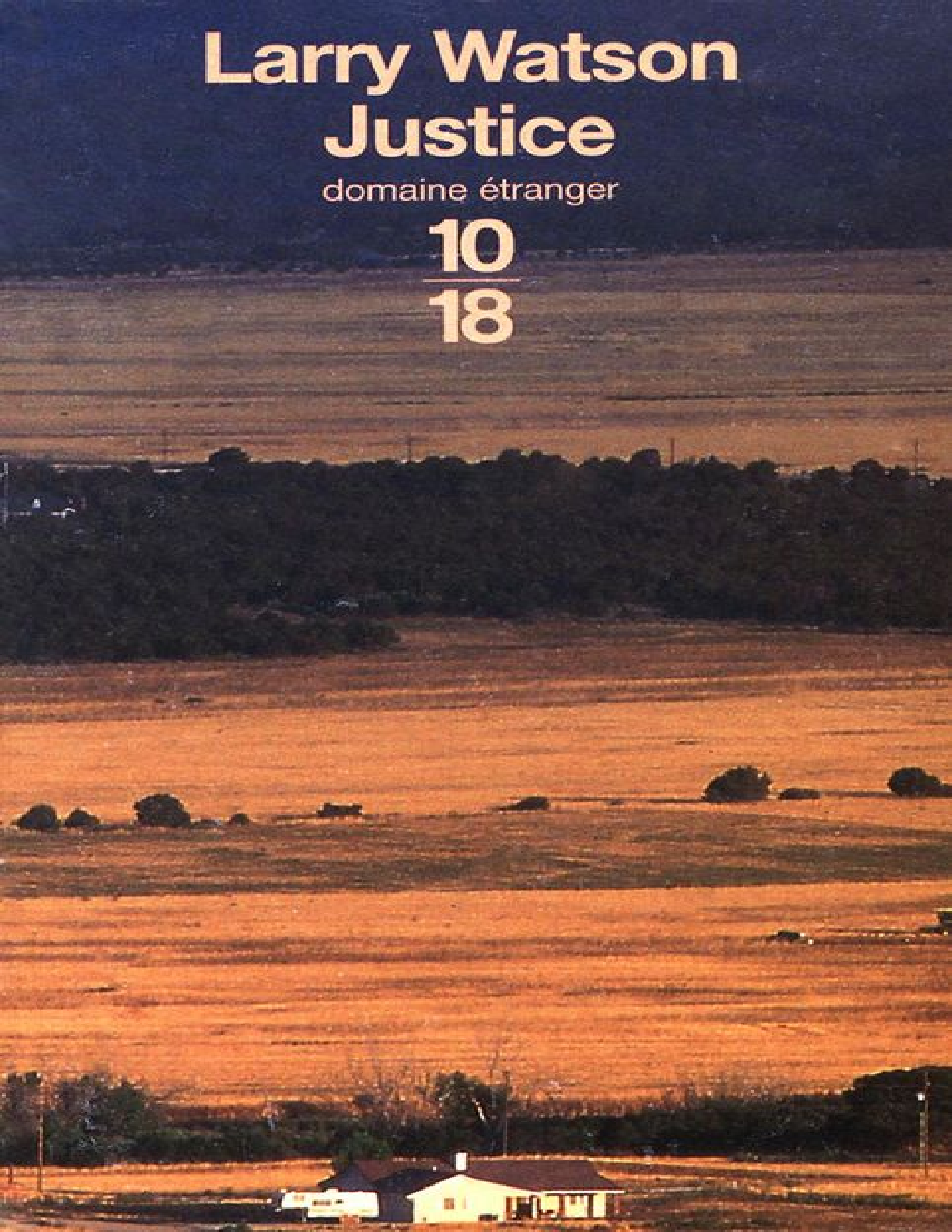


Larry Watson Justice

domaine étranger

10
18



Sur l'auteur

Petit-fils d'émigrants d'origine Scandinave et anglaise, Larry Watson est né en 1948 à Rugby, une bourgade du Dakota du Nord, puis grandit à Bismark. Précédé par deux générations de shérifs, Larry Watson rompt la vocation familiale et s'inscrit à un cours de poésie à l'université du Dakota du Nord, où il fait notamment la rencontre de James Welch et de James Crumley. À l'université de l'Utah, il suit les cours et conférences de prestigieux « professeurs » tel que David Kranes, E. L. Doctorow et John Cheever. Sa thèse de fin d'études, *In a Dark Time*, est un roman policier que l'éditeur américain Scribner publiera en 1980. En 1978, Larry Watson s'installe à Stevens Point où il enseigne depuis la littérature et l'écriture à l'université du Wisconsin. Il publie son premier roman en 1993, *Montana 1948* (10/18, n° 2981), qui devient rapidement un best-seller, désigné par le *Booklist* et le *Library Journal* comme le livre de l'année. Il sera finalement couronné par le *Milkweed National Fiction Prize* et recevra, outre les honneurs de la presse, plusieurs autres prix. Fort de ce succès, Larry Watson publie deux ans après un second ouvrage, *Justice*, dans lequel il poursuit la saga de la famille Hayden et la chronique du Mercer County. Son troisième roman, *White Crosses*, a paru l'an dernier aux États-Unis.

JUSTICE

par
LARRY WATSON

Traduit de l'américain
par Bertrand Péguillan
et Roxanne Azimy

10 | 18
INÉDIT

« *Domaine étranger* »
dirigé par Jean-Claude Zylberstein

OceanofPDF.com

Titre original :
Justice

© Larry Watson, 1995
© Éditions 10/18, UGE Poche, 1999
pour la traduction française
ISBN 2-264-02636-7

OceanofPDF.com

Pour Susan.

OceanofPDF.com

HORS DE LA JURIDICTION
(1924)

OceanofPDF.com

Quand, à l'aube, Tommy Salter, Lester Hoenig et les frères Hayden quittèrent Bentrock, dans le Montana, seuls quelques flocons épars, pareils à de petits morceaux de tissu blanc, tombaient du ciel de novembre. Dès que la neige se fit plus dense, au-delà de cinquante mètres on ne vit plus rien sur l'autoroute. Que la route fût encaissée ou qu'elle fût à l'abri du vent, la couche de neige était si épaisse que le plancher de la Ford, bien qu'élevé, raclait le sommet des congères.

— Si on s'en prend une en plein milieu, dit Tommy Salter, on est foutus, on ne pourra plus bouger.

— T'en fais pas, répliqua Frank Hayden qui conduisait.

Il serrait le volant, maintenant les roues du véhicule dans les traces laissées par le précédent.

— Tu as pensé à prendre une pelle ? demanda Lester.

Frank jeta un coup d'œil rapide à son frère et secoua la tête.

Wesley Hayden se pencha, collant son front contre la vitre glacée de la voiture. Il ferma les yeux et se concentra sur le lent glissement sinueux de la Ford sur le macadam. Zut ! Il avait tellement rêvé que ce voyage se passe bien ! À l'automne prochain, Frank, de deux ans son aîné, partirait étudier à l'université du Minnesota, à mille cinq cents kilomètres. C'était peut-être leur dernier voyage avant bien longtemps. Wesley se ravisa. C'était peut-être le dernier, tout simplement.

— Quelqu'un veut faire demi-tour ? demanda Frank.

— Où diable voudrais-tu le faire ? dit Tommy en riant.

— Je propose qu'on continue, lança Lester. Ça s'arrangera peut-être plus bas !

Wesley gardait les yeux fermés.

— Ça m'étonnerait !

— Tu en es bien sûr, hein ? demanda Frank à son frère.

— Tu le sais aussi bien que moi, répondit Wesley.

— En tout cas on ne mourra pas de froid ! dit Tommy.

Wesley saisit l'allusion aux trois bouteilles de whisky de contrebande que leur avait procurées Dale Paris, un employé du ranch des Hayden.

— C'est quoi la ville la plus proche ? s'enquit Frank.

— On est déjà dans le Dakota du Nord ? interrogea Lester.

— Oui, depuis le petit déjeuner ! fit Tommy.

— Bon Dieu, tu sais très bien quelle est la ville la plus proche, dit Wesley à son frère. C'est McCoy !

Frank acquiesça d'un signe de tête.

— Si ça ne s'arrête pas, je pense qu'on prendra la route de McCoy. Ça doit être à moins de quatre-vingts kilomètres.

Ils étaient convenus de partir de chez eux par le nord-est du Montana, puis de traverser la frontière du Dakota du Nord et enfin de piquer vers le sud. Ils envisageaient de camper sur les rives du Little Missouri d'où ils iraient chasser sur les falaises rouges, dans les sombres plantations d'arbres et sur les plaines broussailleuses des terres pauvres du Dakota. Ils y avaient déjà chassé plusieurs années de suite, et rien que l'an dernier ils avaient rapporté quatre chevreuils et plus de cinquante faisans et perdrix. Lester avait même tué un coyote. Certes le temps avait été tout autre. Trois jours de soleil et de températures anormalement élevées.

— Je ne vous entends plus, dit Frank, portant la main à son oreille.

— Qu'est-ce qu'il y a à faire à McCoy ? demanda Lester. Rien ?

— C'est juste à côté de la réserve. Tu sais bien, toi, ce qu'on peut y faire à McCoy, répondit Tommy en riant.

— Merde, ça ne s'arrange pas ! lâcha Lester qui regardait la route droit devant lui.

— Et toi, Wesley, qu'en penses-tu ? fit Frank.

— Faites ce que vous voulez, vous n'avez pas besoin de mon autorisation.

Quand ils avaient projeté ce voyage, Wesley avait espéré qu'ils partiraient tous les deux, Frank et lui, mais Frank avait invité des amis, et non seulement Wesley devait partager son frère avec d'autres, mais en plus, Lester et Tommy ayant l'âge de Frank, c'était lui, le plus jeune. Le petit frère. La cinquième roue du carrosse. Il s'était dit qu'au moins ils chasseraient. Mais cette neige avait enseveli tous ses espoirs.

Frank continuait à parler, en s'adressant à Wesley :

— Je ne force personne à aller là où il ne veut pas. Si vous ne voulez pas vous arrêter à McCoy, vous n'avez qu'un mot à dire.

— Je camperai dans la neige, dit Lester, ne t'en fais pas.

— Allez, va pour McCoy, intervint Wesley. Je m'en fous.

Frank détacha une main du volant et donna une petite tape à son frère.

— Mais c'est qu'on est hors de la juridiction !

Hors de la juridiction. Combien de fois Wesley n'avait-il pas entendu cette expression dans la bouche de son frère ! Ils étaient les fils de Julian Hayden, le shérif de Mercer County dans le Montana, ce qui leur rendait la vie à la fois plus simple et plus difficile. Ils avaient grandi avec l'assurance que s'ils avaient le moindre ennui, leur père, fier et jaloux de sa progéniture, viendrait les sortir de là. Mais en même temps, ils s'efforçaient de par leur conduite de ne jamais tirer avantage de leur position. Ils se sentaient autre chose que les fils de Julian Hayden seulement hors de la ville, hors du comté, hors de la juridiction.

— Où c'est qu'on va dormir ? dit Lester. Si on trouve un endroit à l'abri du vent, ça ne me gêne pas de coucher dans la voiture. Merde, dans ce cas-là j'irai même sous la tente.

— On va prendre une chambre d'hôtel, fit Frank.

— Y a un hôtel là-bas ? demanda Lester.

— Un hôtel ou une pension, je ne sais plus.

— Un hôtel, je crois, dit Tommy.

— Et tu penses qu'on nous louera une chambre ? questionna Lester.

— Évidemment, répliqua Frank. Pourquoi pas, si on a de quoi payer ?

Wesley comprit qu'en réalité Lester s'inquiétait pour l'argent. Bien des familles de Mercer County vivaient dans la pauvreté, mais les Hoenig, eux, touchaient le fond. C'était une famille nombreuse (Wesley ne se souvenait jamais, neuf ou dix enfants ?) et, quelle qu'en fût la cause, une mauvaise terre ou l'incompétence du père – Wesley ne put jamais trancher –, leur ferme, bon an mal an, s'avérait être la moins productive de toute la contrée. Lester s'accommodait de cette misère en feignant de ne pas partager les préoccupations des jeunes de son âge : pistolets ou fusils dernier cri, voitures, chevaux, jolies filles, gants de base-ball. Plutôt que de garder pour Wesley les vieux habits de Frank, M^{me} Hayden chargeait maintenant son aîné de les donner à Lester, plus petit et plus frêle.

— Frank et moi paierons la chambre, proposa Wesley.

— Vous en êtes sûrs ? dit Lester.

Frank confirma la suggestion de son frère :

— Normal ! Qui a décidé du voyage ? Bon Dieu, qui a eu l'idée de s'arrêter à McCoy ?

— Bon, d'accord, acquiesça Tommy.

— Mais je ne suis toujours pas convaincu qu'ils nous donneront une chambre, s'inquiéta Lester.

— Frank a raison, si on a de quoi payer, ils ne feront pas d'histoires. C'est comme ça à McCoy !

Frank secoua la tête :

— Papa dit qu'ils ne sont pas aussi conciliants qu'avant.

— C'est pas ce que tu nous as laissé entendre l'été dernier, répliqua Tommy.

— Quoi ? demanda Lester. Que s'est-il passé l'été dernier ?

— On avait un tournoi de base-ball, là-bas à McCoy, dit Tommy.

Wesley l'interrompit :

— On voit presque plus de troupeaux par ici. Y a que des putains de céréaliers !

— Qu'est-ce que tu fabriquais ? demanda Frank à Lester. Pourquoi tu n'es pas venu jouer ?

— Je travaillais, répondit Lester. J'avais été embauché pour la moisson, enfin si on veut, vu le peu de foin qu'il y avait.

Il se retourna vers Tommy.

— Que s'est-il passé à McCoy ?

Tommy se pencha vers Frank.

— Je peux lui dire ?

Frank haussa les épaules.

— Ça fait combien de temps qu'on n'a pas croisé de voitures ? demanda Wesley.

— De toute manière, même quand il fait beau, on ne rencontre personne sur cette route, répondit Frank.

— On se demande pourquoi ils dépensent de l'argent pour une route que personne n'utilise, observa Wesley.

Tommy se tapota la bouche, imitant le cri de guerre des Indiens :

— Hou, hou, hou, hou ! Tu ne savais pas que Frank s'était tapé une petite Indienne à McCoy, l'été dernier. Et c'était pas du pipeau !

Avant de partir, Tommy avait dérobé une boîte de cigares au Bazar Douglas. Lester et lui n'avaient pas arrêté de fumer depuis leur départ. L'air était bien ventilé dans la voiture, mais la fumée de cigare s'était tellement accumulée à l'arrière qu'en se retournant, Wesley eut l'impression qu'ils étaient tous les deux enveloppés d'un halo de brouillard. Que ce fût devant ou derrière, on n'y voyait pas à cent mètres.

— Tu l’as forcée, hein, tu as dû la forcer ?

Le rire de Frank résonna comme un aboiement dans l’espace confiné.

— Où as-tu été chercher ça, Lester ? Quelle idée ! Où as-tu lu ça ?

Tommy riait aussi :

— Merde, elle le suivait avec la jupe pratiquement relevée sur la tête. Elle s’est laissé baiser juste à côté du terrain de sport. Dans un camion qui traînait là, non ?

— Comment ça se fait que je n’en aie jamais entendu parler ? demanda Lester.

Wesley s’essuya le nez d’un revers de gant.

— Je ne comprends pas, tout le lycée semblait au courant !

— Même Loretta ? glissa Lester.

Loretta, c’était Loretta Gerber, avec qui Frank était censé sortir officiellement.

Le rire de Frank s’arrêta net :

— Il n’y a pas intérêt. Si Loretta venait à l’apprendre, ça voudrait dire qu’il y a un gars qui raconte des salades à l’extérieur du lycée, un gars qui risque de prendre de sérieux coups de pied au cul !

— C’est sûrement pas moi qui irais lui dire, mais tu sais, c’est dur de garder un secret à Bentrock.

Frank souriait à nouveau :

— Tu crois !

Wesley détourna son regard de Frank, attendant la suite. Il la devinait déjà.

— On ne t’a pas donné la bonne version des faits.

Ces mots-là, Wesley les connaissait bien. Interrogé sur un délit commis dans le comté, son père laissait les gens se perdre en conjectures avant de trancher, un petit sourire aux lèvres : « On ne vous a pas donné la bonne version des faits. »

— Tu m’étonnes, Tommy, dit Frank. Tu étais pourtant là, et tout. Je n’ai pas baisé cette petite Indienne.

— Tu te fous de moi !

— Je t’assure.

Lester assena une bourrade à Tommy :

— Ça t’amuse de raconter des histoires ?

Tommy serra les poings, prêt à riposter :

— Nom d’un chien !

— C'est vrai, reprit Frank, je n'ai pas simplement baisé cette petite squaw, j'ai baisé sa mère aussi.

Tommy éclata de rire et cogna si fort sur le dossier du siège que Wesley sentit la pointe de ses chaussures au travers des ressorts et du crin.

— Putain ! dit Lester. Les deux ? Comment tu as fait ? Toutes les deux en même temps ?

— En même temps ? Mais, mon pote, il aurait fallu avoir deux braquemarts pour ça ! Et en plus, une mère et une fille, c'est jamais proche à ce point-là !

— Elle ressemblait à quoi, la vieille ? interrogea Tommy.

— Elle n'était pas vieille, elle semblait même étonnamment jeune pour avoir une fille de cet âge.

Frank posa une main sur le levier de vitesse.

— Elle était pas mal du tout. Évidemment, bien en chair comme beaucoup d'Indiennes.

— Bon Dieu, dit Tommy, les deux à la fois !

— Ça n'a pas été sans mal, ça m'a coûté trois bouteilles de vin de chez Ole Norgaard, fabrication maison. Une pour la fille, deux pour la mère.

Les propos de son frère firent remonter un souvenir à la mémoire de Wesley. Un jour de l'été dernier, ils s'étaient rendus avec leur mère chez Ole Norgaard qui vivait dans une cabane en carton goudronné. Ole, tout le monde en convenait, avait la main verte pour les fruits et les légumes ; aussi même les gens qui avaient leur propre jardin venaient s'en procurer chez lui. Il fabriquait également, de façon artisanale, de la bière et du vin, et bon nombre d'habitants du comté ne juraient que par ses produits. Quand la prohibition avait été instaurée, le père de Wesley et de Frank n'avait pas manifesté d'empressement à mettre fin à son commerce. D'ailleurs, si quelqu'un voulait brasser sa propre bière ou rapporter deux ou trois bouteilles de gin de Minneapolis, le shérif n'y voyait pas d'inconvénient. En revanche, si un étranger venait dans le comté avec l'intention d'y faire fonctionner un alambic ou si quelqu'un tentait d'écouler un gros stock de bouteilles de whisky de contrebande depuis le Canada, il le faisait arrêter dans la minute. Il ne s'opposait pas à ce qu'on boive un coup et appréciait autant qu'un autre la bière d'Ole Norgaard. Mais il ne tolérait pas qu'un étranger cherche à faire du profit sur le dos de ses concitoyens.

Ce jour-là, donc, Frank et Wesley attendaient à côté de la voiture le retour de leur mère et d'Ole qui s'étaient rendus au potager. Ole autorisait

ses meilleurs clients – et M^{me} Hayden en faisait partie – à venir choisir leurs légumes sur plant, sur pied ou en terre. M^{me} Hayden voulait du maïs doux, et Ole lui cueillit une douzaine de ses plus beaux épis.

Quand ils avaient été certains de ne pas se faire prendre, Frank et Wesley s'étaient introduits dans la cabane d'Ole. L'intérieur était sombre, il y régnait une forte odeur de moisi, et la pièce était encombrée de tas de journaux suédois jaunis, de rangées de légumes en train de mûrir et de piles de cageots. Les garçons n'avaient pas perdu de temps, ils savaient exactement où trouver ce qu'ils cherchaient. La caisse de bouteilles de vin de pissenlit avec leurs bouchons scellés à la cire. Ils s'étaient contentés de deux bouteilles chacun, au-delà, s'ils étaient découverts, ils risquaient une trop lourde sentence.

Les semaines avaient passé sans que Wesley eût l'occasion de déboucher son vin. Ce fut alors que l'équipe de base-ball dont son frère était la vedette s'était rendue à McCoy dans le Dakota du Nord, pour participer à un tournoi. Suspicieux, Wesley était allé vérifier si les bouteilles étaient toujours là. Elles avaient disparu. Maintenant il comprenait pourquoi !

Wesley n'avait encore jamais embrassé une fille sur la bouche, exception faite du baiser furtif et rapide qu'Esther Radner lui avait donné l'hiver dernier à la patinoire. Mais ça ne comptait pas, vu qu'Esther avait embrassé pratiquement tous les garçons présents ce soir-là. C'était pour voir lequel avait les lèvres les plus froides ! avait-elle déclaré. Wesley était timide avec les filles, mais parfois son mutisme se muait en une sorte de rage. Combien de fois un camarade était venu lui dire : « Rebecca voudrait savoir pourquoi tu es furieux contre elle. » Paradoxalement, Rebecca était la dernière des filles avec qui il se serait fâché. Il serait même plutôt tombé amoureux d'elle. Mais avec sa maladresse habituelle, il exprimait tout le contraire.

Une part de ses difficultés venait de ce qu'il n'arrivait pas à décider ce qu'il attendait des filles. Il pouvait changer d'attitude en un jour, une heure, une minute. Par moments, il les considérait comme des créatures sans défense qui avaient besoin de sa force et de sa protection. Il déployait alors ses plus belles manières, se montrait le plus chevaleresque possible. Quand il était dans cet état d'esprit, son unique désir était de parcourir les rues de Bentrack au bras d'une des plus jolies filles du lycée. Et la minute d'après, il s'imaginait plongé dans la scène la plus obscène, la plus dégradante qui

soit – la fille n’ayant alors guère plus d’humanité ou d’identité que la main avec laquelle il se masturbait quotidiennement.

Voilà pourquoi il enrageait d’entendre l’histoire de Frank avec les deux Indiennes à McCoy. « Bon Dieu ! pensait-il, c’était mon vin, ç’aurait dû être mes Indiennes ! » Une situation idéale. Une communauté étrangère, où l’on ne connaît personne, où personne ne vous connaît, où vous ne pouvez pas ruiner votre réputation puisque vous n’en avez pas. Et pas de risque de se retrouver face à la fille plus tard !

Au fond de lui, Wesley savait qu’il se mentait. D’accord, c’était son vin, mais seul Frank avait eu l’audace de le troquer contre une partie de jambes en l’air. En réalité, cet incident illustre parfaitement la différence entre les deux frères. Frank avait su faire usage de ces bouteilles volées. Wesley n’avait trouvé, lui, aucune occasion de les sortir de leur cachette. Il haïssait et aimait son frère parce qu’il était tout ce qu’il ne pouvait pas être.

— Ne nous précipitons pas sur les bouteilles, lança Frank, elles pourront toujours nous servir de monnaie d’échange. On ne sait jamais.

— Tu veux dire qu’on va même pas y goûter ? demanda Lester.

Tommy lui donna un nouveau coup de poing sur le bras :

— Qu’est-ce que tu préfères, du cul ou un verre de whisky ?

Wesley se retourna juste à temps pour voir Lester tirer la langue. Tommy sortit son cigare de sa bouche et déclara tranquillement aux frères Hayden :

— Vous savez, je m’en fous si on ne va pas chasser ce week-end. Comme ça m’en a tout l’air, on va se payer une autre sorte de sport !

Il se renfonça dans son siège. Frank chercha le regard de son frère, puis leva les yeux au ciel. Wesley fit mine de ne pas remarquer son geste et se tourna brusquement vers la fenêtre.

Neigeait-il moins ? Toute la journée, il avait tenté de mesurer l’intensité des précipitations, observant la neige tantôt sur un fond noir, tantôt sur un tronc d’arbre, poteau télégraphique ou piquet de clôture. Mais les flocons tombaient tellement dru qu’il devenait impossible de distinguer le plus pointu, le plus sombre des contours du paysage. Cependant, pour l’heure ça semblait s’éclaircir.

Cela allait peut-être s’arrêter ou se calmer suffisamment pour leur permettre de réaliser leur projet initial.

Dans sa chambre, Wesley avait fiché dans le cadre du miroir une photographie de leur voyage d’il y a deux ans : lui, Frank, leur père, son

adjoint, Len McAuley, et Arnold Spence, un de ses amis, y figuraient à côté d'une tente de camping. Ils portaient leur tenue de chasse et comme ils bourlinguaient depuis plusieurs jours, leurs vêtements étaient froissés et sales. Les adultes avaient une barbe de trois jours, tenaient chacun un fusil entre leurs mains gantées et affichaient un large sourire. Près d'eux, on voyait quatre cerfs qu'ils venaient d'abattre et qu'ils avaient accrochés à une branche d'arbre. Deux d'entre eux arboraient d'impressionnantes paires de bois. L'angle formé par leurs têtes tournées vers le ciel donnait à penser que les bêtes avaient été tuées par pendaison. Une mince couche de neige recouvrait le sol et, à voir l'expression des visages, les sourires figés, les taches sombres du nez et des joues, on devinait qu'il faisait froid. Mais manifestement, ils étaient heureux d'être là, et pas ailleurs. Wesley avait espéré prendre le même genre de photo-souvenir. Maintenant il se demandait s'il aurait à déballer son fusil, sans parler de l'appareil photographique...

Ils arrivèrent à McCoy très tôt dans l'après-midi. La chute de neige s'était ralentie, mais, comme pour leur donner raison de s'arrêter, le vent s'était levé et balayait par endroits l'autoroute pour former plus loin des congères. Fouetté par la bourrasque, le bitume apparaissait et disparaissait alternativement sous de fantomatiques serpents tumultueux et tourbillonnants.

Ils se garèrent en face de l'hôtel *Overland*, un immeuble carré d'un étage, en briques rouge orangé mal ajustées. Deux rangées de fenêtres anormalement petites pour un édifice de cette taille fixaient la rue enneigée.

Quand ils firent leur entrée, la vieille femme à la réception leur jeta un regard soupçonneux. Courte et trapue, elle avait de minuscules yeux noirs. La couverture dans laquelle elle s'était drapée à la manière d'un châte traînait sur le sol à chacun de ses déplacements derrière le comptoir. Elle leur donna la clé d'une chambre accompagnée de l'avertissement : « Je vous préviens, les gars, j'ai d'autres clients ; au moindre bruit je vous mets dehors ! » Elle parlait avec un fort accent allemand.

— Où peut-on ranger la voiture ? hasarda Frank.

— Vous l'avez garée où ?

— En face.

— Eh bien, je ne vois pas où est le problème !

La chambre se situait au premier étage ; elle comportait un lit à cadre métallique, une coiffeuse avec une cuvette et un broc en porcelaine, une chaise au dossier droit et une table de nuit. Au-dessus du lit, il y avait un petit cadre : une reproduction de la Cène, vraisemblablement découpée dans un magazine. Le store était relevé, mais dehors l'on ne voyait qu'un champ de neige. Lester souleva les franges du couvre-lit en chenille et regarda sous le lit :

— J'espère qu'ils ont mis un pot de chambre, puisqu'il n'y a pas de chiottes !

Wesley se souvint que la famille de Lester n'avait pas d'installation sanitaire.

— Les toilettes sont au fond du couloir, dit Frank.

Tommy montra Lester du doigt :

— Tu n'avais jamais mis les pieds dans un hôtel, hein ?

— Et pour quoi faire ? répondit Lester rageusement, repoussant d'un coup de pied son sac de toile contre le mur. Ça ne me dérange pas de dormir dehors, même ce soir si ça peut te faire plaisir.

— Personne ne dormira dehors, mais il faut qu'on s'organise.

Tommy fit grincer les ressorts en rebondissant sur le bord du lit :

— Organiser quoi ?

— Par exemple, si l'un de nous a de la visite, expliqua Frank, les autres devront dégager.

— De la visite ? demanda Lester.

Wesley eut pitié de lui. Planté au milieu de la pièce, il n'avait pas quitté sa veste en peau de mouton sale et feutrée ; il avait même gardé sa casquette de laine tout effilochée avec les rabats sur les oreilles. Dans les sports de plein air, Lester était le meilleur, tireur émérite tant à la carabine qu'au fusil de chasse, pêcheur capable de lancer son bouchon à quelques centimètres d'un nénuphar. Irremplaçable lorsqu'on tuait un cerf, il vous dépeçait une bête avec une rapidité et une efficacité que lui eût enviées un boucher. Mais ici, dans cette chambre d'hôtel, il avait l'air aussi incongru qu'un arbre qui aurait subitement poussé à travers le plancher.

Tommy arrêta de sauter sur le lit et le dévisagea :

— Tu sais, tu es tellement con par moments que ça fait mal, ça fait vraiment mal.

Lester se tourna vers Frank comme un chien attendant le salut de son maître.

— Si l'un de nous trouve une fille, dit doucement Frank, il faudra se débrouiller pour qu'il puisse disposer de la chambre pour lui tout seul.

— S'il ne veut pas la partager ! ajouta Tommy.

— Pour qui vous vous prenez ? grogna Lester. Où diable comptez-vous trouver une fille ?

Tommy recommença à sautiller sur le lit.

— Tu connais son nom, dis ? demanda-t-il à Frank. Bon sang, tu le connais !

Frank haussa les épaules.

— Je ne me souviens que de son prénom, c'est tout.

D'un bond, Tommy se propulsa à côté de lui.

— Allez, va la chercher, elle et sa mère, on aura de la viande rouge pour le dîner.

Frank le repoussa :

— Tu ne saurais même pas quoi en faire !

Tommy se ramassa, tête et jambes, comme un joueur de foot, prêt à bondir sur Frank. Puis, s'arrêtant dans son élan, il se redressa et rit :

— Allez, fais-moi confiance, va les chercher. Laisse-moi une chance.

— Vas-y toi-même !

Lester fouillait dans le tas de sacs et de paquets :

— Où sont passés ces putains de cigares ?

Il se releva, un cigare à la bouche.

— Chercher des filles, vous me faites marrer. Vous n'en trouverez pas. Et en attendant, on n'a même pas le droit de boire. Merde ! On finira par rentrer chez nous avec l'alcool. Trois jours sans tirer une balle ni déboucher une bouteille ! Merde !

Wesley ne se sentit pas bien, subitement. Après toutes ces longues heures passées au froid, dans la voiture, il réagissait mal à la chaleur de l'hôtel. Il avait l'impression de manquer d'air, et la forte odeur de camphre qui régnait dans la pièce l'empêchait de respirer profondément. Il tenta de s'éloigner de la commode, mais l'odeur le poursuivait. Et il savait qu'il ne supporterait pas celle du cigare de Lester.

— Je descends dans le hall.

— Pour quoi faire ? demanda Frank.

— Rien, juste prendre l'air.

— Comme tu veux !

En partant, Wesley entendit Lester déclarer, dégoûté :

— Va donc les chercher, si ça te chante.

Wesley s'assit dans le hall sur un canapé inconfortable, garni de crin et plein de taches de graisse. Là aussi ça sentait fort, entre la fumée de cigare et une vague odeur de créosote. Il se tourna en direction de la fenêtre pour suivre l'évolution de la tempête. C'était clair maintenant, il ne neigeait plus, mais le vent continuait à souffler de plus belle, soulevant autant de neige depuis le sol qu'il en était tombé du ciel. Ils n'iraient pas chasser. Il s'étonnait de le regretter encore. Il n'y avait plus qu'à attendre jour et nuit le moment de retourner dans le Montana. Peut-être repartiraient-ils demain. Ce soir, ils allaient chercher des filles, rentrer bredouilles et ivres, et ils reprendraient la route le lendemain. L'hôtel constituait une dépense imprévue.

Alors que Wesley regardait par la fenêtre, la femme de la réception s'approcha de lui. Elle marchait lentement, à petits pas chaloupés. Longtemps, elle resta devant lui avant de lui adresser la parole.

— Où est votre famille ?

La question lui parut si banale qu'il se demanda s'il avait bien compris. Cherchait-elle à savoir s'il avait de la famille dans le coin, des parents pas loin de McCoy ?

— Mon frère est là-haut.

Elle grimaça comme pour déloger un bout de viande qui se serait fiché entre ses dents.

— Vous n'avez pas que votre frère, j'imagine !

— Ils habitent à Bantrock, dans le Montana. On l'a écrit sur le registre !

— Si je savais lire, grogna-t-elle, j'aurais regardé moi-même !

— Ils vivent dans le Montana.

Wesley se rendit compte qu'il se répétait, aussi commença-t-il à expliquer où habitaient ses parents. Au nord-est du Montana. Pas loin de la frontière canadienne. Bantrock était le chef-lieu du comté. Pareille à la neige, sa voix s'adoucissait et faiblissait. C'est tout juste si on l'entendait à la fin.

— Mes... je veux dire nos parents vivent là-bas.

La vieille femme s'en alla pendant qu'il parlait encore.

— On vient chaque année dans le coin pour chasser, mais c'est la première fois qu'on le fait sans nos parents. Mon frère entre à l'université

l'an prochain, il a été accepté partout...

Bien que le temps se fût refroidi, les garçons longèrent les trottoirs en bois de la grand-rue de McCoy, la veste claquant au vent. Ils avaient emporté des bonnets de laine et des casquettes à rabats, mais pour l'heure, hormis Lester, ils les avaient troqués contre des Stetson qu'ils portaient bien enfoncés, les maintenant pour les empêcher de s'envoler. Ils marchaient tous les quatre de front, ce qui n'obligeait personne à les contourner car la rue était vide. Ils se dirigeaient vers le café *Buffalo*, recommandé par la femme de l'hôtel. « C'est là que mangent la plupart de mes clients, y compris les familles », avait-elle déclaré. Une clochette fixée à la porte annonça leur entrée et, pour chasser la neige, ils frappèrent du pied, époussetèrent leurs manches et tapotèrent leur chapeau contre leur pantalon.

Bien que la laine écrue de sa veste l'eût complètement irrité sous le nez, Lester s'essuya une fois de plus sur sa manche.

— Et vous vous imaginez qu'on va rencontrer des filles ! Il n'y a pas un chat ici. C'est tout juste si on pourra manger un plat chaud.

— Quoi, c'est ouvert, dit Frank, c'est pas fermé !

Pour Wesley, le décor évoquait celui d'une maison : sur les murs, de la peinture écaillée, du papier jauni ; aux fenêtres, des rideaux de dentelle ; par terre, des tapis dépareillés, usés jusqu'à la corde. N'étaient-ce les quatre tables couvertes de toile cirée, on se serait cru dans la salle à manger d'un voisin à Bantrock. Il nota deux autres différences cependant sur le mur : un tableau noir affichant le menu du jour et les prix et, à la place de la photo de famille, une tête de bison, bien cornue, aux yeux vitreux, dont le poil touffu et hérissé formait une tache sombre dans la salle brillamment éclairée.

Tommy fit mine de viser le bison et appuya sur une détente imaginaire. Imitant avec un bruit guttural un coup de fusil, il rejeta l'épaule en arrière comme s'il avait eu à subir le terrible recul de son arme.

Une grande femme aux cheveux gris émergea à ce moment-là de derrière un rideau au fond de la salle. Elle portait une chemise d'homme en flanelle sur une robe en tissu imprimé. Les manches roulées jusqu'au coude dévoilaient des avant-bras bien musclés. Elle s'essuyait les mains avec un torchon.

Deux jeunes Indiennes, des adolescentes, qui arrivaient aussi de l'arrière-salle, la suivaient de près. Wesley étouffa une exclamation. Bon

Dieu, les voilà. Frank et Tommy voulaient des filles, et elles étaient là. Ces enfants de salaud n'avaient même pas eu à les chercher !

L'une des adolescentes était presque aussi grande que la femme aux cheveux gris, tandis que l'autre était petite et boulotte. Cependant son joli visage, sa façon de sourire dénotaient une nature généreuse et bienveillante ; Wesley se dit qu'elle devait être d'un abord facile. Ses cheveux noirs étaient dénoués sur ses épaules. Elle avait déboutonné sa veste en laine, laissant entrevoir une robe bleu marine avec un petit col blanc. Ses caoutchoucs noirs étaient trop grands pour elle. Elle devait traîner les pieds pour éviter de les perdre. À chaque pas, les boucles de ses caoutchoucs tintaient et leurs semelles humides crissaient sur le plancher.

Des deux, néanmoins, la vraie beauté, c'était la plus grande. Svelte, gracieuse, elle respirait l'aisance. Ses cheveux séparés en deux nattes tombaient sur sa poitrine. Elle portait la même veste et la même robe que sa camarade, mais, au lieu de caoutchoucs, elle était chaussée de cuissardes en daim qui bruissaient sous ses pas. Lorsqu'elle s'approcha, Wesley découvrit la cicatrice, une pâle diagonale qui courait de son nez à sa lèvre supérieure. Quelle qu'en fût la cause, le muscle avait dû être touché, car sa lèvre s'en trouvait légèrement retroussée.

À voir son regard dur, son air hautain, Wesley se sentit proche de cette fille. Tous deux désapprouvaient légèrement leur entourage ; tous deux étaient à la fois là et ailleurs. Mais très vite, Wesley se ravisa. Ce n'était qu'une Indienne. Il n'avait aucune raison de croire qu'elle était telle qu'il l'imaginait.

La femme aux cheveux gris s'adressa aux deux filles par-dessus son épaule :

— Eh oui, on ne vient pas vous chercher, c'est pas de chance. Ici, c'est un téléphone privé.

— On avait compris. Merci ! dit la petite, toujours avec le sourire.

La femme aperçut les quatre garçons près de la porte.

— Vous voulez manger ou vous venez juste vous abriter de la neige ?

— On aimerait bien manger un morceau, dit Frank au nom du groupe. Si ça ne vous ennuie pas.

— Sûr que ça m'ennuie, sinon je ne ferais pas payer !

Tommy fut le seul à rire.

— Allez, asseyez-vous. C'est comme ça que ça marche. Vous vous asseyez et je vous apporte à manger dans des assiettes !

Lester s'apprêtait à aller vers le fond de la salle, mais Frank le retint par la veste.

— Par ici !

Ils hésitaient comme une bande d'oiseaux qui suspendent leur vol avant de décider quelle direction prendre. Puis ils se retournèrent et suivirent Frank jusqu'à une table située près de la fenêtre, juste à côté de celle des filles.

À peine s'étaient-ils assis que Tommy commença à les entreprendre :

— Alors, si j'ai bien compris, vous cherchez quelqu'un pour rentrer ?

La grande regardait fixement la neige qui tourbillonnait dehors, mais la rondelette dévisagea les quatre garçons.

— Eh bien ? demanda Tommy, de nouveau. On a une voiture, on peut vous emmener.

— On doit venir nous chercher, répondit la petite.

— C'est à la réserve que vous voulez aller ? continua Tommy comme s'il n'avait pas entendu.

La grande leur jeta un regard méprisant.

— On va au Sacré-Cœur.

L'autre fille acquiesça :

— On habite ici, en ville.

— Au Sacré-Cœur, dit Frank, d'une voix si douce que Wesley la reconnut à peine. Au lycée, c'est ça ?

La rondelette continuait à sourire, imperturbable.

— Nous sommes en terminale, dit-elle.

— Nous aussi, enfin trois d'entre nous. Mon frère, lui, est en seconde, répondit Frank.

Wesley frémit. Au moins, Frank n'avait pas précisé lequel des trois était son frère.

— Bon, où vous voulez aller ? dit Tommy en se penchant sur la table.

Frank balaya d'un petit geste rapide la toile cirée comme s'il voulait la débarrasser des miettes.

Wesley comprit le message : son frère ordonnait à Tommy de se taire, et aux autres, de le laisser mener la conversation.

— Nous sommes coincés ici, annonça-t-il aux deux filles. On était partis chasser dans les Badlands. Quand il a commencé à neiger et que le vent s'est mis à souffler, on s'est dit qu'on ferait mieux de s'arrêter en ville. Nous logeons à l'hôtel *Overland*.

— Vous venez d'où ? demanda la petite.

— On a fait un sacré bout de chemin, dit Frank. On vient du Montana. De Bentreck. Vous savez où c'est ?

Wesley crut entendre la grande renifler avec dérision. L'autre pouffa de rire.

— Le Montana ! Mon oncle dit que là-bas il n'y a que des vaches et des cow-boys.

Frank lui sourit.

— C'est pas faux, c'est bien l'Ouest sauvage.

Tommy se trémoussa sur sa chaise.

— Ah ouais ? Et vous savez ce qu'on dit des habitants du Dakota ?

— En tout cas, intervint Lester, je vous signale qu'il n'y a pas un seul restaurant dans ce fichu État du Montana où l'on doit attendre autant pour être servi.

Frank changea de sujet.

— Comment mange-t-on ici ? Elle ne va pas nous empoisonner, juste parce qu'on est du Montana ?

Sans regarder de leur côté, la grande marmonna quelque chose comme « Ah-nish-ah-pahn-ta », ce qui fit rire son amie.

— Qu'est-ce que vous racontez ? fit Lester.

— Elle dit...

La petite attendit de se calmer.

— ... elle dit que ce sera bien assez bon pour des cow-boys.

— C'était quoi ? demanda Frank. Du sioux ?

— Du lakota, lâcha rapidement la grande, toujours sans les regarder.

— Elle va venir prendre la commande un jour ? s'enquit Lester.

Frank rapprocha sa chaise de la table des filles.

— Dites encore quelque chose en lakota, j'aime bien la sonorité de votre langue.

Wesley était sidéré. Il ne croyait pas son frère capable de tant de douceur, de tant d'aisance dans la conversation. Il avait déjà observé Frank avec les filles au lycée, sur le terrain de foot, au bar du drugstore, et il se montrait toujours plus entreprenant, plus drôle, plus brillant, plus audacieux que les autres. Aucune fille ne lui résistait. Parce qu'il était beau, certes, mais aussi parce qu'il représentait un danger. Avec lui, il valait mieux se tenir sur ses gardes. Wesley savait comment Frank parlait des filles ; il les coupait en morceaux – « une de ces paires de fesses, un petit cul, de sacrés

nibards » –, les brutalisait à les faire « gémir », « crier », « en redemander à genoux », ou alors les réduisait à l'état d'animal jusqu'à ce qu'elles « se traînent par terre devant lui ». Or voilà que Wesley découvrait un jeune gentleman courtois, plus intéressé par la langue indienne... que par la seule chose qu'il attendait de ces demoiselles !

La fille prononça quelques mots en lakota, une phrase qui sonna aux oreilles de Wesley comme une suite de courts soupirs entrecoupés de consonnes. Cependant, elle ne s'adressait pas à Frank, mais à son amie.

— Quoi ? Qu'a-t-elle dit ? demanda Frank.

La petite rondelette fit la grimace :

— Ça ne te concerne pas. On parle en lakota pour que tu ne comprennes pas.

Lester interpella ses compagnons :

— Vous avez une idée de ce que vous voulez manger ? Que j'aille à la cuisine passer notre commande. Pour moi, ce sera un sandwich au jambon grillé. Peut-être une soupe.

Il se pencha vers la rondelette.

— Vous la faites comment, la soupe à la tomate, ici ? Avec du lait ?

Elle le regarda, abasourdie, comme s'il lui parlait chinois.

Du bout de son soulier, Tommy donna un petit coup sur la chaise de Frank.

— Tu leur demandes ?

Frank l'ignora.

— Je ne me moquais pas de vous. Sincèrement. Je voulais juste vous entendre parler.

Tommy assena un nouveau coup de pied sur la chaise de Frank.

— Dis-leur pour le whisky.

— Qu'est-ce qu'il raconte ? demanda la petite.

Frank jeta un regard sombre à Tommy et mima les mots « Ta gueule ! ».

— Alors ? répéta-t-elle.

— Mon ami espérait, comme nous tous d'ailleurs, puisque notre partie de chasse est tombée à l'eau, que vous nous remonteriez le moral.

La petite rondelette se tourna vers son amie d'un air implorant. Wesley eut l'impression qu'elle n'était pas contre, mais la grande n'avait que faire d'eux.

— Vous pourriez nous montrer la ville, suggéra Frank. Oh, et puis non. On ne peut pas dire que vous soyez particulièrement aimables.

Tommy se tortilla sur sa chaise, prêt à protester. Ne comprenait-il donc pas, pensa Wesley, ce que Frank était en train de manigancer ?

— Qui n'est pas aimable ? s'exclama la petite avec indignation.

— On ne connaît même pas vos prénoms, répondit Frank avec une moue.

La fille regarda autour d'elle, inquiète, comme si le fait de dévoiler son nom allait lui attirer un châtiment.

— Moi, c'est Anna ; elle, c'est Beverly.

Lester se leva et poussa rageusement sa chaise contre la table.

— Y en a marre de ce bordel. Je vais voir si on peut nous servir.

— Et vos noms de famille ? Hein, c'est quoi ?

— Elle, c'est Tuttle, dit Anna en montrant son amie, et moi, Tall Horse. Anna Tall Horse.

À ces derniers mots, Wesley la vit s'empourprer. Son sourire vacilla, comme si les présentations exigeaient le plus grand sérieux.

— Tall Horse(1), ouais ! Moi, je peux monter un grand cheval. Que le cheval soit petit ou grand, peu importe, il suffit d'avoir de bons étrières, dit Tommy.

Il éclata de rire et leva un pied en l'air.

— Rassurez-vous, je ne porte pas d'éperons !

— T'es con, Tommy ! dit Wesley.

— Con toi-même. Avec toi, on n'arrive à rien. Pourquoi ne vas-tu pas voir avec Lester, si on peut avoir à bouffer ?

Wesley regarda Beverly Tuttle. Si elle l'avait entendu intervenir en leur faveur, elle n'en laissait rien paraître.

Bien droite, elle continuait à fixer la fenêtre, même s'il n'y avait rien à voir sinon la neige balayée par le vent et le jour déclinant qui n'avait plus la force de lutter contre l'avancée des ténèbres.

« Je ne suis pas comme eux, aurait-il voulu lui dire. Tout ce qui les intéresse, c'est de savoir ce qu'ils pourraient vous arracher ou vous enfoncer dedans. Ils passent même à côté de votre beauté sans la voir. Moi, je ne souhaite que vous regarder. Je ne veux ni vous blesser ni abuser de vous. Vous pouvez me faire confiance. Parlez-moi... » Mais déjà, d'autres pensées se bousculaient dans sa tête. Wesley savait qu'il ne parlerait pas à Beverly et qu'elle ne ferait pas la distinction entre les autres et lui. Comment lui demander une chose pareille ? Au fond de lui, n'espérait-il pas qu'elle les suivrait à l'hôtel et boirait tellement de whisky qu'elle se

laisserait faire par tout le monde, lui compris ? Wesley ferma les yeux et enfouit sa tête dans ses mains pour chasser toutes ces mauvaises pensées.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, Tommy soumettait le marché directement à Anna :

— Tu viens avec nous à l'hôtel et on t'offrira un verre de whisky. Qu'en dis-tu ?

Elle secouait la tête, mais à en juger par son sourire, elle n'était pas tout à fait hostile à cette proposition.

Frank s'était encore déplacé avec sa chaise, si bien qu'il était maintenant plus près de la table des filles que de la sienne.

— Qu'est-ce que tu racontes, Tommy ? Ce sont des filles du Sacré-Cœur. Elles ne boivent pas de whisky.

Il souriait malicieusement à Anna.

— N'est-ce pas ?

— Il n'y a pas de cinématographe ici ? demanda Tommy. On aurait pu vous y emmener.

Anna secoua la tête :

— Y en a un à Henton.

— Vous y êtes déjà allées ?

À nouveau, elle fit non de la tête.

— Vous voulez qu'on y aille ? C'est à combien de kilomètres, Henton ? On peut vous y conduire pour voir un film. Allez, les filles, vous venez à l'hôtel avec nous, et on y va ensuite.

— Ce soir ?

— Quoi, les filles du Sacré-Cœur ne vont pas non plus au cinématographe ? demanda Tommy.

— Avec cette neige ?

— On a bien roulé jusqu'ici, non ? C'est loin, Henton ?

— C'est qu'elle a un petit ami, dit Anna, montrant Beverly du menton.

Tommy regarda de gauche à droite.

— Où est-il ? Je ne le vois pas.

— Ils vont se marier, fit Anna en baissant la voix.

— Quoi, ils ne vont pas se marier ce soir, dit Frank.

— Ça lui ferait du bien de sortir avec un cow-boy, avant le mariage, dit Tommy. Rien qu'une fois. Pour savoir ce qu'elle rate.

— Nom de Dieu, souffla Wesley, elle est juste à côté.

— Surveille ton langage, frangin. Ce sont des filles du Sacré-Cœur.

— Surveiller mon langage ? Non, mais, tu as entendu ce qu'il a dit ?
Anna pointa le doigt sur Tommy et dit en secouant gravement la tête :
— Si son petit ami t'entendait...
— Tu crois que tu me fais peur ?
— Il doit venir nous chercher, insista Anna avec une voix de petite fille.
— En voiture ou en chariot ? demanda Frank.
— En camion, dit Beverly en haussant le ton, sans détacher les yeux de la fenêtre.

— En camion, il a un camion, fit Tommy d'une voix de fausset.
— Ils se marieront, dès qu'il aura son diplôme, ajouta Anna.
— On va s'occuper du petit ami !

Tommy plongea la main dans la poche de sa veste.

Frank se tourna vers Beverly :

— Tu es beaucoup trop jeune pour faire une vieille épouse !

Tommy jeta le pistolet sur la table et d'une pichenette le fit tourner sur lui-même. Le pistolet racla le bois avec un grondement sourd. Le mouvement se ralentit ; Anna et les garçons se demandèrent alors sur qui pointerait le canon en s'arrêtant. Ce fut juste à gauche de Tommy. Wesley put donc voir l'arme de plus près.

C'était un calibre 38 plaqué de nickel, mais dont le placage était tellement usé qu'il était devenu moitié noir moitié argenté. La poignée noire et striée était à demi déglinguée, découvrant l'acier et la vis de la crosse.

Wesley l'avait déjà aperçu. C'était le pistolet de Tommy. Il l'avait gagné en jouant au poker avec un camarade de classe. Ce n'était vraiment pas une affaire. Le canon branlait, et les cartouches n'étaient pas toujours dans l'alignement. Les coups étaient incertains : le marteau pouvait très bien ne pas retomber avec suffisamment de force pour faire mouche. Frank avait prévenu son ami. Un jour, avait-il dit, ce pistolet pourrait lui exploser dans les mains ou le plomb pulvérisé s'échapper par le canon desserré.

Ils avaient tous des armes de poing, sauf Lester, qu'ils emportaient de temps à autre à la chasse pour faire un carton, s'exercer à dégainer et tirer, le colt collé à la hanche. Mais ils ne les gardaient jamais sur eux en ville, ni au café.

Tommy ramassa le pistolet et le brandit mollement près de son oreille.

— Alors, il est où, ce petit ami ?

— Ça fait longtemps que tu te promènes avec ça ? demanda Frank.

— Un bon moment.

Wesley se tortilla sur sa chaise pour mieux regarder le pistolet. Il voulait voir le bout du canon pour savoir à quoi s'en tenir : juste une chambre noire et vide ou bien le sombre éclat des balles.

— Il vaudrait mieux que M^{me} Spitzer ne te voie pas avec ça, dit Anna.

Tommy visa à travers la fenêtre.

— J'attends qu'il entre ou je le descends dès qu'il se pointe avec son camion ?

— Je doute que ce soit nécessaire, répondit Frank.

Wesley sentit percer une pointe de nervosité dans la voix de son frère. Il regarda Beverly à la dérobée, tout en surveillant Tommy. Les yeux rivés sur la rue, elle ne bougeait pas. Elle lui rappelait une vieille femme de Bentrock, M^{me} Gamble, qui passait tellement d'heures sur sa balancelle, assise tout simplement, sans lire, ni coudre, ni écosser les petits pois, ni compter les grains de son chapelet, qu'on aurait dit qu'elle s'exerçait à un sport d'endurance.

Tommy fit tourner son pistolet et, l'écartant de la fenêtre, le pointa sur le bison comme il venait de le faire un peu plus tôt avec une carabine imaginaire.

— Combien vous pariez que j'arrive à décrocher un de ses yeux de verre ?

— Si tu fais ça, on ne nous servira jamais, c'est clair !

À cet instant, Lester revint s'asseoir à la table.

— Oui, torpille cette gargote, ça serait vraiment intelligent ! s'écria-t-il, le voyant s'agiter avec le pistolet.

— Allez, dit Wesley, ces filles...

Et, comme s'il n'y avait jamais eu d'arme, ni de filles, comme s'il était simplement en train de parler à ses trois copains affamés, Lester annonça :

— Je vous ai commandé à tous un sandwich au jambon grillé et une soupe à la tomate. Si vous voulez autre chose, allez lui dire. Elle prépare des tartes là-dérrière. Sa collègue n'est pas venue à cause du temps ; c'est pour ça qu'elle n'a toujours pas pris notre commande. Elle est seule à tout faire.

Frank s'était glissé encore plus près d'Anna. Perché au bord de sa chaise, tout en lui parlant doucement, d'une voix basse mais assurée, il promenait son doigt sur la couture de sa robe. Le mouvement semblait léger, distrait, inconscient, mais chaque fois qu'il bougeait le doigt, la robe remontait d'un demi-centimètre sur la jambe brune.

— Peut-être pourriez-vous nous faire visiter votre école ? dit-il. Ou, je ne sais pas, nous montrer vos endroits préférés ? J'aimerais les voir. Ou bien nous pourrions retourner à l'hôtel... se tenir compagnie. Racontez-nous comment c'est, dans ce coin du Dakota du Nord.

Et, regardant dans la direction de Beverly, il ajouta :

— Elle n'est pas obligée de venir. Si elle craint que son petit ami soit jaloux. Je comprends. Je n'ai pas d'amie en ce moment, mais je sais ce que c'est...

Il y eut du mouvement dehors. Wesley tourna la tête et aperçut soudain le camion garé devant le café *Buffalo*. La fumée du tuyau d'échappement semblait fendre l'air. La vitre latérale était givrée, si bien que Wesley ne put distinguer le conducteur.

Beverly, qui avait vu le camion elle aussi, bondit de sa chaise avec une rapidité étonnante. Elle empoigna le bras d'Anna et tira pour l'obliger à se lever.

— Allez, viens !

Mais son amie ne réagit pas assez vite, et Beverly fut stoppée dans son élan par Tommy. Il l'attrapa par la manche de sa veste. Elle essaya de se dégager et perdit la main d'Anna au moment même où Tommy lâchait prise.

Peu importe la cause – sa propre précipitation, un peu de neige fondue laissée par une chaussure ou une botte, le tapis qui s'était retourné ou le croche-pied de Tommy pour la faire trébucher –, Beverly tomba, violemment. Ses deux mains étant prises, l'une par son amie, l'autre empêtrée dans son manteau, elle ne put amortir sa chute. Elle atterrit la tête la première, dans un bruit aussi mat qu'une chaise qui se renverse. Wesley eut l'impression que le plancher vibrerait.

Anna se pencha pour l'aider, mais Beverly s'était déjà relevée et se ruait vers la porte, entraînant son amie derrière elle.

Les filles sortirent du café en courant, malgré les cris de Frank et de Tommy, et claquèrent la porte derrière elles. Les vitres tremblèrent et longtemps après leur départ, la clochette continua de tinter nerveusement.

Wesley les vit courir jusqu'au camion. Anna trébuchait dans la rue et faillit s'étaler, mais Beverly la rattrapa et la hissa dans la cabine. Le camion démarra à peine la portière fermée. Elles avaient déjà disparu de son champ de vision lorsque Wesley sentit l'air frais qui avait pénétré dans la salle.

— Non, mais regarde-moi ça, dit Lester, regarde ce que tu as fait à agiter ton pistolet à la con.

Il montrait la porte du doigt.

Dans sa hâte de partir, Anna avait perdu l'un de ses caoutchoucs trop grands pour son pied.

— Tu lui as fait tellement peur qu'elle en a paumé ses godasses, rit-il.

Mais déjà Frank désignait le plancher sur lequel Beverly avait glissé. Une traînée de sang luisait sur le bois.

Wesley se leva. Il ne savait absolument pas où il voulait aller, mais il fallait qu'il bouge.

— Elle a bien fait de partir, finalement, dit Tommy. À quoi elle nous aurait servi si elle avait ses ragnagnas ?

Incapable de garder son sérieux plus longtemps, il éclata de rire.

Frank leva le regard sur son frère.

— Où vas-tu ?

— J'en sais rien.

— Assieds-toi. Je te l'ai déjà dit. On n'est pas dans la juridiction.

Lester s'était levé aussi. Il s'approcha de la tache de sang, se baissa et l'examina attentivement.

— Tu crois que c'est ça ?

— Elle arrive, cette putain de bouffe ? demanda Tommy.

Il saisit la salière et en saupoudra son pistolet, faisant mine de grignoter un morceau de barillet. Il mâchonna un instant, puis glissa le pistolet dans la poche de sa veste.

— Elles sont baisables même quand elles ont leurs ragnagnas, dit Frank.

— C'est pas très ragoûtant ! observa Tommy, comme s'il était expert en la matière.

— Eh, je vais manger ma soupe à la tomate ! grogna Lester.

— Mon père avait arrêté un homme, il y a quelques années, dit Frank. Pour homicide involontaire ou quelque chose comme ça. Le gars avait trucidé une femme, une ancienne petite amie ou peut-être son ex. Il avait décidé de la tringler, mais comme elle avait ses règles, il l'a retournée et prise par-derrière. Là-dessus, on l'a retrouvée morte. Grand mystère. Mon père a réussi à éclaircir l'affaire. Le type, quand il l'avait forcée, lui avait enfoncé la tête dans l'oreiller. Ça l'a étouffée. On l'a jugé pour viol et meurtre, il me semble.

— C'était une Indienne ? demanda Tommy.

— Je ne pense pas. Il a été envoyé à perpète à Deer Lodge.

Lester n'en finissait pas de secouer la tête.

— C'était qui, ce gars ?

— Un Français venu du Canada, je crois, il n'était pas du Montana.

Tommy changea le pistolet de place dans sa poche.

— C'est sûrement comme ça qu'ils baisent là-bas !

— C'est papa qui t'a raconté cette histoire ? demanda Wesley à son frère.

— Ouais !

— Quand ça ?

— Je ne sais pas, il y a un ou deux ans. Nous roulions en voiture, je ne me souviens plus.

— Il ne m'en a jamais parlé.

— Eh bien, c'est fait !

Wesley ne savait ce qui le choquait le plus : l'histoire elle-même, mélange de sexe et de meurtre, avec par-dessus le marché la sodomie, un acte dont ils connaissaient l'existence mais dont ils parlaient rarement, ses amis et lui – même s'ils étaient friands de ces questions-là –, ou bien le fait qu'elle avait été relatée par son père.

Julian Hayden avait le juron facile et ne se gênait guère en présence de ses fils, mais ses propos étaient la plupart du temps exempts de références au sexe. Comme Frank l'avait dit une fois, le discours de son père était truffé de merde, mais le cul n'y était pas.

Maintenant, Wesley se voyait contraint de reconsidérer non seulement le regard qu'il portait sur son père et son travail, mais aussi la nature même de leurs rapports. Pourquoi avait-il raconté cette histoire à Frank et pas à son plus jeune fils ?

La femme aux cheveux gris sortit de la cuisine avec un plateau chargé de nourriture.

— Je me demandais, dit-elle en s'approchant de la table, si vous n'étiez pas partis parce que vous en aviez assez d'attendre, ou si vous étiez morts de faim.

Wesley regarda la tache de sang sur le plancher. L'avait-elle remarquée ?

Elle servit en premier les bols de soupe, puis les assiettes de sandwiches au jambon grillé, dans du pain coupé en triangle. Enfin elle leur donna des cuillères.

— Je vous apporte du lait, dit-elle sans bouger. Dès que les tartes seront prêtes, vous en aurez une part chacun. Désolée de vous avoir fait patienter si longtemps.

Ils commencèrent à manger, tandis qu'elle restait là à les observer, comme si elle éprouvait du plaisir à regarder les autres déguster ses plats.

Elle croisa les bras.

— Et ces filles, on est venu les chercher ?

Sans attendre une réponse, elle hocha la tête :

— Je n'aime pas qu'elles utilisent mon téléphone comme ça.

Assis tranquillement sur le sol de leur chambre d'hôtel, ils fumaient des cigares en sirotant du whisky. Ils étaient contents d'eux ; à maintes reprises, dans les deux heures après leur retour, l'un ou l'autre s'était félicité de leur maturité, de leur capacité à apprécier un verre de whisky pour son goût plutôt que pour l'ivresse qu'il allait leur procurer, contrairement à tant de leurs semblables. Toutefois, l'alcool donnait des frissons à Wesley et lui montait à la tête. S'il fermait les yeux, pensait-il, il sombrerait dans le sommeil sur-le-champ.

Ils avaient depuis longtemps cessé de parler des filles indiennes. La discussion avait pris fin lorsque Frank, tenu pour connaisseur, avait déclaré que si leur tentative avait échoué, ce n'était pas tant la faute de Tommy qui avait sorti son pistolet, qu'à cause du petit ami de Beverly. Du moment qu'elle voulait lui rester fidèle, jamais ils ne l'auraient convaincue de venir avec eux. Et Anna ne serait pas venue sans elle.

— Il faut dire que le Sacré-Cœur, ça n'aide pas, ajouta Wesley.

— C'est le moins qu'on puisse dire, acquiesça son frère.

Ils entendirent soudain frapper à la porte si discrètement – trois petits coups comme des touches de pinceau – que Wesley s'imagina, et il n'avait pas dû être le seul, qu'ils s'étaient trompés : en dépit de tout, les filles avaient décidé de les rejoindre. Tommy sauta sur ses pieds pour aller ouvrir, tandis que Lester eut la présence d'esprit de boucher la bouteille de whisky, de la faire rouler sous le lit et de jeter sa veste sur les verres.

Un homme corpulent, de taille moyenne, vêtu d'un pardessus en laine avec un col noir en mouton, se tenait sur le pas de la porte. Sous son manteau ouvert, on entrevoyait un costume trois-pièces, pied-de-poule, en

tweed, une chemise blanche et une cravate. Il portait son feutre incliné vers l'arrière. Son visage lunaire était fendu d'un large sourire.

L'inconnu les salua d'un geste désinvolte sitôt la porte ouverte.

— Salut, les gars !

Il avait une voix haute et douce comme celle d'une femme.

Wesley comprit pourquoi le coup sur la porte avait été si léger. L'homme portait des moufles en daim d'un jaune éclatant et dont les manchettes doublées de fourrure remontaient jusqu'à ses avant-bras. Wesley avait déjà vu ce type de moufles, conçues pour la chasse, mais avec l'index, le doigt de la détente, à l'air libre. Les lunettes à monture invisible lui tombaient sur le nez. Elles avaient dû s'embuer lorsqu'il était passé du froid à la chaleur de l'hôtel, et il les avait repoussées.

— Je suis le shérif Cooke. Et vous êtes sans doute les gars du Montana ?

Seul Wesley fut capable de rompre le silence.

— C'est bien nous.

Sitôt ces paroles prononcées, il se demanda s'il ne venait pas de reconnaître implicitement leur culpabilité.

Le shérif Cooke s'avança dans la pièce, mais Wesley eut l'impression qu'il n'était pas tout seul. Son intuition se confirma quand, se redressant, il jeta un coup d'œil dans le couloir.

Deux hommes en casquette de laine attendaient quelques mètres plus loin, face à la porte, les jambes écartées, comme prêts à bloquer les issues. L'un d'eux portait un long manteau avec ceinture qui semblait venir d'un surplus militaire. L'autre, vêtu d'une veste en laine, tenait une arme. Comme elle était rangée dans un fourreau en tissu, Wesley ne put déterminer s'il s'agissait d'une carabine ou d'un fusil. L'arme reposait nonchalamment au creux de son bras.

Le shérif Cooke agita la main comme pour s'éventer.

— Je crois que vous feriez mieux de chausser vos bottes. Vous allez devoir me suivre.

— C'est quoi, le problème ?

Le shérif continuait à s'éventer, tout en humant l'air.

— Et si vous m'offriez un petit cigare ?

Wesley se demanda si ce n'était pas un piège. Les cigares d'abord, le whisky ensuite...

Mais Tommy avait déjà ouvert la boîte et tendait un cigare au shérif.

Le shérif Cooke le porta à ses narines et inhala profondément.

— Ce n'est pas la peine de prendre vos vestes, on ne va pas loin.

Il mit le cigare dans sa poche et les précéda dans le couloir.

Wesley eut l'envie soudaine de se laisser devancer, de claquer la porte et de s'enfermer dans la chambre. Et après ? Sauter par la fenêtre ? Attendre que le shérif et ses adjoints fracassent la porte pour le traîner dehors ? Comme Frank suivait le shérif, Wesley emboîta le pas de son frère.

Le bureau du shérif ne ressemblait en rien à ce qu'il connaissait. Le bureau de son père était situé au sous-sol du tribunal de Mercer County, un imposant bâtiment en pierre avec, en façade, un haut escalier donnant sur de lourdes portes vitrées encadrées de massives colonnes cannelées. La grande gare du Nord était le seul édifice public de Bentrock plus ancien que le tribunal.

À McCoy, dans le Dakota du Nord, le bureau du shérif et la prison du comté se trouvaient dans une simple bâtisse de plain-pied construite avec les mêmes briques orange que l'hôtel.

Les garçons parcoururent toute la rue principale de McCoy sans leurs vestes. Il ne neigeait plus, et le vent était tombé, mais la température avait encore baissé. La neige amassée par le vent craquait sous leurs pieds ; leur souffle formait de gros nuages de buée. Ils enfonçaient leurs mains au fond de leurs poches ou croisaient les bras sur la poitrine pour laisser le moins de prise possible au froid. Une fois à l'intérieur, ils se redressèrent et regardèrent autour d'eux.

L'intérieur de la prison était aussi nu que l'extérieur.

Un bureau et un fauteuil pivotant, une longue banquette, peut-être un ancien banc d'église, et un poêle à charbon dont le tuyau perçait le mur à l'oblique composaient tout le mobilier. Un fil électrique avec une douille vide pendait du plafond ; le seul éclairage provenait de deux lampes à pétrole au verre noir de suie. Un téléphone et un râtelier à fusils fixés au mur près de la porte complétaient le décor.

— Qu'en pensez-vous, les gars, demanda le shérif d'un ton jovial en les conduisant dans son bureau, combien de degrés au-dessous de zéro ?

— Moins dix, je parie, dit Tommy.

— Ça ne m'étonnerait pas. Ça ne m'étonnerait pas du tout.

Les deux hommes de l'hôtel les avaient suivis dans la prison. Celui qui portait la veste avait posé son fusil contre le mur, près de la sortie. Wesley

ne les avait pas vus desserrer les dents, et maintenant ils restaient à la porte comme s'ils attendaient des ordres.

Le shérif Cooke désigna le banc en face de son bureau.

— Pourquoi ne pas vous asseoir là-bas, les gars ?

Il se laissa tomber de tout son poids sur son fauteuil pivotant qui émit un gémissement enroué.

Le shérif fit un signe de la tête aux deux hommes près de la porte.

— Allez donc à côté expédier les affaires courantes.

Ils sortirent aussitôt ; le plus petit laissa son fusil derrière lui. Dans l'autre pièce, Wesley aperçut les barreaux des cellules.

— Je n'ai qu'un adjoint, expliqua le shérif, M. Rawlins, celui avec le pardessus. M. Rozinski nous donne un coup de main de temps en temps...

Il laissa échapper un petit rire qui fit trembloter la chair flasque de ses bajoues.

— Quand on a sur les bras plus de hors-la-loi qu'on ne peut en tenir...

— Peut-être pourriez-vous nous dire ce qui cloche, demanda Tommy.

Le shérif n'était pas pressé. Il fouilla dans le tiroir de son bureau et en ressortit une boîte de tabac Velvet et un paquet de papier. Il prit son temps pour rouler sa cigarette, comme quelqu'un qui fume peu et qui apprécie que chaque cigarette soit confectionnée à la perfection. Il humecta le papier non pas sur toute sa longueur, mais par petites touches, en donnant de minuscules coups de langue. Lorsque l'allumette s'enflamma, Wesley sursauta ; il en déduisit que ce n'était pas simplement la peur, mais parce qu'il était encore un peu ivre.

— Vous avez mangé de la tarte, là-bas, au café ? leur demanda le shérif Cooke.

— Oui, répondit Frank.

— Une tarte à quoi ?

— Aux pommes.

Le shérif approuva, comme si Frank confirmait quelque chose qu'il savait déjà.

— Si vous trouvez sur cette terre de meilleures tartes que celles de Florence Spitzer, faites-moi signe. C'est ce qu'il faut prendre au café *Buffalo*, vous avez eu raison.

Wesley crut qu'il allait ajouter : « En revanche, vous avez eu tort... »

Mais la voix haute et douce se tut, et il continua à fumer en silence, se balançant sur son fauteuil grinçant et observant les garçons assis en face de

lui.

Tommy parla le premier :

— On va rester longtemps ici ?

La question fut directe, ni geignarde ni suppliante.

En guise de réponse, le shérif Cooke pivota sur son fauteuil et leur fit signe d’approcher.

— Je vais vous montrer quelque chose.

Ils s’avancèrent vers le mur auquel il faisait face. Il y avait là, à côté d’un calendrier de la Soo Line et de plusieurs avis de recherche, quelques coupures de presse et photographies. Le shérif tapota l’une d’elles.

— Regardez bien celle-ci.

Sur le journal jauni, un groupe de quinze à vingt personnes, principalement des hommes, en habit et cravate, se tenaient debout ou assis autour d’une table, dressée à l’extérieur pour quelque cérémonie. Au milieu d’eux, on distinguait un Indien aux épaules larges, à la peau mate, nu-tête, avec des cuissardes en daim et une chemise brodée de perles. Prêt à tirer, l’Indien bandait la corde de son arc, la flèche ornée de plumes pointée vers le ciel. Certains personnages sur la photographie l’observaient, même si la plupart fixaient l’appareil photo.

Le shérif Cooke passa derrière les garçons pour qu’ils puissent mieux voir l’article.

La légende de la photo précisait : « Iron Hail(2), guerrier sioux, devient citoyen américain à Fort Duncan, Dakota du Nord. Au cours de la cérémonie, Iron Hail a expédié une flèche dans les airs, disant : “Je tire ma dernière flèche !” »

Le shérif tapota la photographie juste à côté de la table.

— Ici, votre serviteur.

Se redressant, il posa la main sur l’épaule de Wesley.

— Reconnaissez-vous ce vieux guerrier ?

Wesley et ses amis se penchèrent sur la photo comme si, à force de la scruter, ils finiraient par identifier quelqu’un. Impassibles, les hommes comme les femmes regardaient fixement l’objectif, les yeux pareils à des trous noirs. Wesley releva une certaine ressemblance entre l’homme au visage lunaire et celui qui se trouvait derrière lui seulement parce que le shérif Cooke avait dit qu’il figurait sur cette photo. Frank fut le premier à détourner son regard du mur.

— Je ne reconnais personne.

Le rire étouffé du shérif rappelait le crissement des pas sur la neige.

— Pourtant, vous devriez. Oui, monsieur ! Vous devriez.

Il tapota encore la photographie.

— Iron Hail s'appelle aujourd'hui George Tuttle. Il a adopté un nom américain en même temps que la citoyenneté. Ou bien on le lui a donné. Peu importe. Vous voyez la date ? C'était dans le *Bismarck Tribune*. En 1917. Naturellement, tous sont citoyens américains maintenant, qu'ils le veuillent ou non. Vous pouvez aller vous rasseoir.

Le shérif reprit place dans son fauteuil et se tut à nouveau pendant un long moment. Ses silences mettaient Wesley mal à l'aise. Il craignait que l'un d'eux ne laisse échapper un aveu. Son père leur avait souvent expliqué qu'au cours des interrogatoires les suspects se mettaient à parler spontanément, allant même jusqu'à s'accuser de crimes pour lesquels ils n'étaient pas poursuivis. « Ils supportent mal le poids de la culpabilité, disait leur père. À la première occasion, il faut qu'ils vident leur sac. »

Wesley comprenait. Lui aussi avait envie de se mettre à table et devait se mordre la langue pour s'empêcher de parler. Parler, c'était tout ce qu'il pouvait et savait faire. Sa mère, ses professeurs, sa grand-mère ne répétaient-ils pas depuis des années qu'il était un bon garçon, éveillé, poli et s'exprimant bien ? S'il prenait simplement la parole, il pourrait tout expliquer – concoctant un mélange de vérité et de mensonges que le shérif goberait certainement – ; comment ils s'étaient procuré le whisky, où ils avaient trouvé les cigares, pourquoi Tommy avait un pistolet au café *Buffalo*, ce qu'ils attendaient des filles. Mais il gardait en mémoire les propos de son père : « S'ils avaient tenu leur putain de langue, la moitié des gens s'en seraient tirés. »

Les filles ! Mon Dieu ! Beverly Tuttle. George Tuttle.

Comme s'il lisait dans ses pensées, le shérif Cooke déclara :

— Eh oui. M. Tuttle. C'est le père de la fille que vous avez bousculée au café.

Tommy réagit immédiatement :

— Elle est tombée toute seule !

— Elle s'est fait drôlement mal. Bilan, une dent cassée, une sale coupure à la lèvre qu'elle a bien failli, en se mordant, se fendre de part en part.

Le shérif frissonna légèrement comme s'il ressentait dans son corps l'offense faite à Beverly Tuttle.

— D'où lui vient la cicatrice ?

La question fusa de la bouche de Wesley sans même qu'il l'ait sentie venir.

— Elle a eu suffisamment de problèmes de ce côté, dit le shérif. Pauvre fille. Je crois que c'est un accident de luge. Un vol plané qui s'est terminé dans la clôture en fil de fer barbelé. Elle s'était couchée sur la luge pour passer au-dessous, mais une pointe lui a déchiré la lèvre.

Il frissonna à nouveau.

— Une si jolie fille !

Frank dit rapidement, comme si une fois le terrain déblayé chacun pouvait apporter une explication ou une excuse :

— Nous n'avions pas l'intention de lui faire du mal.

— Elle a glissé, ajouta Tommy.

Le shérif Cooke se pencha en avant et joignit les mains comme pour prier.

— Bien sûr que vous n'avez pas voulu lui faire du mal. Une si jolie fille ! Vous aviez sûrement d'autres idées en tête.

— On ne voulait pas en arriver là, l'interrompit Frank.

— Et je vous crois. Je sais d'où vous venez. Il y a beaucoup de gens bien dans le Montana. Mais vous êtes ici maintenant. Dans ma juridiction. Gesticuler avec des pistolets. Boire du whisky. Importuner les filles en ville. Indiennes ou pas. Que vont penser nos gars si vous tournez autour de leurs copines ? Je parie qu'ils vont vouloir vous régler votre compte. Vous avez de la chance que je vous aie mis à l'ombre ; ici, ils ne risquent pas de vous trouver.

Pour la première fois depuis leur arrivée en prison, Lester sortit de son silence. Jamais encore Wesley ne lui avait entendu cette intonation-là :

— On n'est pas des froussards !

— Bien sûr que non. Ça va de soi. Sinon vous ne seriez pas là. J'ai un tout autre problème à régler, maintenant. Que vais-je bien pouvoir faire de vous ?

— Nous laisser partir, tout simplement, suggéra Tommy.

Wesley fixa le plancher. Si seulement Tommy la fermait !

— Peut-être, peut-être bien, dit le shérif, s'enfonçant dans son fauteuil, les yeux au plafond, comme perdu dans ses pensées.

Frank regardait Wesley, qui haussa un sourcil interrogateur. L'air grave, son frère ne broncha pas.

« Quoi ? » mimait Wesley.

Frank détournait les yeux.

Le shérif Cooke posa délicatement ses mains à plat sur le bureau pour se lever.

— Bon, voilà, pour l’instant vous allez là-bas, les gars !

Il leur indiqua les cellules.

— Attendez-moi là. Tirez juste la porte derrière vous. C’est ça. Allez-y.

Ils refermèrent la porte en bois massif, tellement foncé qu’on l’eût dit noirci par le feu. Le lourd loquet en cuivre émit en retombant le même bruit que le verrou d’une grille. Chacune des trois cellules ouvertes comportait une couchette en fer au-dessus de laquelle pendait un fil équipé d’une douille, protégée par un grillage, mais sans ampoule. L’éclairage provenait du fond, d’un lampadaire au pied torsadé, au verre opaque qui n’aurait pas déparé dans un salon.

— Merde, dit Lester. Et maintenant, on fait quoi ?

La prison du père de Wesley sentait généralement le désinfectant. Ici, ça empestait l’urine et le moisi. Les murs en ciment étaient striés de grandes traînées d’humidité causées par de permanentes infiltrations.

— On se croirait sous terre, fit Wesley.

— Pourquoi ne lui avez-vous pas dit ce que faisait votre vieux ? demanda Tommy.

— À quoi bon ? répliqua Frank.

— Nom de Dieu ! Le shérif Cooke nous aurait laissés partir, voilà tout.

— Je ne crois pas que ç’aurait marché.

— Vraiment ? Ça ne coûtait rien d’essayer.

Lester pénétra dans l’une des cellules.

— Salopes d’Indiennes ! Que pensez-vous qu’elles aient fait ? Elles ont tout de suite rappliqué ici.

— Qu’est-ce que votre vieux nous aurait fait si ça s’était passé chez lui ? demanda Tommy à Wesley et à Frank.

Frank se tourna vers son frère.

— À ton avis ? Il nous aurait tout simplement flingués et enterrés, tu ne crois pas ?

— Je ne sais même pas s’il nous aurait enterrés.

— Je parie que c’est le petit ami, lança Lester depuis la cellule. Comme il peut pas se défendre tout seul, il a couru chez le shérif.

— Tu imagines, persista Tommy, comment ton père réagirait si on lui demandait de régler nos problèmes ?

Lester trouva un seau hygiénique, un pot en émail qu'il traîna au milieu de la cellule. Il ôta le couvercle, écarta les jambes et urina. Le jet siffla, résonna contre le métal.

— En tout cas, s'il avait appris que quelqu'un jouait du pistolet au *Roller's Cafe*, il aurait accouru illico.

— Ça, c'est sûr, acquiesça Frank.

Lester remit le couvercle et glissa le pot sous la couchette. Son regard s'attardait sur sa braguette ; il semblait se demander s'il l'avait bien reboutonnée.

— Peut-être que vous auriez dû lui dire qui était votre père !

Frank désigna Tommy de la tête.

— Peut-être *qu'il* aurait dû garder son putain de flingue dans sa poche !

Wesley renchérit :

— Peut-être qu'il aurait dû le laisser dans notre putain de chambre.

Tommy décocha sans conviction un coup de pied en direction de Wesley. Frank le poussa, et il alla se cogner contre le mur, bien qu'il se fût agi d'une simple bourrade.

— Allez-y ! s'exclama-t-il. J'en ai absolument rien à foutre. C'est ça, faites-moi porter le chapeau.

— Personne ne veut te faire porter le chapeau, répliqua Frank. On dit juste que c'est toi qui avais le pistolet.

— Et alors, le shérif n'en a pas trop parlé, hein ?

— Ce n'était pas nécessaire, ajouta Lester.

Tommy frotta le sol du bout de sa chaussure et cracha par terre à cet endroit.

— Putain de merde !

Frank s'accroupit contre le mur en y appuyant la tête et en cherchant à se mettre à l'aise.

— Et pour notre père, laisse tomber. Nous n'en parlerons pas.

Wesley s'assit à côté de son frère et regarda ses camarades.

Chacun fixait un mur éloigné ou un recoin obscur comme s'ils attendaient que quelqu'un surgisse de l'ombre pour les tirer de ce mauvais pas.

Par terre, en face de lui, Wesley remarqua une petite tache foncée. Il se demanda s'il pouvait s'agir d'une trace de sang, puis essaya de chasser cette

pensée en se concentrant sur la forme de la tache. L'Iowa ? Était-ce cette forme-là ? Celle de l'État de l'Iowa sur la carte des États-Unis. Leur père était originaire de l'Iowa et, chaque fois qu'il voyait une carte, Wesley prenait plaisir à évaluer la distance entre l'Iowa et le Montana. Ou alors c'était une tache de rouille.

Wesley évita de remuer la tête pour voir s'il ressentait encore les effets du whisky. La tache ne bougea pas, pas plus que sa tête, même quand une goutte de sueur glacée coula de son aisselle le long de ses côtes. Il était dégrisé. Grand bien lui fasse... Il sentait encore sur son épaule la main du shérif Cooke. Une main chaude, tendre ; pendant les quelques secondes de ce contact, Wesley s'était laissé aller à croire que le shérif ne leur voulait aucun mal.

Il n'y avait pas de fenêtres dans les cellules, juste une lucarne à l'autre bout de la prison. À supposer qu'il y aille, il pourrait se hisser jusqu'à elle pour regarder dehors. Que verrait-il ? Un autre mur ? De la neige, à coup sûr. De la neige, de la neige et encore de la neige.

Trois années auparavant, fin décembre, juste avant Noël, le chinook, ce vent chaud et sec, avait dévalé les pentes des Rocheuses orientales, faisant grimper la température jusqu'à dix, voire quinze degrés. Le vent d'ouest souffla cinq jours, et quand il cessa, plus une parcelle de neige ne subsistait dans tout le nord-est du Montana. Les femmes sortaient sans manteau, les hommes se retrouvaient dans la rue en manches de chemise, la patinoire s'était transformée en une mare de neige fondue. Les garçons jouaient au base-ball dehors, et leurs pères avaient repris le chemin du golf.

Ce Noël-là, Wesley était amoureux de Martha Woods, une fille dans la classe juste au-dessus de lui. Martha ignorait tout de ses sentiments ; leurs rapports se limitaient aux saluts échangés dans la rue et dans le hall de l'école. Néanmoins, à l'approche de ce Noël doux, venteux, sans neige, Wesley se dit qu'il serait temps de déclarer sa flamme à Martha. Il lui acheta un cadeau au Bazar Douglas, une houppette parfumée avec un miroir qu'il lui apporta chez elle, l'après-midi du 24 décembre.

En attendant l'arrivée de Martha, sur le porche de la maison des Woods, Wesley entendait le vent chaud qui faisait vibrer les gouttières et bourdonnait à travers les fenêtres à battants. La neige fondue ruisselait dans les rues, formant des torrents printaniers.

Martha parut enfin, mais elle était avec une amie, un témoin devant lequel Wesley ne pouvait prononcer le petit speech qu'il avait préparé. En

tendant brusquement le paquet à Martha, il se rendit compte qu'il l'avait bâclé : pointes mal pliées, papier froissé et plissé, ruban lâche.

— C'est pour toi, un cadeau de Noël.

Une formule banale à pleurer. Qui d'autre parlait ainsi ? Personne, du moins pas à Bentrock, dans le Montana.

Martha prit le paquet. À son sourire, Wesley comprit sans peine ce qu'elle pensait de lui. Elle le voyait comme un garçon un peu simplet et, bien qu'elle l'eût remercié avec effusion, on aurait dit une mère ou une grande sœur recevant un cadeau d'un fils ou d'un petit frère de cinq ans.

Dès qu'il se fut débarrassé du paquet, Wesley battit en retraite et descendit du porche pour ne pas entendre les rires de Martha et de son amie.

Il rentra chez lui d'un pas lourd, pataugeant avec ses bottes dans l'eau et la neige fondue qui emplissaient les gouttières et envahissaient les rues de Bentrock, en ce jour de Noël 1921.

Il pensait alors ne plus jamais revivre les Noëls de son enfance : les gâteaux dérobés à sa mère, les cadeaux luxueux de son père, la difficulté à se frayer un chemin au milieu des amis et des voisins massés dans la maison, sa mère chantant des noëls au piano, la luge et le patin avec son frère. Toute la joie, toute l'innocence semblaient avoir fondu avec cette neige.

Mais peut-être ces Noëls reviendraient-ils, si seulement il neigeait à nouveau... Depuis ce jour, jamais il n'avait observé le retour de la neige sans penser, un instant, que c'était l'accomplissement de son vœu.

En attendant, ce soir-là, Wesley, son frère et leurs amis se retrouvaient derrière les barreaux parce que la neige avait envahi champs, marécages, collines et ravins, et recouvert autoroutes et chemins du Montana et du Dakota du Nord.

Le plancher de la prison était à peine plus chaud que le sol gelé sur lequel reposait la bâtisse. Le froid s'insinua dans le dos de Wesley jusqu'à ce que son corps tout entier en fût pétrifié. Néanmoins, il restait là, trop fatigué pour se lever et bouger. Plutôt crever que d'aller dans une cellule où il aurait pu s'asseoir sur une couchette.

— Quelqu'un a l'heure ? demanda Lester. Ça fait combien de temps qu'on est là ?

Wesley farfouilla dans la poche où il mettait habituellement sa montre. Il se souvint soudain des recommandations de Frank : « Quand on part chasser, on laisse sa montre à la maison. »

— Je ne sais pas, deux heures, dit Frank.

— C'est peut-être ça, suggéra Tommy. Peut-être compte-t-il nous garder un peu ici avant de nous laisser partir.

— Peut-être.

— Mais tu n'en es pas sûr ?

— Je n'ai pas dit ça.

— Mais enfin, le pressa Tommy, tu crois qu'il nous laissera partir comme ça ? Ça va faire un moment qu'on est là.

— Je n'en sais rien, répondit Frank. Bordel, pourquoi tu me harcèles, moi ?

— Parce que ton vieux est shérif.

— Pas ici, mon pote.

Le visage de Frank s'enflamma de colère, et Tommy changea de conversation.

— Je ne comprends pas. Elle serait donc la fille de ce vieux guerrier sioux. Et alors, ça veut dire quoi ? Le shérif doit la protéger, hein ? Je n'ai jamais entendu un truc pareil !

— Je me demande qui est son petit ami, commenta Lester.

— Un Blanc, tu ne crois pas ?

Penché en avant, Frank scrutait le loquet de la porte.

— Ça ne m'étonnerait pas.

— Ils ne sont même pas fichus de se payer une serrure, dit Wesley à son frère.

— J'ai remarqué.

— « Je tire ma dernière flèche », fit Tommy. C'est quoi, ces conneries ? Frank et Lester éclatèrent de rire.

— Des conneries d'Indien, dit Frank.

— Il n'a pas dit qu'il avait tiré sa dernière balle, ajouta Lester, ni volé son dernier cheval, ni chapardé sa dernière vache, ni pris son dernier scalp, ni même tranché sa dernière gorge.

— Ni bu son dernier whisky, renchérit Tommy.

Wesley ne participait pas à leurs plaisanteries. Les paroles d'Iron Hail lui trottaient dans la tête ; il les trouvait follement poétiques. Il savait qu'il s'en souviendrait toute sa vie. Un jour peut-être il les prononcerait lui-même. Soldat, il accomplirait un acte d'héroïsme. Étendu sur le champ de bataille, gravement blessé, il regarderait les compagnons à qui il aurait sauvé la vie : « Amis, comme l'a dit le vieil Iron Hail, "j'ai tiré ma dernière

flèche”. » S’il avait pu raccompagner Beverly Tuttle chez elle à travers la bourrasque, il aurait serré la main de son père et déclaré : « Monsieur, je suis très flatté de faire votre connaissance. » Mais Wesley se ressaisit aussitôt : s’il avait pu reconduire Beverly jusqu’à chez elle, il n’aurait jamais atterri en prison et n’aurait rien su non plus de la cérémonie organisée en l’honneur d’Iron Hail.

— Ce vieil Indien, ce doit être quelqu’un, dit-il à ses amis.

— Ça, oui, bon Dieu ! Un vrai citoyen ! répliqua Lester.

— Ça ne veut rien dire, objecta Frank. Ils manquent peut-être de citoyens dans le secteur !

Le shérif Cooke donna un tel coup dans la lourde porte qu’elle heurta le mur et réveilla Lester qui s’était endormi par terre.

— Debout, les gars, et que ça saute !

Le shérif avait remis ses gants et boutonné son pardessus jusqu’au cou. Derrière lui, dans le bureau, son adjoint Rawlins tenait à nouveau son fusil comme on berce un bébé. Mais cette fois-ci, il l’avait sorti de son fourreau, et Wesley et les autres purent l’identifier. Une Winchester à levier, une 30-30 modèle 94, exactement comme celle que Frank avait emportée pour la chasse. Wesley n’arrivait pas à savoir pourquoi son cœur s’était mis à battre plus vite. Était-ce la porte qui s’était ouverte avec fracas ? Était-ce la vue du fusil ?

— Suivez-moi, les gars ! dit le shérif Cooke.

Il les conduisit à travers le bureau jusqu’à la porte principale de la prison. L’adjoint fermait la marche, comme lorsqu’ils avaient quitté l’hôtel. Ils passèrent devant le banc où ils s’étaient assis en arrivant, et Wesley vit quelque chose de plus effrayant encore que la carabine de l’adjoint. On avait aligné sur le banc tout le barda qu’ils avaient laissé dans leur chambre : chapeaux et vestes, sacs et paquets, sacs de couchage, carabines, fusils et munitions. Tout ce qu’ils avaient sorti de la voiture. Sur le dessus de la pile trônait la boîte de cigares La Playa, rouge et vert, avec une *señorita* souriant sous sa mantille. Leur whisky avait dû finir dans l’un des tiroirs du shérif. Wesley était le dernier de la file. Son frère qui le précédait se retourna vers lui au moment où ils passaient devant leurs affaires :

— Reste près de moi.

Dehors le vent était tombé ; la nuit était redevenue si paisible qu'on entendait un chien aboyer au loin pour demander à rentrer sans doute. Beaucoup plus près, on distinguait le frottement régulier d'une pelle : quelqu'un était en train de déblayer la neige. Wesley savait pourquoi aucun d'eux ne cherchait à s'informer sur leur destination. Aussi longtemps qu'ils l'ignoreraient, ils pourraient espérer une issue favorable.

La petite troupe s'engagea dans un passage étroit entre la prison et un immeuble en brique situé juste à côté. Comme ils s'y engouffraient, Wesley aperçut l'enseigne peinte sur le côté de l'immeuble. Lettres noires sur fond blanc éclairées par un simple néon : « GRAND CHOIX D'ALCOOLS. Magasin d'alcools Beeler. Billards dans l'annexe. McCoy, Dak. du N. » En quelle quantité la neige devrait-elle tomber, avec quelle force le vent devrait-il souffler pour brouiller la lecture de ces mots ? Un blizzard suffisamment puissant pourrait-il rendre cette enseigne indéchiffrable ?

Le raclement de la pelle provenait du milieu du passage où l'autre adjoint de Cooke déblayait un espace de la taille d'une petite chambre. À grandes pelletées, il construisait un banc de neige contre le mur du magasin d'alcools. L'éclairage rasant de la lanterne posée à même le sol créait l'étrange impression que l'homme avait découvert quelque chose de luminescent sous les premières couches de neige.

— Ça suffit, Clarence, lança le shérif Cooke.

Suivi des garçons, il descendit jusqu'au terrain dégagé.

— Par ici.

Il leur fit signe de s'arrêter devant le banc de neige.

— Ça sera parfait.

Wesley jeta un coup d'œil au fond du passage. Il lui sembla qu'on y avait garé une voiture pour bloquer l'issue. Était-ce la leur ? Il se retourna pour regarder du côté d'où ils étaient venus. C'était tout aussi loin maintenant. Parfois la neige faussait les distances. Avec le vent, même des objets proches paraissaient éloignés. Une bonne épaisseur de neige rendait cent mètres aussi éprouvants à parcourir qu'un kilomètre. S'il se sauvait – non, non, quand il se sauverait –, Wesley se demanda de quel côté il irait, vers la lumière ou vers la voiture ?

— Qui sera le premier ? s'enquit le shérif Cooke, aussi enjoué qu'un maître d'école qui cherche des volontaires dans la classe.

L'homme qui les avait escortés depuis la prison leur faisait face ; de chaque côté du banc, un homme, l'un armé d'un fusil, l'autre d'une pelle.

« Un peloton d'exécution, pensa Wesley. C'est bien ça. Ils vont nous aligner et nous fusiller, et nos corps s'affaîsseront un par un dans la neige. » Cette pensée lui procura un calme étrange. Ils n'avaient rien fait qui méritât la mort. Aucun d'entre eux. Ni aujourd'hui à McCoy, ni ailleurs. Ça ne lui enlevait pas la conviction qu'on allait les exécuter, mais c'était plus facile à supporter. Le shérif souhaitait les mettre à mort et en cela il commettait une faute. Ils n'étaient pas complètement innocents, mais, victimes d'une très grande injustice, ils trouveraient la rédemption dans la mort.

— On dirait que c'est à toi, déclara le shérif Cooke en désignant Tommy, pour la simple raison qu'il était le premier de la file et le plus proche de lui.

Tommy, Lester, Frank, Wesley... Wesley les comptait comme il le faisait à l'école du dimanche pour dénombrer combien de ses camarades devaient réciter un verset de la Bible avant que M^{me} McDougall n'appelle son nom.

— Pour quoi faire ? demanda Tommy.

— Pour quoi faire ? Mauvaise question, jeune homme. Maintenant que nous sommes dehors, nous allons passer à l'action. Commence par te déculotter, ça nous avancera. Et enlève pantalon et caleçon les deux !

Que ce fût de froid ou de peur, Wesley se mit à grelotter. Une fois installé, le tremblement risquait de l'envahir tout entier, et il craignit de ne plus pouvoir rien contrôler, ni sa voix, ni sa respiration, ni ses sphincters. Il essaya autre chose. Sans se retenir de claquer des dents, il desserra ses mâchoires. Si son corps voulait trembler, autant le laisser faire. Tant que résonnerait dans son crâne, telle une mitrailleuse, le claquement de ses dents, il ne perdrait pas tout contrôle.

— Je ne vais tout de même pas retirer mon caleçon ici, protesta Tommy. Avec ce froid !

— C'est pourtant ce que tu vas faire ! Et après on décidera de la suite des opérations.

— Non, monsieur !

— On peut te le tailler, si tu préfères ! Mais je ne te garantis pas qu'on va viser juste, on y voit si peu !

— Qu'allez-vous faire ? demanda Tommy en empoignant sa ceinture.

Wesley entendit le cliquetis de la lourde boucle en métal. Il ignorait totalement ce que le shérif Cooke avait derrière la tête, mais il savait qu'il préférerait être fusillé plutôt que de se retrouver devant lui le pantalon baissé.

— J'ai dit le caleçon aussi.

— Nom de Dieu, fit Tommy.

Sa voix s'était mise à trembler.

— Très bien, acquiesça le shérif, comme si l'on venait enfin de lui fournir la bonne réponse. Vous êtes arrivés ici en cherchant où vous pourriez bien fourrer votre braquemart ; eh bien, vous pouvez le fourrer dans ce banc de neige !

— Mon cul !

— Allez. Saute là-dedans. Il n'y a pas d'échappatoire. Si tu n'y vas pas tout seul, M. Rawlins et M. Rozinski vont te donner un coup de main, et leur méthode ne te plaira peut-être pas.

Du coin de l'œil, Wesley vit Tommy tituber, le pantalon baissé jusqu'aux genoux, vers l'amas de neige.

— Allons, dépêchons ! Tes amis vont attraper froid ici, dit le shérif Cooke.

— Merde !

Plutôt que de sauter, Tommy se pencha simplement en avant et se laissa tomber, les bras croisés sur sa poitrine. Au moment où son corps entra en contact avec la neige, il poussa un cri, mi-rire mi-sanglot.

— Tu te relèveras quand je te le dirai, décréta le shérif Cooke.

L'adjoint au fusil se déplaça et, avec son pied, plaqua Tommy au sol.

— C'est bon, Clarence, dit le shérif.

L'homme à la pelle se cala sur ses jambes, souleva sa pelle à la façon d'une batte de base-ball et frappa. Le plat de l'instrument s'abattit sur le postérieur de Tommy et, dans l'air froid, le choc du métal résonna telle une cloche. Comme si la plaque n'avait pas touché la chair, mais du fer. Tommy jappa comme un chien, plus de surprise que de douleur.

Clarence lui assena quatre autres coups et, à chacun d'eux, Wesley vit le corps de Tommy se cambrer et se tordre, hésitant entre s'enfoncer davantage dans la neige ou se redresser pour aller à la rencontre de la pelle.

— Laisse-le, dit le shérif.

Tommy rampa en arrière pour se dégager du banc de neige. Une fois debout, il entreprit fébrilement de se débarrasser de la neige qui lui collait à la peau, insistant sur les morceaux pris dans les poils de son pubis. Il reniflait un peu ; Wesley ne sut s'il pleurait ou si son nez coulait en réaction au froid. « Je ne pleurerai pas, décida-t-il. Ils peuvent me déchiqueter avec leur pelle, je ne pleurerai pas. »

Tommy remonta maladroitement son pantalon ; les doigts engourdis, il n'arrivait pas à boucler sa ceinture.

Le shérif hocha la tête en direction de Lester :

— Au suivant !

Regardant droit devant lui, Lester fit une grande enjambée.

— Je crois que tu as vu comment on procède. Tu nous feras gagner du temps en baissant rapidement ton pantalon.

Son épais pantalon de chasseur, en laine, était retenu par des bretelles qu'il dégagea de ses épaules d'une habile chiquenaude. Sans baisser les yeux, il commença à déboutonner sa braguette.

— Une fessée, une putain de fessée, je n'en ai pas reçu depuis l'âge de six ans, marmonna-t-il.

Dans le passage enneigé, on voyait émerger de la terre noire aux endroits déblayés et là où le vent avait balayé le sol. Néanmoins, le terrain qu'ils foulaient était traître : de la neige tassée ou gelée, des ornières. Aussi, quand Lester s'élança et que ses bottes ne trouvèrent aucun appui, il ne put freiner sa glissade, dérapa dès le premier pas et se retrouva juste sous la pelle brandie par l'adjoint qui lui flanqua un coup sur le visage.

L'homme avait frappé – et comment ! – toutefois Wesley eut l'impression qu'il avait simplement levé sa pelle et que Lester était allé se jeter contre la plaque d'acier.

Lester trébucha, les mains sur le visage, et tomba ; dans sa chute, il se tordit malencontreusement une jambe.

— Bon Dieu ! jura le shérif Cooke.

Et, s'adressant à Rawlins et Rozinski :

— Continuez, finissez-en avec lui.

Rawlins, le fusil dans une main, empoigna Lester par le col de sa chemise et le remit à moitié debout. Lester agitait les pieds, mais en vain ; ses bottes ne faisaient que racler la neige. Clarence Rozinski posa sa pelle pour essayer de lui baisser le pantalon. Une fois le pantalon tassé sur les genoux, tout le monde découvrit que Lester portait une combinaison boutonnée serré du cou à l'entrejambe.

— Mets la main dedans, dit le shérif à l'adjoint, et sors-la-lui.

— Ah non, j'veis pas trifouiller dans son caleçon, déclara Rozinski.

Le shérif Cooke ne le demanda pas à Rawlins.

— Alors fourrez-lui le nez là-dedans, qu'il ait bien froid, dit-il.

Rozinski reprit sa pelle. Puis Rawlins, comme s'il appuyait sur un levier, plaqua le visage de Lester contre le banc de neige. À peine l'eut-il lâché que Rozinski releva sa pelle et lui administra des coups retentissants, plus durs, plus rapides et plus nombreux que ceux qu'avait reçus Tommy, peut-être en raison de l'épaisseur des vêtements que Lester avait encore sur le dos.

Lester ne bougeait pas. Wesley se demanda s'il était encore conscient, si quelque chose n'avait pas sauté dans sa tête quand elle avait heurté la pelle. Rozinski frappait toujours plus fort ; Wesley espérait qu'il saurait contrôler son bras. Si jamais la pelle retombait de biais et si le tranchant rencontrait la chair de Lester, le résultat serait semblable à celui d'un coup de hache.

— Ça ira comme ça ! dit le shérif.

Comme Tommy, Lester rampa en arrière pour s'extraire du tas de neige et continua à ramper jusqu'à ce qu'il fût revenu parmi ses camarades.

De près, Wesley distingua sur la neige des gouttes noires qui coulaient du nez de Lester. Les traces conduisaient jusqu'au banc de neige ; oui, une traînée de sang ponctuait son parcours. Wesley se souvint de la tache de sang de Beverly Tuttle sur le sol du café *Buffalo*. Sang pour sang. Était-ce dans la Bible ? Non, c'était œil pour œil... Sang pour sang. Où avait-il entendu ça auparavant ? Il n'arrivait pas à trouver, pourtant il lui semblait n'avoir entendu que ça toute sa vie, une sentence aussi vieille qu'un verset de la Bible. Ou peut-être cette phrase n'était-elle jamais parvenue à ses oreilles ? Peut-être l'avait-il aspirée avec l'air du Montana, aussi naturellement que l'odeur de la sauge ou la caresse du vent.

Lester était encore à quatre pattes lorsqu'il toussa à deux reprises et vomit. Tout son corps était secoué de soubresauts.

Wesley détourna les yeux jusqu'à ce qu'il eût la certitude que Lester avait fini. Quand il regarda à nouveau, il aperçut, telle la fumée s'élevant d'un feu de camp à peine éteint, de la vapeur au-dessus d'une flaque nauséabonde.

Le shérif Cooke se couvrit le nez avec sa moufle.

— Pouah ! Jette un peu de neige là-dessus, Clarence.

Clarence balança deux pelletées de neige sur le vomi de Lester et les tassa avec le dos de l'outil.

À peine debout, Lester chancela à nouveau, s'efforçant de redresser son corps meurtri et de récupérer ses bretelles emmêlées dans son dos. Il tenait la tête penchée en arrière pour empêcher son nez de saigner.

Wesley sentit un frôlement sur sa jambe ; sans lever les yeux, il avait compris : Frank s'interposait entre le shérif et son jeune frère.

Le shérif joignit ses mains enveloppées de moufles et exhala un long souffle vaporeux comme la fumée d'un cigare.

— Les gars, quand vous raconterez à votre père ce qui s'est passé à McCoy, faites bien attention à lui dire toute la vérité. Rien que la vérité. Il a déjà entendu ma version des faits, alors vous avez intérêt à lui donner la même. N'ajoutez pas de mensonges à vos embrouilles !

Wesley se rendit compte que d'avoir respiré par saccades, il était essoufflé sans avoir bougé de sa place. D'une façon ou d'une autre, le shérif Cooke savait – ou avait découvert – que leur père était shérif, représentant de l'ordre lui aussi. Cooke allait les laisser partir. Wesley inspira profondément, remplissant ses poumons d'un air si froid qu'il crut se craqueler de l'intérieur.

— Si vous étiez mes fils, leur dit le shérif Cooke, je vous donnerais quelques conseils sur la façon de choisir vos amis. Regardez dans quel pétrin ces deux pignoufs vous ont mis !

Ils rebroussèrent chemin, à nouveau en file indienne. Lester gardait la tête en arrière et les mains sur son nez. Mais Tommy, lui, s'était retourné vers Frank et Wesley. Il se frottait les bras en tremblant ; son visage blême de froid, de colère et de honte luisait dans la nuit. Entre deux claquements de dents, il lança aux frères Hayden :

— Sacrés petits veinards !

Ils franchirent les dernières collines qui les séparaient de Bentreck. Il leur restait bien dix kilomètres avant d'arriver, mais de petites lueurs disséminées dans la vallée leur signalaient déjà que la ville était proche. Toutefois, à cette heure-là du petit matin, dans l'obscurité qui précède l'aube, ce n'étaient pas les lumières de la ville qui retinrent leur attention, mais le feu qui flambait de ce côté-ci du pont de la rivière Knife, dernier rempart entre Bentreck et la nature sauvage qui l'entourait.

— C'est quoi, bordel ? demanda Wesley du siège avant.

Tommy se pencha en avant :

— C'est quoi, quoi ?

Wesley pointa le doigt.

— Regardez !

— C'est un feu, fit Tommy. C'est bien un feu ?

Lester, resté silencieux depuis leur départ de McCoy, pour la bonne raison qu'il avait dormi, fut réveillé par ces mots.

— Un feu, où ça ?

Sa voix était congestionnée et nasale à cause de la gaze qu'on lui avait mise dans les narines, traitement administré par l'adjoint Rawlins à leur retour dans le bureau du shérif.

— Bon sang, dit Wesley, qu'est-ce qui brûle ?

— Ne vous en faites pas, répondit Frank, je sais ce que c'est.

— Tu vois quelque chose ? demanda Tommy.

— C'est papa !

Les yeux rivés sur le feu, ils attendirent ; les flammes grandissaient, leur éclat se faisait plus vif, marquant leur progression dans la nuit.

En approchant suffisamment, ils reconnurent, comme Frank l'avait prédit, le shérif Hayden et son adjoint Len McAuley. Ils avaient garé leurs voitures près du pont, à cheval sur la route afin d'éviter l'enlèvement dans la neige profonde et la chute dans le fossé. Ils avaient allumé un feu, une flambée de broussailles et de petit bois.

Frank s'arrêta derrière la voiture de son père comme s'il était naturel de se garer sur ce tronçon d'autoroute vide et enneigé, qu'aucun véhicule n'avait emprunté depuis des heures.

Avant que Frank n'eût coupé le moteur, Wesley vit, dans la lueur de leurs phares, son père rendre à Len une flasque en argent que ce dernier glissa dans la poche de sa grosse veste de laine à carreaux.

Le shérif Hayden, imposant dans sa canadienne en peau de bison, se dirigea vers la Ford et se baissa pour regarder à l'intérieur. Il avait les mains dans les poches, et Wesley se doutait que ce n'était pas seulement à cause du froid. Son père cachait souvent ses mains dans ses poches quand il était sur le point d'exploser et qu'elles le démangeaient.

Frank sortit de la voiture avant que son père n'en fasse le tour.

— Tu crois que sans le feu on ne vous aurait pas vus ?

Le shérif Hayden secoua vigoureusement la tête :

— Je te conseille d'adopter un autre ton ! Oui, oui, jeune homme. D'autant que Len et moi avons passé la moitié de la nuit à nous inquiéter, en nous gelant les miches. Oui. Tu ferais mieux de parler autrement.

— Bon sang, je m'attendais presque à vous voir venir à notre rencontre ! Chaque fois que j'apercevais des phares, je me demandais si ce n'étaient

pas les vôtres.

— On y a pensé ! Crois-moi, on en a parlé, reprit le shérif Hayden.

Et, s'adressant à Wesley et aux autres, restés dans la voiture :

— Ça va là-dedans ?

— Lester a peut-être le nez cassé, répondit Wesley. Il est drôlement enflé.

— Sors de là, Lester. Que Len puisse t'examiner.

Au moment où Tommy, précédant Lester, s'extrayait de la Ford, M. Hayden s'écria :

— Thomas Salter ! Si je n'avais pas su que tu étais avec eux, je l'aurais parié.

— Quand as-tu parlé avec le shérif Cooke ? demanda Frank à son père.

— La première fois hier après-midi, vers cinq heures et demie.

— Il neige encore plus là-bas, fit Wesley en descendant de voiture.

Son père et son frère le regardèrent sans rien dire.

Avec douceur, Len accompagna Lester près du feu et plia sa grande carcasse pour lui inspecter le nez.

— Dis-moi si je te fais mal.

Après un examen attentif, il lança au shérif Hayden :

— Je ne sais pas, il est peut-être cassé.

— Qui avait le pistolet ? demanda M. Hayden aux garçons.

— Tommy, répondit Lester d'une voix forte, alors que Frank et Wesley se taisaient.

M. Hayden hocha la tête d'un air entendu.

— Où est-il maintenant ?

— Cooke a confisqué toutes nos armes. Les carabines. Les fusils. Tout, répliqua Frank.

— Il n'a pas parlé de vous les rendre ?

— On ne s'en est pas aperçu tout de suite. Ils avaient chargé toutes nos affaires, et on roulait déjà depuis un bon moment quand on a pensé à regarder.

Len et Lester revinrent à la voiture.

— C'est trop fort, déclara Len. Garder les armes !

Le shérif Hayden haussa les épaules :

— Sa juridiction.

— Le pistolet, passe encore... dit Frank.

— C'est ce qui vous a mis dans le pétrin. Plus que tout. Brandir une arme à tort et à travers. Quelle crétinerie ! C'était stupide et irrespectueux.

— Tout ça à cause de cette Indienne.

La voix de Tommy résonna dans la nuit calme.

Il dut percevoir quelque chose dans le regard du shérif Hayden – une lueur dans le reflet des flammes – et se tut.

— Len, tu veux bien reconduire Lester et Tommy ?

— Je réveille leurs parents ?

— Ça vaut peut-être mieux. Si c'est toi qui leur racontes l'histoire, ça va couper court aux rumeurs.

— Il faudrait pas un docteur pour Lester ?

Le shérif contempla un instant le visage tuméfié et blême du garçon.

— Ses parents décideront.

En regardant Len conduire Tommy et Lester vers sa voiture, Wesley mesura à nouveau le fossé qui le séparait de ses deux amis – les amis de son frère –, sentiment qu'il avait déjà éprouvé en quittant la prison de McCoy ; il était le fils de son père, privilège qui le protégeait contre les inévitables coups du sort.

Son père se rapprocha du feu, sortit les mains de ses poches et les réchauffa au-dessus de la flamme.

— Vous aussi, vous avez hâte de retrouver vos lits, je suppose.

— Ce n'était pas nous, papa, dit Frank. Ce n'est pas nous qui avons commencé les hostilités.

Son père cracha dans le feu.

— Je m'en fous. Vous êtes des Hayden. Y aurait eu que ces deux-là pour fiche la pagaille chez les autres, c'est une chose. Mais vous étiez là. Et votre nom vous suit ; il vous suivra partout. Vous ne pouvez l'enfiler et l'enlever comme une paire de bottes. Tu es un Hayden. Que ça te plaise ou non. Et tu ferais sacrément bien d'y réfléchir. Car, apparemment, ça ne t'est pas encore monté au cerveau.

Tandis que son père parlait, Wesley s'éloigna du feu et regarda la route dans la direction d'où ils venaient. Il s'étonnait toujours, en regardant les champs enneigés par une nuit sans lune comme celle-ci, que, dans l'obscurité, la blancheur de la neige ne dure pas. Il lui semblait que sa pâle lueur devrait briller sur des kilomètres, éclairant le chemin qu'ils avaient emprunté cette nuit-là.

Pour l'heure, Frank se disputait avec leur père :

— Et qu’aurait-on dû faire, nom de Dieu ? Dis-le-nous !

— Si tu ne le sais pas, ça ne servirait à rien de te l’expliquer. Allez, en voiture. Direction la maison. Je vous suis.

Il fallut s’y reprendre plusieurs fois pour faire démarrer la Ford. Pendant qu’ils actionnaient la manivelle, leur père dispersa les cendres et y jeta de la neige.

Bientôt, ils mirent de nouveau le cap à l’ouest. Maintenant que le feu était éteint, Wesley pouvait voir plus loin. Ici et là, on distinguait une lumière dans une ferme ou un ranch. C’était le point du jour ; les activités reprenaient.

— Je me demande combien de temps il va nous bassiner avec cette histoire, dit Frank.

Wesley ne répondit pas. Il avait l’impression de tomber malade. Il était si fatigué. Sa gorge était sèche et râpeuse, et pas uniquement à cause de la fumée qu’il venait de respirer. Sa mâchoire le faisait souffrir, comme si le froid s’était infiltré jusque dans ses articulations. Il avait la tête lourde, pleine et chaude. Retirant son gant, il pressa le dos de sa main sur son front. Impossible de savoir s’il avait de la fièvre. Sa mère ne disait-elle pas que ce n’était pas la bonne méthode, puisque la main est plus fraîche que le front ? S’il lui avouait qu’il ne se sentait pas bien, elle le prendrait par les épaules et poserait ses lèvres douces et chaudes sur son arcade sourcilière. C’était le test qu’elle avait toujours pratiqué depuis qu’il était petit pour déterminer s’il avait de la fièvre. Wesley décida de ne rien lui dire.

JULIAN HAYDEN
(1899)

OceanofPDF.com

Julian Hayden arriva dans le Montana en 1898 avec deux objectifs. Le premier consistait à faire valoir ses droits sur une parcelle de terre. Selon les termes de la loi agraire de 1862, il devait s'installer sur cette terre, y élire plus ou moins domicile fixe (une vieille baraque ou une cabane faisait l'affaire) et y effectuer des aménagements pendant cinq ans. En vertu de quoi, il devenait propriétaire du terrain. Julian n'avait que seize ans. Légalement, un fermier devait en avoir au moins vingt et un, mais la terre était si abondante dans la région et le gouvernement avait tellement besoin de colons que les administrateurs du peuplement n'étaient pas trop regardants sur l'âge.

Le deuxième vœu de Julian était simple dans l'énonciation, mais plus compliqué dans la réalisation : fonder une famille et pourvoir à ses besoins mieux que son père ne l'avait fait.

Julian emmena sa mère avec lui dans le Montana. Elle avait un frère, qui habitait Wolf Point et avait promis de les aider à mettre leur projet en route. Le moment venu, il se contenta de leur donner des instructions sur la façon de construire une cabane en carton goudronné, tout en les avertissant qu'ils seraient fous de dépenser plus de vingt dollars pour l'achat des matériaux. Julian et sa mère payèrent dix-huit dollars et soixante-quinze cents.

Lorna, la sœur de Julian, son aînée d'un an, resta à Schofield, dans l'Iowa. Nerveuse et craintive, elle envisageait mal de vivre sur ces terres tout juste colonisées. Avant de quitter l'Iowa avec sa mère, Julian fit en sorte que sa sœur eût de quoi subsister confortablement, en demandant au pasteur méthodiste de l'embaucher. Le révérend West avait trois petites filles et une femme malade. Moyennant le gîte, le couvert et un modeste salaire mensuel, Lorna aiderait à s'occuper des enfants. Julian s'assura que ce serait sa seule obligation. Il ne voulait pas que sa sœur trime comme une esclave dans la maison du pasteur. Pour le tranquilliser, le révérend West approuva avec ferveur ; ils avaient une femme de ménage, et Lorna n'aurait qu'à surveiller les filles.

Dès qu'ils seraient bien installés dans le Montana, Julian allait la faire venir. Mais pas avant. Lorna oscillait souvent au bord d'une profonde mélancolie, et Julian craignait que l'âpreté de la vie dans les Prairies ne l'y fît basculer.

Julian laissa aussi son père, au cimetière de la ville de Schofield. George Hayden, barbier de son métier, avait été tué devant sa propre boutique sous les yeux de nombreux habitants de la ville, parmi lesquels se trouvait son propre fils.

Un fermier était venu en ville faire ses achats, et son cheval, un grand bai, se montrait particulièrement ombrageux depuis leur arrivée. Au moindre bruit un peu fort – une fenêtre qui claquait ou un chien qui aboyait –, l'animal menaçait de s'emballer. Et il se produisit quelque chose, guère plus terrible peut-être qu'un rideau blanc jaillissant subitement par une fenêtre ouverte ; toujours est-il que le cheval se détacha et dévala la rue principale au galop. Julian se souvenait du cliquetis sonore des sabots sur le pavé rond, un vacarme tel qu'on aurait dit une charretée de bûches se déversant sur la chaussée.

Julian se tenait à l'entrée de la boutique du bourrelier chez qui il travaillait et, tandis qu'il suivait des yeux la course du cheval, il vit son père sortir dans la rue.

La vue du cheval qui fonçait sur lui sembla pétrifier M. Hayden. Julian sentit que son père, penchant d'un côté puis de l'autre, comme pour tromper l'animal et le contraindre à changer de direction, ne savait que faire.

Et pendant un instant, le cheval ralentit, caracolant, donnant l'impression de vouloir éviter l'homme autant que celui-ci voulait l'éviter. Au dernier moment, toutefois, il ne réussit pas à s'arrêter, et le père de Julian – qui s'était enfin décidé – s'élança dans la direction que le cheval venait d'emprunter.

Le choc eut l'air d'un simple frôlement, comme si la bête n'avait fait qu'écarter l'homme d'un coup d'épaule. Mais ce fut suffisant. M. Hayden, qui n'était pas bien grand, fut projeté sur les pavés comme par une explosion.

Julian ne pouvait reprocher à son père d'être resté figé sur la trajectoire du cheval ; au moment de la collision, il avait eu exactement la même attitude, planté devant la boutique du bourrelier. Les gens accouraient de partout vers son père allongé sur le sol, mais Julian, lui, ne bougeait pas. L'odeur de cuir lui emplissait les narines. Plus tard, il associerait cette odeur

à la folle galopade du cheval, même si rien ne prouvait qu'une pièce de cuir – une rêne, une bride, une longe – avait lâché.

Quand Julian parvint finalement jusqu'à son père, celui-ci était déjà mort. Il avait sans doute été tué sur le coup au moment où il avait heurté le pavé. Il ne portait aucune trace sur le corps, ce dont sa mère devait tirer un certain réconfort. Elle savait que son mari subvenait mal aux besoins de la famille et qu'il en aurait toujours été ainsi, mais elle préférait le voir beau, même dans la mort. Le médecin qui signa l'acte de décès émit l'hypothèse que M. Hayden était mort de peur – son cœur avait flanché lorsque le cheval s'était rué sur lui. Julian en douta ; son père n'avait-il pas fait un bond juste avant la collision ? Il avait simplement bondi du mauvais côté.

M. Hayden ne léguait pas grand-chose à sa famille. Il avait souscrit une police d'assurance, mais comme il avait pris du retard dans le paiement des primes, la compagnie ne versa rien. Il n'avait pas fini d'acheter la boutique. Ils n'étaient pas propriétaires de leur maison, mais locataires de la veuve d'un éminent banquier et homme politique de Schofield. Et, le pire pour un garçon comme Julian, son père ne lui avait transmis aucun métier, aucun savoir-faire, ni même le moindre outil qui aurait permis à un jeune homme de gagner sa vie. Il laissait derrière lui un passé – des dettes à régler –, mais pas d'avenir. Excepté les quelques dollars que Julian gagnait chez le bourrelier après l'école, la famille ne disposait pas de ressources. Quand l'oncle de Julian écrivit que dans le Montana on pouvait devenir propriétaire sans autre richesse que la volonté de travailler dur, Julian persuada sa mère que c'était leur seule chance non seulement de survivre, mais peut-être de prospérer. En quittant l'Iowa, il emporta pour seuls souvenirs concrets de son père des ciseaux de barbier, un rasoir à main et un cuir à rasoir. Ils vendirent ou donnèrent le reste, y compris un costume en lainage tout neuf ; Julian était trop grand pour porter les habits de son père.

Leur cabane mesurait douze pieds sur quatorze. Les murs extérieurs étaient recouverts d'une couche de goudron, et ceux de l'intérieur, de papier journal. Ils avaient acheté à un vieux berger un poêle pour cuisiner et se chauffer. Des sacs bourrés de foin servaient de matelas aux lits bâtis avec des planches, des piquets et des cordes. En guise d'étagères, ils avaient cloué sur les murs des boîtes à gâteaux et des cageots à pommes ; pour entreposer la nourriture ils utilisaient des seaux à sirop et des boîtes à

levure. Julian n'avait pas prévu de fabriquer un plancher en bois dès la première année, mais quand on lui fit remarquer que des serpents à sonnettes pouvaient surgir de la terre battue, il changea d'avis. Une malle leur servait de meuble de rangement et de table, et ils achetèrent deux chaises à une vente aux enchères d'une ferme. À cette même vente, ils acquirent une charrue et une paire de chevaux décharnés et hirsutes.

Un jour, comme il faisait la queue pour payer ses achats, Julian surprit une conversation entre un vieil homme aux jambes arquées et à la peau tannée et deux jeunes cow-boys.

— On m'amène donc ce cheval avec deux marques, disait le vieil homme. J'ai su alors ce qui m'attendait. Je le selle et le monte. Il reste immobile, de marbre. Puis comme je vais pour l'éperonner, il renverse brutalement la tête et je la prends en pleine figure. Il me casse le nez, et je me retrouve les quatre fers en l'air. « Que quelqu'un me donne une cravache ! », dis-je, et par Dieu, je lui ai fait mettre genou à terre.

Si tel était le châtement pour un nez cassé, Julian se demanda ce qu'il en serait dans le Montana pour la mort d'un homme.

Au cours de leur première année sur leur parcelle de terrain, Julian tenta de planter du blé et des pommes de terre, tandis que sa mère élevait des poules pour les œufs. Julian ne manquait pas d'idées pour faire rentrer des dollars, mais il n'avait que des projets à court terme. Dès qu'il le pourrait, il commencerait à acheter du bétail. En Iowa, où le sol était un des plus riches du pays, de nombreux fermiers tiraient le diable par la queue ; or la terre du Montana était loin de valoir celle de l'Iowa. Julian avait bien regardé quand le train qui les menait dans le Montana avait traversé le Minnesota et le Dakota du Nord. Au fur et à mesure qu'ils avançaient, la terre cultivable se raréfiait – sa surface devenait plus mince, plus sèche, moins fertile –, et le temps d'arriver à Mercer County, ils avaient compris que cette région n'était guère favorable aux cultures. Même s'il s'en trouvait pour louer les mérites du dry farming ou pour se vanter de leur dernière récolte de blé de printemps, ce n'était que de la prairie pure et simple. En outre, Julian ne voulait pas passer sa vie à contempler la boue. Ici, il entendait bien pouvoir lever les yeux vers l'infini du ciel et laisser vagabonder son regard aussi loin qu'il le désirait.

Sa mère n'était pas d'un grand secours dans le travail. Elle avait souvent réprimandé son mari pour son manque d'énergie, mais, en vérité, elle ne mettait guère plus d'ardeur à l'ouvrage que lui. Elle passait une grande

partie de la journée dehors, devant la cabane, calée dans son fauteuil à dossier droit, les mains sereinement croisées sur son giron. Elle bougeait la tête comme si elle observait les environs, mais son regard était aussi vide que celui d'un aveugle. Julian en avait la certitude : s'il lui avait demandé ce qu'elle voyait à l'horizon, elle aurait été incapable de lui répondre. La nuit, une fois couchés et la lampe éteinte, il l'entendait pleurer doucement. Il savait que ses larmes n'avaient rien à voir avec la douleur causée par la mort de son mari. Dans l'Iowa, elle n'avait pas pleuré. La conclusion s'imposait : si elle se désolait, c'était d'avoir échoué dans cette contrée balayée par le vent.

Les lettres de Lorna n'arrangeaient rien. La sœur de Julian écrivait presque tous les jours, de brèves missives qui n'étaient que lamentations. Un jour, Julian lui suggéra qu'en écrivant plus longuement et moins souvent, elle réduirait ses frais d'envoi. Elle répondit que ça l'aidait, « de converser tous les jours, même un court instant, avec son frère et sa chère mère ».

Lorna parlait de sa solitude, alors que, comme le fit remarquer Julian à sa mère, elle n'avait pas quitté la communauté où elle avait toujours vécu ; là-bas, elle était entourée d'amis et de parents, tandis qu'eux, dans le Montana, ne connaissaient presque personne. Elle écrivait qu'ils lui manquaient, mais affirmait quasiment dans toutes ses lettres que la vie dans la prairie lui serait trop pénible.

Et elle se plaignait du travail qu'on lui faisait exécuter.

Au début, les griefs furent contenus, discrets. Elle mentionnait seulement sa fatigue ; les enfants étaient si vifs, ses journées, si remplies, qu'elle avait rarement un moment à elle... Petit à petit, elle devint plus explicite. Elle avait épousseté les bancs de l'église, rangé tous les livres de cantiques et nettoyé les marches avant et après le service religieux. Elle avait aidé à la cuisine chez les West. Suite à cette lettre, Julian écrivit au révérend West pour lui rappeler poliment que sa sœur était censée ne s'occuper que des enfants ; elle n'était pas là pour servir de bonne. La situation de Lorna ne s'améliora point. Elle écrivit qu'à force de polir l'argenterie de la maison, elle en avait mal aux mains. Elle toussait toute la nuit après avoir battu les tapis. Elle souffrait des genoux de tant frotter le plancher. La lettre qui évoquait cette dernière corvée était arrivée à l'automne. Ce matin-là, une fine couche de givre recouvrait la surface du seau d'eau, et le vent du nord soufflait des flocons à chaque rafale. Julian

termina la lettre de sa sœur et n'en dit rien à sa mère. Peu lui importait de travailler si dur sur cette misérable concession. Même si la besogne était rude et salissante, il le faisait volontiers parce que la terre lui appartenait. Mais il n'était pas question que sa sœur aille astiquer les planchers chez les autres. Julian prit la décision de retourner dans l'Iowa pour parler personnellement au pasteur.

Pour payer son voyage il vendit les poulets de sa mère et offrit ses services à tous les moissonneurs qui voulaient bien de lui. Parfois même, il quittait une tâche dans une ferme en fin d'après-midi pour en reprendre immédiatement une deuxième auprès d'une autre famille. Malgré cet éreintant labeur, il n'aurait jamais pu réunir l'argent nécessaire s'il n'avait eu ses chevaux. Il les loua à deux fermiers qui acceptèrent de le régler d'avance.

Avant de quitter la ville, Julian demanda à Len McAuley, un jeune homme avec qui il s'était lié d'amitié, de passer voir sa mère pendant son absence. Len vivait seul dans une cabane près de la rivière Knife. Pour subsister, il chassait, pêchait, plaçait des pièges. Julian ne demandait pas seulement conseil à Len, il l'avait déjà engagé à plusieurs reprises quand il avait trop de travail sur ses terres.

Len lui en était reconnaissant, et bien plus que ça. Il avait du respect pour Julian Hayden et pensait que le simple fait d'être à ses côtés – lui qui était volontaire, ambitieux et sûr de lui – l'aidait à mieux endiguer les dérives et les malheurs de sa propre existence. Julian était davantage un père qu'un ami pour Len McAuley ; il pouvait lui demander n'importe quelle faveur, Len la lui accorderait.

Julian prit un billet de train aller-retour. Il avait précisé que les heures d'arrivée et de départ devaient être aussi rapprochées que possible. S'il ne s'occupait pas de ce problème très vite, jamais il ne le réglerait. Il enfourna dans un sac en toile – le tout enveloppé dans du papier journal et une serviette en coton – quelques morceaux de poulet, deux pancakes bien roulés, fourrés à la compote de pommes, et une poignée de merises ; il prit également une chemise propre, un mouchoir et le rasoir à main de son père. Il dit à sa mère qu'il se rendait à Helena. Certaines pièces indispensables pour prétendre plus tard à l'acquisition d'autres parcelles de terre ne pouvaient s'obtenir qu'au siège administratif de l'État. La mère de Julian n'avait aucune raison de ne pas le croire.

Il arriva dans l'Iowa un mercredi après-midi pluvieux. Malgré la pluie, il faisait anormalement chaud pour la saison. Les feuilles d'automne détrempées collaient au trottoir, à la chaussée et aux pavés. En montant dans le train, au Montana, Julian portait sa grosse veste de laine à carreaux car il faisait assez froid ; maintenant qu'il n'en avait pas besoin, il éprouvait d'autant plus l'impression d'avoir changé non seulement d'État, mais de pays. Impossible de se souvenir d'une telle chaleur dans l'Iowa en cette saison tardive ; mais peut-être sa vie ici était-elle déjà si loin derrière lui qu'il ne se rappelait très bien ni le lieu ni son climat.

Tous les mercredis soir, le révérend West donnait des cours sur la Bible jusqu'à environ neuf heures. Julian décida d'attendre dehors, sur un banc du quai, plutôt qu'à l'intérieur de la gare. Il voyageait pour affaires ; pas question de croiser quelqu'un – même de vieux amis – qui lui demanderait ce qu'il faisait en ville ou combien de temps il allait y rester. Il n'avait même pas prévu de voir sa sœur. Il saurait sûrement résister à la tentation de sortir jeter un œil sur la rue principale de Schofield pour voir ce qui avait changé depuis son départ. Il se disait qu'il n'avait que faire de cette ville ; désormais il était citoyen du Montana.

À la tombée du jour, la pluie cessa. Avec la fraîcheur du soir, la brume envahit les rues. Un brouillard si épais tourbillonnait dans la lumière des réverbères que la ville tout entière ressemblait à un nuage de fumée dégagé par un feu à peine éteint.

L'église méthodiste St Paul, un énorme édifice de pierre entouré sur trois côtés de champs de maïs, se trouvait à la sortie de la ville. Elle était flanquée du cimetière avec ses pierres tombales et ses arbres. Le presbytère, élégante maison blanche à charpente de bois, construite pour accueillir le révérend West et sa famille, était situé de l'autre côté du cimetière, sur la route de la ville. Julian choisit d'attendre dans le cimetière d'où il pouvait surveiller toutes les sorties de l'église, ainsi que le sentier menant au presbytère. Il s'installa sous un immense chêne aux branches dégarnies, dégoulinantes de pluie. Il avait remis sa veste ; pour s'occuper l'esprit, il se demandait si elle pesait plus lourd sur ses épaules maintenant que la laine avait absorbé de l'eau. Puis il regarda les inscriptions gravées sur les tombes, plissant les yeux dans l'obscurité pour décrypter les lettres et les chiffres sur la pierre. Dans le noir, on distinguait mieux les plaques en calcaire blanc que les tombes de granit et de marbre, mais le calcaire s'était

altéré et avait subi l'érosion du temps. Dans la plus vieille section du cimetière, les noms et les dates étaient à peine lisibles. Son père était enterré près de l'unique hêtre qui poussait là. Sa tombe portait pour seule inscription, gravée dans le calcaire, son nom et ses dates de naissance et de mort.

Les gens commencèrent enfin à sortir par la porte la plus proche de la salle de cours du révérend West, prenant la direction de la ville. Ils parlaient tout bas en passant devant le cimetière, mais leurs voix portaient à la perfection dans l'air moite et immobile, et Julian entendait chacune de leurs paroles.

— C'est un cadeau du ciel, ce temps ! dit un homme.

— Tu ne feras pas ça, j'y ai dit, pas dans cette maison !

Julian crut reconnaître cette voix-là. Ce devait être M^{me} Spark, une amie de sa mère. Il se demanda si elle faisait allusion à sa fille. Emily avait le même âge que Julian ; ils étaient allés à l'école ensemble. Il se souvenait d'une fille ronde et renfrognée, si stupide que ça le rendait malade quand, en classe, on la priait de réciter ou de lire à voix haute.

— Parfois, j'envie les catholiques, disait un autre passant. J'aimerais pouvoir tout régler d'un simple signe de croix.

Bientôt, après le passage du dernier fidèle, la nuit redevint silencieuse. Les minutes passaient, et toujours aucune trace du révérend West. Julian se demanda si le pasteur n'était pas sorti par une autre porte. Non ! Il connaissait bien cette église : il y avait le grand portail de devant et la petite porte de derrière ; c'étaient les seules issues et le brouillard n'était pas assez dense pour dissimuler un homme. Il fallait juste s'armer de patience et continuer à guetter.

Le portail de devant s'ouvrit. Un homme se tenait en haut des marches comme pour scruter la nuit. Il étendit les bras ; sans doute, il ne faisait que s'étirer et aspirer profondément l'air humide, mais Julian eut l'impression qu'il faisait signe à quelqu'un dans l'obscurité. Puis l'homme descendit les marches avec une agilité étonnante pour un individu de cette corpulence.

Julian attendit d'être sûr de l'itinéraire du pasteur – oui, il allait emprunter le même chemin que les autres, en direction de la ville –, après quoi il quitta son poste d'observation sous l'arbre et se déplaça rapidement en un point au bord du cimetière où le révérend West ne manquerait pas de passer. Comme il avait plu, il put se mouvoir discrètement ; les feuilles

mortes, qui d'ordinaire craquaient sous les pas, ne faisaient pas davantage de bruit que l'herbe trempée autour des tombes.

Julian s'accroupit près d'un gros buisson de reines-des-prés hors de la vue du pasteur. Il se souvint que le jour de l'enterrement de son père, ce même buisson avait été tellement couvert de fleurs blanches qu'on l'aurait dit saupoudré de neige.

La nuit sans lune, le brouillard, le buisson, l'imposant tour de taille du révérend qui l'empêchait de voir ses pieds, tout contribua à ce qu'il ne remarque pas Julian quand il passa près de lui. Julian essaya de l'agripper par la cheville. Il rata son coup, ne réussissant qu'à empoigner la jambe de son pantalon. Mais ce fut suffisant.

Julian le tira en arrière de toutes ses forces, et le pasteur tomba avec une facilité déconcertante, face dans la boue. Il ne poussa aucun cri, mais s'aplatit sur le sol tel un sac de sable jeté de très haut. Julian se demanda s'il ne s'était pas évanoui de frayeur.

Il ne tarda pas à le savoir. Dans sa main, il tenait le rasoir tranchant de son père, dont la lame était soigneusement affûtée, ouverte et prête à l'usage. Il s'affala sur les jambes du pasteur, l'immobilisant au sol.

Julian voulait faire couler son sang sans trop le blesser, aussi essaya-t-il juste d'entamer le tissu et la peau au-dessous. En lui entaillant la cuisse et les fesses, il se rendit compte de la difficulté à mesurer la profondeur d'une coupure. La lame était si acérée qu'elle aurait pu traverser directement le muscle et l'artère jusqu'à l'os. Il aurait dû s'exercer chez lui – sur un sac à pommes de terre en toile, ou sur un morceau de viande enveloppé dans une vieille chemise –, pour évaluer ainsi avec précision la force à employer.

Le révérend West choisit ce moment pour commencer à réagir, mais Julian ne pensait pas qu'il avait conscience d'être blessé ou de saigner. Le révérend était tout simplement en train de suffoquer, aspirant l'air à grandes bouffées. Il ne se remettait pas du choc de l'assaut ; il ne devait même pas savoir s'il avait été blessé ou pas.

De toute la force de ses bras, Julian lui plaqua la tête dans la boue.

— N'essayez pas de vous relever. Sinon je vous ferai encore plus mal. Ça sera pire.

Sa main remonta vers l'oreille du pasteur. « Je pourrais la trancher net, pensa-t-il, la trancher et la mettre dans ma poche avant même qu'il ne s'en aperçoive. Et s'il ne fait pas ce que je dis... »

Le révérend West haletait :

— J’vou, j’vou, j’vou, j’vou...

Mais Julian n’aurait su dire s’il voulait parler ou seulement respirer.

— Écoutez-moi.

Sachant sa voix haute et douce, il tenta de la durcir.

— Écoutez-moi bien. Lorna travaille beaucoup plus que convenu. Elle frotte le plancher, elle lave le linge. Son travail, c’est de s’occuper des enfants. Et rien d’autre. Vous m’entendez ? Lorna Hayden n’est pas une bonne à tout faire. Elle doit veiller sur les petites, point.

Se relevant d’un bond, Julian s’écarta de la silhouette massive. Il sentait qu’il devait faire ou dire quelque chose, mais il ne savait quoi. Le révérend West se rendait-il compte maintenant qu’il avait été blessé ? Sûrement. Même s’il ne ressentait pas la douleur – peut-être Julian l’avait-il simplement écorché –, la tache humide qui s’élargissait avait dû l’alerter ; un rasoir n’avait pas besoin de s’enfoncer profondément pour faire couler le sang. À moins que le révérend ne crût s’être oublié. À cette pensée, Julian esquissa un sourire. Et soudain il trouva les mots qu’il cherchait :

— Inutile de lever les yeux. C’est le frère de Lorna que vous avez devant vous, Julian. Vous me connaissez. En tout cas, vous devriez.

Il aurait souhaité citer un verset ou une phrase de la Bible pour impressionner le pasteur, mais rien ne vint. Alors, il donna un coup dans la cheville du révérend West et, ce faisant, remarqua le style de chaussure qu’il avait au pied. Nom de Dieu, la rue principale de Bentreock était un tel borborygme qu’il y avait de quoi y laisser une petite chaussure comme celle-là !

— Souvenez-vous de mes paroles, dit Julian.

Ce commandement le frappa par sa résonance presque biblique.

Il traversa le cimetière en courant, s’arrêtant en chemin pour reprendre son bagage sous l’arbre où il l’avait déposé. Il replia le rasoir et le jeta dans le sac tout en se demandant s’il n’aurait pas mieux fait de le mettre dans sa poche pour l’avoir rapidement à sa portée en cas de besoin.

Tout s’était passé si vite. Combien de temps s’était écoulé du début jusqu’à la fin ? Une minute ? Trente secondes ? Le révérend West n’avait pas dit un mot, à part quelques balbutiements et borborygmes. Oui, Julian avait envisagé d’utiliser le rasoir contre le pasteur, ou du moins s’était-il préparé à cette idée. Il n’aurait sorti sa lame pour la lui mettre sous la gorge qu’en dernière instance, au cas où il aurait été à court d’arguments face aux excuses et explications pompeuses du révérend. Mais à peine l’avait-il

agressé qu'il lui sembla plus judicieux de commencer par le taillader. À quoi bon avoir parcouru tout ce chemin avec le rasoir si c'était pour ne pas s'en servir ?

En quittant le cimetière, il crut passer au pas de course devant la section où reposait son père, mais il n'en était pas sûr. Il courait vite, et le brouillard qui continuait à raser le sol ne permettait guère d'identifier les tombes.

De retour à la gare, il attendit sur le quai d'où il pouvait surveiller les alentours et prendre la tangente si jamais la police arrivait. Quand la nuit se fit plus fraîche et que le vent du nord eut chassé les nuages, révélant un ciel noir parsemé d'étoiles, il s'emmitoufla dans sa grosse veste à carreaux en attendant le train.

À l'est, le ciel ne s'était pas encore éclairci, mais quelques oiseaux chantaient déjà quand le train entra en gare de Schofield. Julian fut le premier à monter et éprouva un tel soulagement, aussitôt installé, qu'il s'endormit presque instantanément. Il refit alors le rêve qui le troublait depuis l'enfance.

Il se trouvait au bord d'un lac ou d'un torrent, il se baissait pour ramasser quelque chose – une pièce ou une pierre brillante – sous la surface de l'eau. Quand il plongeait la main pour s'emparer de l'objet, celui-ci s'éloignait comme si les remous provoqués avaient juste suffi à le mettre hors de portée. Ou bien il mettait la main dans l'eau qui devenait aussitôt profonde, de sorte qu'il était incapable d'atteindre l'objet, sans même parler de le saisir. S'il lui avait paru proche, c'était seulement à cause de la limpidité de l'eau. Ce rêve signifiait qu'il ne serait jamais capable d'atteindre son but – cela, il le savait depuis sa plus tendre enfance –, pourtant, il ne pouvait s'empêcher de mettre la main dans l'eau. Un jour, comme il racontait ce rêve à sa mère, elle lui conseilla d'aller faire un tour aux toilettes avant de se coucher.

Quand il s'éveilla, le soleil lui avait chauffé le visage là où il avait reposé contre la vitre du train. Dehors, il aperçut ce qu'il crut être les champs cultivés et le paysage doucement vallonné du Minnesota. Il sut alors qu'il était sauvé.

Lorna Hayden ne rejoignit jamais sa mère et son frère dans le Montana, mais elle ne resta pas longtemps au service de la famille West. Un jeune homme, venu accorder le piano chez les West, l'épousa au bout d'un mois.

Ils se fixèrent à Des Moines où son père tenait un magasin de musique, entreprise que les ventes et locations d'instruments d'orchestre aux écoles de l'Iowa avaient rendue prospère. Lorna et son mari n'allèrent en visite dans le Montana qu'après dix ans de mariage, alors qu'ils avaient déjà trois enfants.

La mère de Julian s'installa à Bentrock, la ville la plus proche, dès le premier hiver et ne retourna jamais vivre sur la propriété. Julian travailla plus dur encore pour conserver la ferme, mais aussi pour assurer à sa mère une vie confortable en ville.

Pendant le restant de ses jours, il ne se passa pas un mois sans qu'elle embrasse avec gratitude les mains de son fils – mains que le labeur avait rendues calleuses, mais qui s'étaient adoucies lorsque Julian s'installa en ville à son tour pour travailler dans l'immobilier, puis comme greffier au tribunal du comté avant de devenir shérif. Elle déposait un baiser au creux de ses paumes en disant :

— Tu prends si bien soin de moi ! Ces mains-là peuvent tout faire !

ENID GARLING
(1906)

OceanofPDF.com

Le jour de son mariage avec Julian Hayden, le samedi précédant la fête des Rameaux, Enid Garling n'avait qu'un seul souhait : que son père, Bertram Garling, ne fasse pas son apparition à l'église. S'il débarquait, ce serait dans un seul et unique but, empêcher le mariage et ramener Enid à la maison. Auquel cas Julian tenterait sûrement de l'arrêter par n'importe quel moyen.

Enid ne quitta la maison familiale à Wild Rose, dans le Dakota du Nord, que deux jours avant le mariage. Elle avait pu s'échapper parce que son père habitait provisoirement avec son frère dans l'État de Washington, où il avait pour mission de ravitailler les hommes qui travaillaient dans un campement de bûcherons. Son père ne participait pas vraiment à la préparation des repas – son frère et sa belle-sœur s'en chargeaient –, mais il aidait aux achats de vivres, chassait, pêchait et conduisait le chariot-cantine d'un chantier à un autre. Une fois sa décision prise, Enid devait la mettre à exécution rapidement ; son père pouvait revenir à n'importe quel moment, dès qu'il aurait compris que son entreprise, comme tant d'autres, ne ferait pas de lui un homme prospère. Et à son retour, il compterait sur Enid pour qu'elle lui révèle le prochain lieu où faire fortune.

Bertram Garling croyait que sa fille unique avait le pouvoir de prédire l'avenir, croyance qui l'habitait depuis l'incident survenu quand Enid avait quatre ans.

Ils vivaient alors dans le Wisconsin, ou plus précisément venaient juste de s'installer. M. Garling travaillait depuis sa prime jeunesse à la laiterie familiale à Rockford, dans l'Illinois, quand il décida qu'il ne passerait pas sa vie à se lever tous les jours avant l'aube, juste pour s'asseoir devant une vache, puis devant une autre, la tête contre leur flanc. On lui proposa la direction d'une petite fromagerie, et il partit donc avec sa famille pour Prescott dans le Wisconsin. La première fois qu'ils s'arrêtèrent devant la maison qu'ils avaient louée, Enid courut jusqu'à la porte de derrière, jeta un coup d'œil dans la minuscule cuisine et recula aussitôt avec un cri strident. Sa mère l'empoigna et l'emporta à l'intérieur de leur nouvelle demeure.

M. Garling, homme superstitieux, prêt à pardonner n'importe quoi à sa petite fille chérie, déclara :

— Attends un peu ! Elle a dû voir quelque chose ! Quelque chose qui l'a effrayée.

— Il n'y a rien là-dedans, dit la mère d'Enid.

Le frère d'Enid, Hiram, de trois ans son aîné, qui se trouvait déjà dans la maison, confirma les propos de sa mère :

— Il n'y a rien, c'est vide !

— Rien de visible pour nous, dit M. Garling, mais la petite doit posséder des pouvoirs que nous n'avons pas.

M^{me} Garling s'esclaffa.

Cependant, moins de quatre mois plus tard, c'était Hiram que l'on transportait dans la cuisine, pour déposer son corps inanimé sur la table. Il s'était noyé dans la citerne d'un voisin. M. Garling était persuadé que ce premier jour dans le Wisconsin, Enid avait été effrayée par la vision de son frère mort dans la maison. À dater de ce jour, il ne prit aucune décision concernant la famille sans demander à sa fille comment elle voyait leur avenir.

Et, bien qu'elle ne gardât aucun souvenir de ce qui l'avait épouvantée ce jour-là, Enid, effectivement, avait des visions. Il suffisait qu'elle ferme les yeux, et quelques minutes après, une forme ou une ombre se profilait dans l'obscurité. L'apparition ne durait jamais longtemps. La plupart du temps, Enid ne captait qu'une image fugitive, comme lorsqu'on regarde par la fenêtre d'un train lancé à vive allure. Le sens de ses visions était plus flou encore. Il revenait à son père de les interpréter avec précision et de décider des actions à entreprendre. En fait, son père tenait un rôle si important dans ce processus qu'au début de son adolescence Enid se demanda si elle avait vraiment des visions ou si celles-ci ne lui venaient pas de son père.

Peut-être ce don n'était-il pas le sien, mais celui de son père : il avait ce pouvoir de faire surgir des images. Tout projet ou déplacement envisagé pour la famille – le Minnesota pour la culture du blé, le Dakota du Sud pour les mines d'or, le Wyoming pour la commercialisation d'une pompe éolienne inventée par un ami ou le Dakota du Nord pour la capture et la vente de chevaux sauvages – n'était entrepris qu'après avoir consulté Enid sur ses visions : un carré d'herbe verte, l'eau dévalant une pente rocheuse, un homme ou une femme debout dans l'ombre d'une tour en pierre. Enid ressentait une joie secrète chaque fois qu'un projet obligeait son père à

quitter sa famille quelque temps ; cela signifiait que le tourbillon d'images qui grouillaient dans sa tête allait provisoirement se calmer.

La mère d'Enid s'employa à la soustraire à l'emprise de son père afin de lui permettre de mener une vie normale pour une jeune fille de son âge. M^{me} Garling faisait en sorte de toujours l'inscrire à l'école, bien que l'idée de sortir de chez elle rendît Enid, qui souffrait de timidité, physiquement malade. M^{me} Garling ne désarmait pas, quitte à accompagner sa fille en pleurs à l'école. Comme Enid se faisait difficilement des amis, sa mère l'inscrivait dans des clubs et organisations de jeunesse. M^{me} Garling recherchait la compagnie des femmes dont les filles avaient à peu près l'âge d'Enid. Pourtant, ses efforts ne parvinrent pas à transformer réellement la petite fille étrange, craintive et solitaire qu'était Enid depuis son enfance. Entre autres initiatives, M^{me} Garling lui fit donner des cours de piano et de chant, et il devint évident qu'elle possédait des dons plus conventionnels qu'une vague capacité à prévoir l'avenir. Elle aima le piano tout de suite et fut capable de jouer d'oreille pratiquement n'importe quel morceau. Elle avait également une voix de soprano, charmante et délicate, aussi pure et naturelle qu'une source de montagne. Après chaque déménagement, M^{me} Garling vantait les talents de sa fille dans leur nouvelle communauté, et l'on demandait souvent à Enid de jouer et chanter à l'occasion de fêtes municipales et scolaires ou de cérémonies religieuses.

Ce fut au cours d'une de ces fêtes, le vendredi soir au club de danse de Wild Rose, que Julian Hayden vit Enid pour la première fois et qu'il l'entendit chanter. C'était en août 1905 ; Julian et Len McAuley étaient venus du Montana pour acheter du bétail à un propriétaire de ranch du Dakota du Nord.

Il faisait chaud et humide ; comme tous les étés, le club de danse organisait ses soirées sous une immense toile de tente, dressée dans la cour de l'école. Une estrade faisait office de piste de danse, et des bancs avaient été installés à l'intérieur comme à l'extérieur pour que l'on puisse se reposer et se rafraîchir. Pendant les pauses de l'orchestre, Enid divertissait le public en s'accompagnant au piano. Julian l'entendit interpréter *Au crépuscule*.

Julian Hayden n'était pas le premier à être attiré par Enid Garling. Elle avait une peau claire, lumineuse, de grands yeux marron, des traits finement dessinés et une silhouette svelte. Sa luxuriante chevelure châtain foncé était relevée en un chignon tenu par des peignes en écaille. Pour mettre en valeur

la grâce de son long cou, elle portait des chemisiers et des robes à col montant.

Mais les hommes que la beauté d'Enid séduisait finissaient toujours par prendre leurs distances. Ils constataient que l'atmosphère autour d'elle n'était qu'agitation et effervescence, que la plus banale des conversations la bouleversait et que ses paupières battaient comme si elle était en permanence au bord de l'évanouissement.

Ce fut alors que survint un nouveau prétendant. Un grand cow-boy aux larges épaules et au teint buriné, qui avait probablement l'âge d'Enid, mais qui cherchait à se vieillir en arborant une moustache tombante. Il ne dit pas un mot, mais s'appuya sur le piano et l'écouta, sans jamais la quitter des yeux ni se départir de son sourire.

En sa présence, chanter devenait difficile. Enid essaya de se concentrer sur les paroles, seulement elle craignit qu'il ne les prenne pour lui. Elle s'arrêta de chanter et continua simplement à jouer. Il ne bougea pas pour autant. Quand elle eut terminé, il applaudit si fort que le claquement de ses mains ressemblait à des coups de feu. Elle voulut se boucher les oreilles, au lieu de quoi, elle se contenta de baisser la tête. Il déclara alors, à propos du piano et du chant, quelque chose qu'elle n'avait encore jamais entendu :

— La voilà, la civilisation.

Et il s'en alla.

Quelques mois plus tard, Enid comprit ce que Julian avait voulu dire par cette remarque. Il venait à Wild Rose en toute occasion, arrivant parfois au milieu de la nuit et dormant dans son chariot dans leur jardin. Elle se demanda si elle n'avait pas fini par céder à ses avances simplement parce qu'il apparaissait si souvent – sous le saule, quand elle regardait par la fenêtre de sa chambre ; en face du commerce d'où elle sortait avec ses provisions ; au bord de la voie ferrée, quand elle allait à la poste ou chez le boucher – comme un personnage dans ses visions. Dès la première visite qu'il lui rendit, Julian Hayden exprima clairement ses intentions : il voulait qu'Enid se marie avec lui, se marie avec lui et parte vivre dans sa maison près de Bantrook, dans le Montana. Là-bas, sa délicatesse, ses bonnes manières, sa musique aideraient à adoucir et civiliser cette région rude et sauvage ; Enid lui insufflerait la beauté. Il répétait cela si souvent qu'elle commença à se demander s'il la voulait pour lui ou pour le Montana...

Elle apprit qu'en réalité il avait presque le même âge qu'elle, vingt-quatre ans. En fait, il avait sept mois de moins. Il était propriétaire d'un

ranch où il travaillait dur dans le but de l'agrandir. Depuis la mort de son père, Julian subvenait aux besoins de sa mère. Il lui avait loué une chambre à Bantrock, la vie au ranch s'avérant trop pénible pour elle. Il était volontaire, ambitieux, sûr de lui – tout ce qu'elle n'était pas – et par-dessus tout persévérant.

Il aimait à parler des chevaux et de son habileté à les dresser. Il estimait, lui qui était arrivé dans le Montana sans savoir se tenir sur un cheval, qu'il était devenu le meilleur dompteur de chevaux sauvages de toute la région. Il n'y avait pas de satisfaction plus grande dans la vie, disait-il, que de faire avancer un cheval quand et comme on le désirait. Son secret, ainsi qu'il l'avait souvent raconté à Enid, c'était de comprendre la pensée d'un cheval.

— Un cheval, ça n'a aucune notion du temps. Qu'on essaie de le monter depuis quatre ou cinq heures n'a aucun sens pour lui. Il ne sait pas qu'à force il est censé assimiler qui est le maître. Peu lui importe qu'il soit dix heures ou deux heures. Il ne sait qu'une chose : soit il a suffisamment d'énergie pour se cabrer et vous désarçonner, soit il n'en a pas. Les gens finissent par se décourager. « Je sens que je n'arriverai pas à dresser ce cheval, disent-ils. Ça fait des heures que je m'échine, et il n'est toujours pas calmé. » Mais il n'y a qu'une chose à faire. Le monter à nouveau. Et continuer à le monter. Plein de gars peuvent rester en selle plus longtemps que moi, mais pour ce qui est de s'épousseter et de remonter encore et encore, je suis imbattable. Comme le cheval, je me contente d'oublier le temps et je ne le lâche pas. Je ne suis jamais tombé sur une bête qui n'ait pas abandonné avant moi.

Il était intarissable sur le sujet : les selles, les brides à un seul montant et les mors espagnols, la meilleure façon d'empêcher un cheval de tirer sur les rênes toute la journée, comment le sangler pour qu'il vous transporte sur quatre-vingts kilomètres si nécessaire, et comment entraîner une jument à résister à l'appel du large.

Mais Enid ne pouvait oublier ce qu'il disait du dressage des chevaux. Elle avait la désagréable impression qu'il utilisait les mêmes techniques avec elle. Elle aurait beau le repousser pendant des jours, des semaines, des mois, voire des années, il reviendrait toujours à la charge.

Sa mère soutenait Julian. Comme si elle avait sa propre vision de l'avenir, M^{me} Garling ne cessait de décrire à sa fille à quoi ressemblerait sa vie si elle rejetait cette demande en mariage. Son père allait bientôt rentrer, mais il repartirait – dans le Saskatchewan pour travailler sur un gisement de

pétrole, à Medora pour s'associer à une entreprise d'abattage, dans les Judith Mountains pour élever des moutons, ou bien il retournerait dans le Wisconsin transporter des marchandises par la voie fluviale. Il aurait toujours un nouveau projet et harcèlerait Enid jusqu'à ce qu'elle lui dise ce qu'il voulait entendre : que cette fois il n'échouerait pas, que ce serait un succès. Si Enid ne saisissait pas cette occasion pour partir, elle sillonnerait le pays toute sa vie avec papa et maman ; son seul plaisir serait alors de chanter et de jouer du piano au mariage des autres.

— Donne-toi une chance, disait M^{me} Garling à sa fille, donne-toi une chance de connaître et d'aimer un homme, de t'installer, de découvrir et d'aimer un autre endroit.

Le jour où Enid annonça à Julian qu'elle allait l'épouser, il ne manifesta aucun signe d'allégresse, ni rire, ni larmes de joie. Il ne lança pas son chapeau en l'air, ni ne souleva Enid dans ses bras comme elle l'aurait souhaité. Il répondit simplement :

— C'est bien !

Enid ne révéla pas à Julian que son père la croyait capable de visions prophétiques ; cependant elle dut l'avertir qu'il s'opposerait certainement à leur mariage. Il l'avait choyée, dit-elle, et il n'apprécierait pas qu'elle aille vivre dans un ranch du Montana. Lui qui avait toujours essayé de protéger sa fille refuserait de la voir partir pour une région qu'il pensait aride, dure et sauvage.

En lui parlant de son père, elle s'attendait à une réaction du type : « Dorénavant, c'est moi seul qui te protégerai. »

Mais Julian renversa la tête et rit.

— Ton père est un homme intelligent. Il a parfaitement raison de parler d'Ouest sauvage.

Il la regarda avec une expression qu'elle ne lui connaissait pas. Les yeux plissés, on eût dit qu'il cherchait à distinguer ses traits dans l'obscurité.

— Qu'il essaie donc de te reprendre !

Il était tellement sûr de lui qu'elle eut envie de lui clouer le bec :

— Ne sous-estime pas mon père. Demande plutôt à ma mère, elle te le dira.

Il se contenta de rire à nouveau.

Julian Hayden emmena Enid dans le Montana deux jours avant le mariage. Il désirait lui montrer le ranch, la ville de Bentrock et lui présenter sa mère.

Puisqu'il lui avait toujours décrit le ranch comme un lieu aride, Enid ne fut ni choquée ni déçue. Celui-ci était situé dans une petite vallée – même pas une vallée –, une ride, un plissement de terrain, au lit d'une blancheur alcaline. Au fond coulait un ruisseau qu'Enid pouvait enjamber et dont un escargot aurait battu le débit à la course !

Le ranch comportait plusieurs bâtiments : une écurie, un corral, un hangar pour la stabulation libre et une minuscule cabane, première construction sur la propriété, d'où surgissaient les fondations d'une maison à un étage. La structure était déjà en place, le rez-de-chaussée était terminé, mais le premier n'était que montants et chevrons. Un chariot et deux boggies encombraient la cour ; harnais et selles pendaient sur le mur de l'écurie et aux poteaux du corral. Les toilettes se trouvaient sur un monticule à une vingtaine de mètres de la maison. Julian expliqua que depuis le terrible blizzard d'il y avait deux ans, il avait tendu une corde entre la maison et les cabinets afin qu'on soit certain de trouver son chemin à l'aller comme au retour. Aucun des bâtiments n'était peint, et le bois battu par le vent avait pris une patine grisâtre. La végétation se réduisait à quelques carrés d'herbe drue en face de la maison et à une rangée de cinq ou six peupliers de Virginie, hauts et peu fournis, qui poussaient le long des rives du minuscule ruisseau. À part cela, rien que des rochers, une terre sableuse et des broussailles. Toutefois, Julian désigna avec tant de fierté chaque roue déglinguée de chariot, chaque cercle de tonneau rouillé, qu'Enid se crut obligée de rivaliser d'enthousiasme pour ce qui allait devenir son nouveau foyer. Avant de partir pour Bentrock, Julian esquissa un geste circulaire et dit :

— Et si tu me donnes suffisamment de fils, nous pourrons transformer cette propriété en quelque chose qui fera l'admiration de tout le monde.

Suffisamment de fils, pensa Enid. Ça voulait dire combien ?

La mère de Julian vivait à Bentrock dans un appartement exigu et encombré, au-dessus d'une boulangerie. L'odeur du pain qui cuisait dans les

fours envahissait jour et nuit les trois minuscules pièces ; tiède et épais, le relent de levure se déposait sur la langue et dans les narines. Enid devait rester chez M^{me} Hayden jusqu'au mariage, disposition dont elle comptait profiter pour en savoir plus sur son futur mari. Qui le connaissait mieux que sa mère ? Mais M^{me} Hayden ne correspondait pas du tout à l'idée qu'Enid s'en était faite.

C'était une femme distante et maussade qui n'avait rien de la vitalité et de la bonne humeur de son fils. Elle s'habillait en noir, et au début Enid crut qu'elle portait le deuil. Elle passait la majeure partie de son temps dans un rocking-chair à regarder la rue. À la plupart des questions qu'elle lui posa sur Julian, sur le voisinage ou sur elle-même, Enid n'obtint pour réponse qu'un simple coup d'œil et quelques mots sibyllins. Quand Enid lui demanda si elle aimait le Montana, M^{me} Hayden répondit :

— C'est chez moi.

À la suggestion que leurs premiers jours au ranch avaient dû être très difficiles, elle répliqua :

— Plus durs que d'autres. Pas tous.

Quand Enid voulut savoir à quoi ressemblaient les gens de Bentrock, M^{me} Hayden déclara en désignant la fenêtre :

— Ils sont juste là, dehors. Ça ne servirait à rien que je te les décrive.

Et quand Enid avança que Julian semblait être ambitieux, décidé à aller loin, M^{me} Hayden mâchonna sa lèvre inférieure avant de rétorquer :

— En tout cas, pas loin de sa mère. Ça, c'est sûr.

Enid avait espéré pouvoir lui parler un peu de sa propre vie, de tous les endroits où elle avait vécu, des différents métiers de son père, de son souci de se fixer, mais comme M^{me} Hayden persistait à ne lui poser aucune question, elle n'osa pas se confier. En revanche, elle crut gagner ses faveurs en prenant en charge les corvées domestiques : dépoussiérer les meubles, secouer le tapis, récurer la cuisine et les toilettes. Mais M^{me} Hayden ne manifesta aucune gratitude devant ses efforts ; elle continua à se balancer sur son fauteuil pendant qu'Enid s'affairait.

Le plus étrange, c'étaient encore les plats que la mère de Julian prépara pour elles deux. M^{me} Hayden servit de l'avoine au petit déjeuner, au déjeuner et au dîner. Toutefois, à midi elle ajouta à la bouillie quelques tranches de pain rassis (sans beurre ni confiture pour le rendre moins sec), et le soir elle fit frire des travers de porc. Comme boisson à tous les repas, il y avait du babeurre. M^{me} Hayden semblait trouver ce régime tout à fait

normal. Elle n'en disait ni du bien ni du mal. Elle posait les plats devant Enid et enlevait les assiettes quand elles étaient vides.

La mère de Julian se coucha de bonne heure, et Enid lui en sut gré. Aussitôt qu'elle l'entendit ronfler, la jeune femme sauta de son lit – elle dormait sur un divan en crin dur – et s'installa à la fenêtre, au poste d'observation de M^{me} Hayden. Que pouvait-elle bien regarder toute la journée ? Que lui révélerait la nuit ?

Enid se tourna d'un côté, puis de l'autre. Le bureau des affaires agraires. Le grand magasin des frères Merland : droguerie et épicerie. La banque Stockman du Montana avec son aigle de pierre trônant au-dessus des portes à deux battants, et, à l'étage, l'enseigne du cabinet d'avoués et de notaires, Rasmussen et Fils. Le magasin de confection Whirtle. La pension de famille *Austin*. Le Théâtre Royal. Le bar et la salle de billard *Silver Dollar*. En se penchant par la fenêtre, elle vit la coupole du palais de justice où Julian et elle avaient fait publier les bans, et, derrière le dôme, la flèche de l'église où ils se marieraient.

Bentrock ressemblait à toutes les autres villes où elle avait vécu : trottoirs en bois, rues poussiéreuses, becs de gaz, chiens aboyant au loin. Elle était sûre qu'au bout de quelques instants elle pourrait, en fermant les paupières, se représenter chaque entreprise, chaque magasin, chaque enseigne dorée sur chaque vitrine obscure.

En entendant des pas, elle ouvrit les yeux. Un homme quittait le bar, et ses bottes frappaient lentement, en rythme, les planches du trottoir. La nuit était si calme qu'Enid pouvait, en refermant les yeux, suivre la progression de ses pas, rien qu'au bruit. Elle les accompagna en pianotant en cadence sur le rebord de la fenêtre. Ce rythme lui rappela une chanson dont elle fredonna doucement la mélodie.

Elle reprit soudain ses esprits et cette fois, quand elle rouvrit les yeux, elle vit quelqu'un qui, elle en était certaine, n'était pas là auparavant.

Juste en face, assis sur un tonneau devant le magasin des frères Merland, se tenait un Indien. La soirée était fraîche, et il s'était enroulé dans une couverture si bigarrée qu'elle ressemblait à un patchwork de tissu ou de fourrure crasseux et mangé aux mites. Il ne portait pas de chapeau ; sa longue chevelure, de grandes mèches effilées, recouvrait une partie de son visage. Enid remarqua cependant qu'il était vieux, et à sa façon de se balancer d'avant en arrière sur le tonneau, elle conclut que soit il était ivre, soit il luttait contre le sommeil. Tandis qu'elle l'observait, il leva la tête et

sembla la fixer. Elle se demanda s'il la voyait, tant son regard était vide. Était-il en transe ? Regardait-il quelque chose qui avait attiré son attention dans le ciel nocturne, bien au-delà d'elle ?

Enid s'éclipsa et revint s'étendre sur son divan. Elle resta longtemps éveillée, réprimant son envie de retourner à la fenêtre pour voir si l'Indien était toujours là. À un moment, elle eut l'intuition qu'il était parti ; elle sombra alors dans le sommeil.

Dans l'un de ses rêves, elle se revit à la fenêtre. La rue n'était plus déserte et sombre, mais inondée par le soleil de midi. Elle ne cherchait pas un vieil Indien assis sur un tonneau, mais son père qui, elle en était certaine, ne tarderait pas à apparaître dans la rue principale de Bantrock.

Tandis qu'elle regardait, il surgit à l'est, arrivant à toute allure, dans un tourbillon de poussière. Il sillonna la rue de haut en bas dans une vieille voiture tirée par tout un cheptel : vaches, chevaux, moutons, cerfs et antilopes. Dans son rêve, elle pensa demander à son père comment il s'y prenait pour atteler autant d'animaux différents à une voiture. Ça intéresserait sûrement Julian de recueillir une information aussi utile pour son ranch. Puis elle se rendit compte que la voiture et l'attelage représentaient le dernier projet de son père : il avait inventé un système pour apprendre à tous ces animaux à travailler ensemble. Il avait enfin découvert, pensait-il, ce qui ferait de lui un homme riche.

Elle était sûre que son père était venu pour elle ; cependant rien n'indiquait qu'il la cherchait, ni qu'il la savait en ville. Il ne s'arrêta pas en face de la boulangerie et ne grimpa pas l'escalier étroit jusqu'à l'appartement. Il ne monta pas sur le siège de sa voiture pour crier son nom jusqu'à ce qu'elle lui réponde. Il n'interpella personne dans la rue pour savoir où il pouvait trouver sa fille ou l'homme qui devait l'épouser. Bientôt, Enid constata qu'il n'avait que faire d'elle ; il voulait simplement promouvoir sa nouvelle invention : cet attelage d'animaux et ce système savant de cordes, harnais, attaches et poulies pour les lier entre eux. Et puis ce rêve se fondit dans le suivant. Une voiture à moteur sans chauffeur descendait la rue principale, et il n'était plus question ni de son père ni du troupeau. Il n'y avait que la voiture qui décrivait un petit cercle comme un cheval attaché à un poteau par sa longe, et alors qu'elle soulevait un nuage de poussière étouffante, Enid oublia son père et se demanda si une voiture à moteur pouvait vraiment faire ça.

Enid apprit avec surprise que son mariage ne se déroulerait pas dans l'église, mais dans la cour qui la séparait du cimetière. Julian avait conclu cet arrangement parce que l'église était petite et qu'il désirait le plus de monde possible à la cérémonie. En outre, depuis le jour où il s'était disputé avec un ministre du culte (pas celui qui devait les marier, un autre), il se tenait à l'écart des églises, sauf obligation.

L'idée d'un mariage en plein air plaisait à Enid. Le temps était assez agréable – très doux en fait pour un mois d'avril – alors qu'il aurait très bien pu neiger. Elle se souvenait d'avoir dû marcher dans la neige l'année passée, à Pâques, pour aller à office l'une des rares fois où elle y avait assisté. Aujourd'hui, seul le vent venait gâcher la beauté de cette journée. Il soufflait du sud, chaud et violent. Comme dans cette partie du Montana il n'avait pas beaucoup neigé l'hiver précédent et que le printemps avait été sec, le vent pouvait soulever assez de poussière pour ternir la lumière du jour et déposer une fine couche de limon sur les surfaces immobiles. En cas de forte rafale, il fallait tourner la tête pour empêcher que des grains de sable et de poussière ne vous rentrent dans l'œil. M^{me} Garling avait acheté à sa fille un chapeau plat comme une galette pour le mariage, mais quand Enid se rendit compte de la force du vent, elle le remit dans sa boîte.

Le fait d'être dehors lui permettait de guetter l'arrivée de son père. Sa mère était restée à Wild Rose pour parer au retour de son époux. Elle lui expliquerait qu'Enid venait de partir pour se marier avec un propriétaire de ranch du Montana et essaierait de le convaincre d'accepter la situation. Mais Enid connaissait son père et son habileté à manipuler M^{me} Garling. Il n'utiliserait ni la force ni la menace. Son pouvoir s'exerçait comme si les éléments naturels étaient de son côté – comme si rochers et rivières voulaient vous soumettre à sa volonté –, et la mère d'Enid ne pourrait s'empêcher de lui raconter ce qui se passait ce jour-là à Bentrock. Enid ne pensait pas qu'il se montrerait, mais se disait tout de même qu'elle ferait bien d'ouvrir l'œil. Toutes ses prières le jour de son mariage se terminaient par un silencieux : « S'il vous plaît, mon Dieu, faites que mon père ne vienne pas. »

Sur le chemin de l'église, elle tenta d'expliquer à Julian ce qui arriverait, si son père se manifestait.

— J'ai peur, dit-elle. Et si mon père débarquait ?

Julian était de si bonne humeur qu'il ne prenait aucune mise en garde au sérieux.

— Qu'à cela ne tienne, répondit-il en riant. Tout le monde est le bienvenu aujourd'hui.

— Tu ne comprends pas, il va mettre la pagaille.

— Attends de voir Ernie Fergusson tomber dans la bibine. Là, ce sera vraiment la pagaille !

Elle faillit lui raconter le rêve dans lequel elle avait vu son père. Mais elle se retint.

Le mariage était prévu tôt dans l'après-midi. Enid fut étonnée par le nombre de convives : non seulement une bonne partie de la population de Bentrock, mais aussi des fermiers, des propriétaires de ranch et même des bergers de la campagne environnante. Elle savait qu'ils venaient essentiellement pour manger et boire à l'œil. Mais ils étaient les invités de Julian. Ils devaient sûrement l'aimer et le respecter. Et même si elle ne les connaissait pas, en ce jour elle se sentait leur compatriote. Elle n'osait pas encore se considérer comme une citoyenne du Montana, mais peut-être qu'en épousant Julian elle allait aussi épouser la région.

Julian s'arrêta dans un petit bosquet. La cour de l'église était pleine de boggies, de charrettes, de fougueux chevaux de selle et de lourds chevaux de trait à la robe en broussaille. Pour Enid, il n'y avait aucun doute : c'étaient les coursiers noirs de Julian qui avaient la plus belle allure.

À côté de l'église se dressait un lutrin recouvert d'un drap blanc maintenu par une pierre. Pas loin de cet autel improvisé, les tables croulaient sous les victuailles. En approchant, Enid vit les poêlons de poulets frits, les plateaux de steaks et de côtelettes, les saladiers de haricots, les rangées de pain fraîchement cuit, les pots de beurre frais et les gâteaux démoulés en piles de trois ou quatre. À boire, on trouvait des bidons de lait, des pichets de bière maison, des cruches et des bouteilles de whisky. Un vieil homme tournait la manivelle d'une sorbetière, tandis qu'un petit groupe d'enfants se bouscullaient, impatients de voir ce qui allait en sortir. Quand Julian et Enid s'avancèrent, la foule les acclama, et un homme, un propriétaire de ranch, grand et rougeaud avec un bandeau sur un œil, s'écria :

— Jules, vite, dépêche-toi de te marier, qu'on puisse passer à table !

— On va essayer de faire vite. Mais avant que vous vous en mettiez plein la panse, vous entendrez la nouvelle M^{me} Hayden chanter en

s'accompagnant au piano.

Au même instant, Enid remarqua le piano et le tabouret placés sous un chêne. Elle avait déjà chanté à des mariages, mais au sien... Une femme n'était pas censée faire ça à son propre mariage. Quelle que fût la chanson, le vent en emporterait les paroles avant que quiconque puisse les entendre. Mais Julian coupa court à ses protestations.

— Ils sont venus pour ça. Pour t'écouter.

À regarder les gens rassemblés dans la cour de l'église, elle eut la nette impression qu'ils se moquaient pas mal qu'elle chante ou non.

Le mariage le plus court auquel Enid assista fut le sien. Le pasteur les déclara mari et femme en si peu de mots qu'elle se demanda s'il n'avait pas oublié l'essentiel de la cérémonie. Avant de l'embrasser, Julian releva sa moustache d'un geste théâtral.

Et ce fut fini. Elle n'était plus Enid Garling, mais Enid Hayden. Tout le monde applaudit, et au milieu des cris de félicitations, des poignées de main et des grandes tapes dans le dos, on escorta Enid jusqu'au piano où Julian lui enjoignit de jouer.

— Je joue quoi ? demanda-t-elle.

— C'est toi, l'artiste. À toi de choisir.

— Quelle est ta chanson préférée ? dit-elle en lui touchant la main.

Il recula en direction des tables où ses amis attendaient pour porter un toast à leur mariage.

— N'importe. J'aime tout ce que tu joues.

Elle avait un répertoire de chansons qu'on lui réclamait dans les mariages, mais aucune ne se prêtait à ce que la mariée la chante elle-même. Elle se décida enfin pour celle de Stephen Foster, mais étant donné la position du piano, elle tournait le dos à l'assistance et ne pouvait savoir si quelqu'un l'écoutait. Ni applaudissements, ni manifestations d'aucune sorte ne saluèrent la fin de sa chanson.

Comme elle en cherchait une autre, un vieil homme, si maigre qu'une rafale de vent aurait pu le renverser, s'approcha d'elle. Il s'accouda au piano et demanda d'une voix étonnamment grave et forte pour quelqu'un d'aussi chétif :

— Vous connaissez *Lorena* ?

Elle fit oui d'un signe de la tête.

— Par Dieu, j'aimerais l'entendre à nouveau. Je l'ai entendue pour la première fois pendant la guerre. Un jeune soldat de Pennsylvanie la chantait

tout le temps. J'ai jamais rien écouté de si beau.

Enid était certaine qu'il parlait de la guerre de Sécession, mais elle ne lui posa aucune question. Elle se contenta de jouer et de chanter, et le vieil homme ferma les yeux en tapotant doucement le piano de ses longs doigts nouveaux. Ses lèvres bougeaient pendant qu'elle chantait, mais elle n'aurait su dire s'il émettait le moindre son.

Avant la fin de la chanson, Julian revint. Il avait retiré le veston de son costume, son gilet, sa cravate et son col. Il s'en était acheté un neuf pour l'occasion, et Enid s'aperçut qu'il était trop juste ; une marque rouge aussi fine qu'un trait de crayon faisait le tour de son cou. Il avait un gros cigare noir au coin de la bouche et, lorsqu'il parlait, il élevait le ton pour que sa voix porte au-delà du cigare.

— Viens par ici, il faut que tu voies quelqu'un.

Les muscles de ses jambes se raidirent comme deux blocs de pierre, et elle ne put se lever. Elle était sûre que Julian lui annonçait l'arrivée de son père. Il n'avait pas parlé de rencontrer, mais de voir quelqu'un : il s'agissait donc d'une personne qu'elle connaissait déjà. Qui d'autre cela pouvait-il être ?

— Allez, viens, répéta Julian, la saisissant par le bras pour l'arracher du tabouret.

Sa main faisait presque le tour de son bras ; elle sentit le tissu se froisser, se plisser contre sa peau. « Si la main de Julian est sale, pensa-t-elle, ça fera une tache sur ma manche gigot que je ne pourrai pas enlever. » Ils se voyaient depuis des mois et, s'il l'avait souvent touchée et de différentes façons, il ne l'avait cependant jamais empoignée si brutalement. Elle se demanda si elle portait un jugement sur le mariage et son nouvel époux, ou si elle se mettait tout simplement en condition pour retourner à Wild Rose avec son père.

Se relevant avec effort, elle essaya de le suivre, même si sa jupe longue ne lui permettait pas de régler son pas sur le sien.

— Je voudrais que tu jettes un œil sur ces Indiennes, dit Julian.

Il désigna trois jeunes femmes qui se tenaient près du buffet. Elles étaient plus jeunes qu'Enid... un peu moins de vingt ans, pensa-t-elle. Malgré leurs robes neuves, ou pour le moins impeccables (alors qu'elles ne portaient pas de corset), elles ne semblaient pas à l'aise dans leurs vêtements. L'une d'elles avait enlevé ses chaussures et ses bas ; ses pieds nus étaient noirs de crasse. Toutes les trois étaient beaucoup plus petites

qu'Enid. La fille aux pieds nus était ronde, avec une poitrine comme Enid n'en avait jamais vu.

— Tâche de faire connaissance avec elles, lui recommanda Julian. Choisis-en une. Elle sera ta domestique.

— La mienne ?

— Tu ne crois tout de même pas que je vais laisser les travaux du ranch abîmer ces doigts faits pour le piano ?

Enid regarda les mains des filles. Elles ne lui paraissaient pas si différentes des siennes.

— Je peux travailler, dit-elle, je le veux.

— Oh, ce n'est pas le travail qui manquera ! Ne t'inquiète pas. Mais je n'ai pas envie que tu frottes le plancher ou que tu fixes les fils de fer.

Enid avait déjà frotté des planchers auparavant, mais elle n'était pas bien sûre de comprendre ce qu'il entendait par « fixer les fils de fer ». Elle s'imagina que ça avait un rapport avec les clôtures de barbelés. Une de ces filles se chargerait-elle de cette corvée ?

Julian s'éloignait une fois de plus.

— Y en a qui veulent jouer au base-ball. Tu n'as qu'à manger un morceau, puis venir regarder le match.

Au départ, ils avaient décidé de quitter la noce assez tôt pour se rendre à Williston, dans le Dakota du Nord, et passer la nuit à l'hôtel, disposition qui convenait tout à fait à Enid, car si son père arrivait, ils ne seraient déjà plus là.

— Je pensais qu'on partirait avant deux heures, dit-elle.

— Je ne peux pas décevoir les gars. Ils veulent que je sois leur lanceur. Que j'utilise mon amorti contre les batteurs de Delton.

Delton était une petite ville du comté voisin.

Sans lui laisser le temps de réagir, Julian partit rejoindre ses amis, qui acclamèrent son retour.

Elle se tourna vers les trois filles et leur sourit. Elle ne trouvait rien à leur dire. Julian leur avait-il déjà demandé de venir travailler au ranch ? Savaient-elles qu'Enid allait devenir leur maîtresse ?

Elle désigna le plateau encore rempli de parts de gâteaux.

— C'est vous qui les avez faits ?

La fille aux pieds nus et aux seins lourds sourit à Enid, mais quand elle se mit à parler, ce fut dans une langue étrangère, une bouillie de consonnes cliquetantes et de petites explosions qui ressemblaient à des grognements.

Bien qu'elle n'eût pas quitté Enid des yeux, à l'évidence elle s'adressait à ses amies. Elles se retenaient de rire, en vain. Finalement, toutes trois lui tournèrent le dos pour pouvoir pouffer et bavarder tranquillement dans leur propre langue. Enid s'éloigna.

Elle s'en alla voir la partie de base-ball qui se déroulait dans un champ juste au-dessous du cimetière. Elle s'assit dans l'herbe sur un petit talus pour regarder Julian et les autres joueurs.

Elle n'avait jamais vu de match de base-ball auparavant et ne comprenait absolument rien au jeu. Elle savait qu'il y avait deux équipes, mais était incapable de discerner qui était avec qui. Quelques-uns lançaient la balle, d'autres essayaient de la frapper, d'autres encore tentaient de l'attraper. Et le reste des joueurs couraient dans différentes directions pendant que la partie suivait son cours. Elle n'aurait même pas pu dire quel était le but du jeu, à quoi l'on reconnaissait les gagnants des perdants. Sur un banc improvisé le long du terrain, les joueurs avaient placé des pichets de bière où ils venaient boire à intervalles réguliers. Enid se demandait si boire un coup ne faisait pas partie du jeu, si ce n'était pas une récompense pour certains exploits.

D'autres, venus aussi voir le match, s'agglutinaient autour du champ tandis qu'Enid restait à la même place. Elle ne connaissait pas bien les limites du terrain et ne tenait pas à se retrouver en plein milieu. Les spectateurs acclamaient certaines actions, mais encore une fois, vu qu'elle ne comprenait pas qui recueillait leurs faveurs, ces applaudissements et ces cris d'encouragement étaient aussi déroutants pour elle que le jeu lui-même.

Elle nota que Julian était souvent au centre de l'action et qu'il touchait la balle autant que les autres. Voulait-il que tous frappent la balle ou seulement certains ? Il criait fréquemment des instructions aux autres joueurs. Était-ce son rôle sur le terrain ?

L'après-midi avançait. De temps en temps, quelqu'un se retournait pour regarder Enid, assise toute seule sur le talus, mais personne ne s'approchait ni ne l'invitait à se joindre au groupe. Gagnée par l'ennui, elle finit par sombrer dans un état de somnolence et pensa même s'étendre sur l'herbe pour dormir. Mais elle avait trop peur que son père ne choisisse pour apparaître le moment où elle fermerait les yeux.

La partie s'acheva enfin. Apparemment non pas parce qu'une des deux équipes l'avait emporté, mais parce qu'ils avaient perdu la balle. Un joueur l'avait expédiée dans un marécage juste en face d'Enid, et bien que joueurs

et spectateurs eussent arpenté le fossé sur toute sa longueur, en foulant les herbes hautes et en écartant les touffes de sauge et de chardon, la balle demeura introuvable. Ils se préoccupèrent alors de s'en procurer une autre, mais sans savoir comment. Personne n'avait donc apporté la sienne ? Les commerçants n'en vendaient-ils pas ? Finalement les joueurs, tout en sueur et couverts de boue, sortirent du terrain, suivis de près par la foule.

Enid se leva et agita son mouchoir en direction de Julian. Ce dernier, après un bon moment, lui fit signe de la main et continua néanmoins à cheminer vers la cour de l'église avec le reste de l'équipe.

La fin du jeu semblait aussi signifier la fin de la noce. Quand elle revint de son poste d'observation sur la colline, Enid constata que les tables avaient été débarrassées, les restes emballés et distribués aux invités qui se dirigeaient vers leurs chevaux et boggies. Elle ne voyait pas Julian, mais espérait qu'ils allaient bientôt partir.

Elle l'aperçut soudain ; il venait de derrière l'église avec son ami Len McAuley. Julian avait remis son veston et sa cravate et, à voir ses cheveux lissés en arrière et sa peau luisante, elle se dit qu'il s'était lavé.

— Veux-tu qu'on emporte quelques provisions ? lui demanda-t-il.

Elle haussa les épaules, ne sachant que répondre.

— Un de ces gâteaux, peut-être ?

— Si tu veux.

— Je ne raffole pas des gâteaux.

Enid sourit timidement.

— Moi non plus.

— Allons-y, alors.

Il lui prit le bras, avec douceur cette fois, et l'emmena vers le boggie.

— On s'occupera de tout ici ! leur cria Len comme ils s'éloignaient.

À peine s'étaient-ils assis dans le boggie et avaient-ils quitté la cour de l'église, que Julian dit :

— Et pour ton père, n'aie pas peur qu'il se pointe. Len monte la garde et fera en sorte que personne ne nous suive.

Enid hocha la tête. Apparemment, Julian avait pris ses avertissements au sérieux.

L'église se trouvait à l'ouest de la ville et, comme ils se dirigeaient vers l'est, ils durent traverser tout Bentrack. À la sortie, ayant pris la direction de

Williston, ils arrivèrent en vue d'un pont étroit sur la rivière Knife. Cette dernière n'était ni large ni profonde, mais le long de ses rives, les peupliers de Virginie étaient plantés en rangs si serrés qu'on avait l'impression, en approchant du pont, de pénétrer dans un tunnel. Là, juste devant le pont, se tenait le père d'Enid. En le voyant, elle eut envie de pleurer. Il portait un costume foncé, lui qui ne mettait jamais de costume. Il s'était habillé pour son mariage.

Elle tira Julian par la manche.

— Ne t'arrête pas, lui dit-elle, rien ne t'oblige à t'arrêter.

— C'est lui ?

— Oui.

Julian tira sur les rênes, et M. Garling en profita pour s'engager sur la route.

— Monsieur, c'est comme ça que mon propre père est mort. Il s'est trouvé sur le passage d'un cheval, s'écria Julian en retenant les rênes avec force.

M. Garling fit un pas de côté et saisit nonchalamment un bout du harnais.

— Oh non, pas ces animaux-là ! Jamais ils n'iraient se salir en piétinant quelqu'un comme moi.

— Avance, murmura Enid à son mari, c'est tout ce que je te demande.

— Nous avons de la route à faire, dit Julian à M. Garling.

— Enid, tu ne me présentes pas au gentleman qui est à tes côtés ? fit son père.

Elle tourna la tête vers Julian, parlant dans le tissu rêche de son costume :

— Voici mon père !

— Et je suppose que ce fringant gentleman est le jeune marié.

— Julian Hayden, dit le mari d'Enid.

— Je connais bien ce nom, les gens le prononcent avec respect.

— C'est son nom aussi désormais, dit Julian.

Le père d'Enid, tout en gardant la main sur le trait du harnais, s'approcha du boggie.

— Vous vous dirigez vers l'est.

— Exact.

— Je pensais que vous la reconduisiez peut-être dans le Dakota du Nord, à Wild Rose. Je m'imaginai que votre sens moral aurait repris le

dessus.

Julian ne répondit pas.

— Je pensais que vous la rameniez chez sa mère et son père, étant donné que nous n'avons pas béni cette union. Un homme qui épouse une petite fille comme ça, en l'arrachant à ses parents, eh bien, tôt ou tard, sa conscience finit par le tourmenter.

Au fur et à mesure que son père parlait, Enid sentait croître son ascendant. C'était comme s'il leur jetait un sort, les envoûtait, et ils étaient incapables de l'arrêter. Et, quand il aurait fini, ce serait trop tard. Pour elle, ça l'était déjà. Elle savait bien qu'elle aurait dû réagir aux propos de son père, mais aucun mot ne sortait de sa bouche.

Julian aussi se taisait. Pourtant Enid se doutait que son mari devait fulminer intérieurement. Se baissant, il ramassa sur le plancher du boggie une boîte de cigares qu'il gardait toujours là. Enid en avait déjà vu le contenu. Chaque fois que Julian tuait un serpent à sonnettes, il lui coupait la queue et la mettait dans cette boîte. Elle détestait leur vue ; souvent Julian la taquinait avec ça, menaçant de l'ouvrir en sa présence.

Il posa soigneusement la boîte sur ses genoux et souleva le couvercle avec les deux mains, si doucement et avec tant de précaution qu'Enid crut un instant que, cette fois-ci, il y avait enfermé un crotale vivant.

Soudain, d'un geste si rapide qu'elle l'entrevit à peine, Julian sortit un pistolet de la boîte et le pointa sur son père.

Tout était redevenu calme. Le bras tendu, Julian braquait le pistolet chromé sur la poitrine du père d'Enid. La main de ce dernier se crispa sur le cuir du harnais. Les chevaux, bien dressés et bien disciplinés, restaient exactement là où on les avait arrêtés. Seuls bougeaient sous le vent les peupliers de Virginie aux branches habillées de vert pâle.

Le silence était si lourd qu'Enid se demanda pourquoi Julian n'appuyait pas simplement sur la détente pour mettre fin à cette tension.

— Et aussi pistolero, à ce que je vois, dit M. Garling.

— Nom de Dieu, fit Julian en riant doucement, quel hâbleur !

— Dis donc, ma fille, continua son père avec lenteur, tu pourrais le prier de ranger ce pistolet.

Julian tourna la tête vers Enid, tout en gardant M. Garling dans sa ligne de mire.

— Ce n'est pas à moi de lui dicter ce qu'il doit faire, répondit-elle.

Julian raserait-il un jour sa moustache ? Elle serait alors, dans les moments comme celui-ci, tout à fait sûre de capter un sourire au coin de ses lèvres.

— Si vous attendez de moi que je bénisse votre union, monsieur, vous vous trompez. Même sous la menace d'une arme, déclara le père.

Julian rit de plus belle :

— C'est peut-être votre âme qu'il va falloir songer à bénir.

Il fit glisser le pistolet dans son autre main et reprit les rênes.

— Ce que j'attends de vous, c'est que vous laissiez passer mon équipage. Lâchez ça et écartez-vous. Je me fiche royalement du reste.

M. Garling retira brusquement sa main comme si le cuir était du fil de fer brûlant.

— L'autre aussi, dit Julian, la désignant de son pistolet.

Le père d'Enid recula jusqu'à trébucher sur le bas-côté qui séparait la chaussée de la berge bourbeuse.

— Peux-tu conduire l'attelage ? demanda Julian.

Enid mit du temps à comprendre qu'il s'adressait à elle.

— Je n'ai jamais essayé.

— Tiens bien les rênes, c'est tout. Pas trop serré. Donne un peu de mou. Tu les lèves et les abaisses deux fois de suite. Les chevaux savent ce qu'ils ont à faire, d'ailleurs je n'en ai jamais fouetté un seul de ma vie.

Enid se demanda si cette dernière remarque n'était pas destinée à son père.

Elle s'exécuta. La réaction des chevaux qui démarrèrent à l'unisson la surprit. Elle voulut jeter un dernier regard en arrière sur son père. Était-ce bien un nouveau costume ? Mais les sabots des chevaux martelaient déjà les planches du pont, et elle pensa qu'elle devait surveiller la route.

— Prévenez-nous quand vous comptez nous rendre visite, lança Julian au père d'Enid. Notre maison est toujours ouverte à la famille.

Les roues crissèrent sur le pont. Et Julian cria à nouveau :

— Vous savez où me trouver.

Enid se dit qu'elle ne reverrait jamais plus son père.

Juste après le coucher du soleil, le vent tourna, commençant à souffler depuis le nord. La température baissa, et une pluie fine se mit à tomber à l'oblique. La pluie se transforma vite en neige, et Enid dut s'envelopper

dans une couverture pour se protéger de cette mitraille glacée. Quand ils pénétrèrent enfin dans Williston, Julian dit :

— Eh bien, femme, nous y voilà ! Ce n'est pas encore cette fois-ci que la prairie nous aura eus.

Enid avait si froid qu'elle eut l'impression d'avoir les articulations de sa mâchoire gelées et ne put même pas prononcer les deux mots qu'elle avait en tête : « Cette fois ? »

Ils descendirent à l'hôtel *Lewis et Clark*, et après s'être séchés devant l'un des deux gros poêles de salon dans le hall, ils gagnèrent la salle à manger, presque déserte en ce samedi soir.

Affamée, Enid dévora un steak aussi gros que celui de Julian. Comme dessert, la serveuse apporta à Julian une grosse part de gâteau au chocolat qu'il mangea sans enthousiasme.

— Nous aurions dû emporter une de ces tartes qu'il y avait au mariage, dit-il. Rien ne vaut la cuisine des petites Indiennes.

Aucun des deux n'aborda le sujet de leur rencontre avec le père d'Enid.

Au cours du repas, Enid goûta pour la première fois au whisky. Elle était réticente, mais Julian insista. Elle savait qu'il voulait la faire boire pour réaliser ce qu'il avait en tête, une fois là-haut. Ça la gênait de boire en public, mais Julian lui assura que quiconque la verrait penserait que c'était pour se réchauffer.

Enid avait vu des hommes lamper leur whisky et frissonner comme s'ils étaient entrés dans l'eau glacée, mais elle avala le sien avec facilité. Bien sûr, Julian l'avait coupé avec du café et du sucre ; toutefois, le seul effet de l'alcool fut une intense chaleur dans sa poitrine. Après une première tasse, elle en demanda une autre et, tandis qu'ils montaient l'escalier, elle sentit qu'elle avait finalement trouvé un moyen de prendre du recul par rapport à sa propre vie.

Leur chambre était située dans l'aile nord de l'hôtel, et le vent faisait vibrer et bourdonner la fenêtre dans son cadre. Julian baissa le store, tira les rideaux, puis se retourna vers Enid.

— Tu peux te préparer ici, dit-il. Je descends quelques instants dans le hall.

Sa voix paraissait plus grave, plus épaisse que de coutume, mais Enid – comme à son habitude, quand quelque chose sortait de l'ordinaire – attribua cela au whisky. Il ferma la porte à clé et sortit de la pièce.

Enid se déshabilla lentement, plia chacun de ses vêtements – son corsage et sa jupe, son jupon, son corset et sa chemise – et les rangea dans l'armoire. Elle tenait à ce que Julian ne voie aucun de ses dessous. Elle avait emporté une combinaison, et si le froid persistait demain, elle la mettrait. Elle se félicitait de l'avoir glissée dans ses bagages. Elle revêtit la chemise de nuit qu'elle avait achetée avec sa mère. Sa peau restait sensible à cause du froid, et l'empiècement au crochet de la chemise de nuit lui irritait la poitrine et le dos.

Enid s'étendit sur le lit et cala les oreillers derrière sa tête. Elle regarda le pied du lit qui lui sembla anormalement loin. Ce lit était-il plus long que les autres, ou bien était-ce une illusion due au fait de se trouver seule dans un lit à deux places ?

Elle était prête à affronter ce qui allait arriver. Était-ce si désagréable ? Si ce qui se passait entre un homme et une femme au lit pendant le mariage était aussi déplaisant que ça, il n'y aurait sûrement pas autant d'enfants dans le monde. En outre, ce même jour, elle avait vu son père face au pistolet d'un autre homme. Elle s'était préparée à ce qui aurait dû suivre. Elle n'avait ni crié, ni pleuré, ni plaidé pour que la vie de son père fût épargnée, ni arraché le pistolet des mains de l'homme – pourquoi ne pouvait-elle pas le dire ? – des mains de son *mari*. Pour toute réaction, elle était restée tranquillement assise sur le siège du boggie, pensant avec une froideur qui ne lui était guère propre : « Si tu vises le V à l'endroit où la cravate de mon père plonge sous son veston, alors tu vises trop haut ! » Si elle pouvait supporter le poids d'un moment pareil, elle pourrait certainement supporter le poids d'un homme sur elle.

Enid ferma les yeux. Sous ses paupières, les ombres ondulaient et tourbillonnaient, telles des vagues, en un incessant va-et-vient. Mais là aussi elle crut que c'était l'effet du whisky. Elle souleva la tête de l'oreiller pour être sûre d'entendre son mari arriver. Puis elle se reprit : elle cherchait à reconnaître le bruit sourd de ses bottes, alors qu'il ne les portait pas.

THANKSGIVING
(1927)

OceanofPDF.com

Wesley Hayden déplia la lettre de sa mère pour la relire encore une fois. Le train qui traversait un pont sur chevalets tanguait plus que de coutume. Wesley cala la lettre sur sa cuisse. Il l'avait reçue une semaine plus tôt ; elle était datée du 17 novembre 1927 :

« Cher Wesley, je me réjouis tant que mes deux enfants passent Thanksgiving à la maison. Depuis que tu as grandi et pris ton envol, je redoute le jour où ni toi ni ton frère ne reviendrez ici pour les vacances. Je sais que le moment viendra où vous aurez, Frank et toi, chacun votre propre foyer, mais en attendant, pardonne-moi, je souhaite très égoïstement que vous soyez là aussi souvent que possible. »

Wesley rentrait chez lui, à Bentrock dans le Montana, de Grand Forks dans le Dakota du Nord, où il était étudiant en première année. Son frère Frank, déjà arrivé chez leurs parents, effectuait sa troisième année à l'université du Minnesota. Les deux frères avaient envisagé de voyager ensemble. Ils devaient se rejoindre à Fargo où ils auraient pris le train pour Bentrock, mais Frank avait trouvé un train qui partait plus tôt et l'emmenait directement à Miles City. Aussi Wesley voyageait-il seul.

Le train eut un soubresaut ; le bruit des roues sur les rails se modifia, baissant d'une octave, et leur vitesse s'altéra légèrement comme lorsqu'un cheval change d'allure et passe du trot au petit galop. Ils avaient franchi le pont, et Wesley reprit la lettre de sa mère :

« J'ai vu Iris l'autre jour, elle m'a demandé de tes nouvelles et m'a dit combien tu lui manquais. Elle voulait savoir si tu venais pour Thanksgiving. Elle a manifesté tant d'enthousiasme en apprenant que tu serais là, que j'ai pris les devants et l'ai invitée à partager notre repas. J'espère que ça te conviendra. Je sais que tu es étudiant maintenant, mais j'ai pensé que ça ne t'embêterait pas de revoir Iris. Elle était si jolie dans son manteau en laine rouge... »

Wesley s'interrompit, remit la lettre dans son enveloppe et la glissa dans la poche de sa veste. Nul besoin d'aller plus loin.

En effet, il n'avait pas écrit à Iris, et surtout ne lui avait pas dit qu'il retournerait à Bentrock pour Thanksgiving. Il espérait pouvoir l'éviter

pendant son séjour.

Wesley Hayden et Iris Heil étaient sortis ensemble alors que Wesley était en terminale. Elle était la première fille qu'il avait embrassée, qui l'avait autorisé à lui caresser les seins, la première fille que Wesley avait aimée.

Toutefois, en partant pour l'université, Wesley avait cru dire adieu à Iris pour de bon. Cette idée ne l'enchantait pas ; il avait la gorge tellement serrée et la poitrine tellement oppressée qu'il pouvait à peine respirer et, au bord des larmes, il s'en était tenu à un simple au revoir.

Seulement, Wesley avait l'intention de quitter pour toujours Bantrock, cette ville du Montana où il était né et avait grandi. Aller à l'université ne constituait pour lui qu'une première étape. Contrairement à son frère Frank, qui, grâce à ses performances sportives au base-ball, avait reçu une bourse de l'université du Minnesota, Wesley n'avait aucune raison économique de partir étudier en dehors de son État. L'université du Montana à Bozeman ou bien celle de Missoula étaient à portée de train. Mais comme il était résolu à faire sa vie ailleurs, il fallait bien commencer un jour ou l'autre.

Le problème, ça n'était pas l'amour. Wesley aimait le Montana. Il aimait ses parents. Il croyait aussi aimer Iris. Au cours de ces quelques mois, la plus longue période, en dix-huit ans de vie, qu'il avait passée hors de son État d'origine, il avait compris à quel point il tenait à son pays, à son horizon sans fin, à l'immensité du ciel, à cette imperceptible odeur de sauge et de roche érodée.

Mais le père de Wesley, Julian Hayden, était quelqu'un dans cette région du nord-est du Montana. Modeste propriétaire terrien, il avait fait l'acquisition, depuis son installation sur la ferme, d'un nombre considérable de terres, de quelques immeubles et commerces en ville.

Et surtout, il était devenu shérif. Il avait entre les mains toute la machinerie politique du comté. Bref, le nom des Hayden était réputé, il signifiait quelque chose pour presque tous les résidents de la région, et même si Wesley ne savait pas toujours ce que cela voulait dire qu'être un Hayden, il n'en demeurerait pas moins qu'aussi longtemps qu'il vivrait à Bantrock, il ne parviendrait pas à se forger sa propre identité.

Depuis qu'il habitait à Grand Forks, l'anonymat lui procurait une étrange exaltation. C'était quelque chose d'inattendu, qu'il n'avait jamais expérimenté. Il pouvait arpenter le campus, et il n'était personne... juste un étudiant dans la foule qui allait d'un bâtiment à l'autre. Il pouvait quitter la

faculté et descendre University Avenue pour se rendre au quartier des affaires. Là, on ignorait même qu'il était étudiant ; on aurait tout aussi bien pu le prendre pour un employé d'un magasin de chaussures, un vagabond ou encore un commis chargé de fournir les clients en eau de Seltz à la pharmacie Kemmelman.

Quand il déambulait dans la ville, Wesley s'efforçait de ne jamais emprunter le même chemin, jamais fréquenter la même boutique deux jours de suite pour éviter d'être pris pour un habitué. Beaucoup d'étudiants de première année étaient sollicités par les confréries ; Wesley, quant à lui, ne souhaitait pas s'engager. Il serait devenu un Sigma Chi ou un Phi Delt. Ça n'était pas pour lui. Certes, il avait des amis sur le campus, son camarade de chambre et quelques autres garçons du même foyer, mais il ne leur confiait rien de son passé. Un copain de fac découvrit ses origines et commença à l'appeler « Montana ». Un soir, alors qu'un groupe d'étudiants revenaient de la bibliothèque, Wesley prit ce jeune homme à part et lui demanda de bien vouloir désormais l'appeler par son nom. Il dut y avoir quelque chose d'implorant dans sa voix ou bien dans son regard, car l'étudiant lui présenta ses excuses et lui promit d'arrêter.

La locomotive filait inexorablement vers l'ouest ; aux alentours de minuit, il arriverait en gare de Bentrock. Dès sa descente sur le quai, Wesley, de retour chez lui, redeviendrait un Hayden. Et s'il ne voyait ni son père ni son frère, il sortirait avec son sac dans le hall de gare toujours vivement éclairé. Là, il tomberait sur Ray Hoffman, le guichetier de la Northern Pacific. Ray le saluerait, lui souhaiterait la bienvenue pour Thanksgiving et lui demanderait, car il savait exactement depuis combien de temps Wesley était parti et où, comment ça se passait à la fac dans le Dakota du Nord...

Le repas était terminé, mais personne ne se décidait à quitter la table. Le père de Wesley avait découpé la dinde dont la carcasse reposait dans le plat à côté de son assiette. De temps à autre, M. Hayden picorait un petit bout de viande resté sur l'os.

Du bout de la table, la mère de Wesley dit doucement à son mari :

— Si tu as encore faim, il y a de la dinde dans la glacière. J'en ai mis de côté pour les sandwiches des garçons, mais tu peux en prendre.

M. Hayden repoussa le plat.

— Non, c'est bon. Enlève-moi ça !

M^{me} Hayden se leva et commença à empiler les assiettes et les plats. Iris fit de même.

— Restez assise, dit la mère de Wesley.

— Je peux tout de même vous aider.

— Pas question. Vous êtes notre invitée, et on n'a pas l'habitude de faire travailler les invités. Asseyez-vous et faites comme si vous buviez les paroles de ces gaillards.

Iris se rassit docilement et sourit avec douceur à Wesley. Il avait posé les coudes sur la table et joint les mains devant lui. Du bout du doigt, elle effleura les jointures de sa main gauche, geste si scandaleusement intime aux yeux de Wesley qu'il la repoussa. S'emparant de son verre d'eau, il se tourna vers son père qui parlait d'un homme qu'il avait arrêté récemment.

Mais il avait du mal à se concentrer sur autre chose qu'Iris. Le seul éclairage de la salle à manger venait des chandelles sur la table ; leur lueur vacillante adoucissait et ombrait toutes les surfaces lisses : le petit pot à lait, les bols et les assiettes en porcelaine, les visages. Iris était encore plus jolie que dans le souvenir de Wesley. Elle avait changé imperceptiblement depuis qu'il l'avait quittée à peine trois mois auparavant. Elle avait quelque chose en moins – les joues moins rondes, les lèvres moins charnues –, ce qui la faisait paraître plus âgée. Sa beauté avait gagné en maturité et ne semblait plus seulement l'apanage de la jeunesse. Elle était vêtue d'une robe rouge foncé, avec un col blanc en dentelle. Wesley se souvint qu'elle l'avait déjà mise l'année précédente pour le bal de Noël au lycée. Mais ce soir-là, dans la pénombre de la pièce, la robe paraissait couleur lie-de-vin. Elle portait aussi le bijou que Wesley lui avait offert le Noël d'avant, un cœur en strass entouré de petites perles sur une chaîne en or. Iris touchait souvent son pendentif puis, se rappelant subitement qu'elle ne devait pas le tripoter, le laissait retomber sur sa gorge et croisait les mains sur ses genoux. Mais elle ne tardait pas à le toucher de nouveau, faisant glisser sur sa chaîne le petit cœur en strass.

Le père de Wesley se mit à parler plus fort, comme s'il lui suffisait de hausser le ton pour capter l'attention de son fils. Peut-être n'avait-il pas tort ? Wesley prêta l'oreille à son histoire.

— J'étais sur le point de l'embarquer. De le faire inculper pour délit grave contre l'administration et tout et tout, quand il m'a dit qu'il cesserait d'ouvrir les enveloppes dès qu'il aurait assez d'argent pour manger.

D'ailleurs, lorsqu'il tombait sur une lettre contenant des nouvelles importantes, il veillait à ce qu'elle parvienne à son destinataire. Il la déposait lui-même.

« Moi, je continue à rouler. Tout à coup, j'entends renifler et vois des larmes couler sur les joues d'Emil, laissant une traînée dans la crasse.

« Et ça a marché. Je me suis arrêté sur le bord de la route et lui ai dit : "Bon sang, Emil, c'est pas comme ça que tu vas trouver de quoi t'acheter à manger. Ni pour Thanksgiving, ni pour n'importe quelle autre occasion. Merde, c'est même pas une façon intelligente de voler. Dans ce bled, tu peux ouvrir mille enveloppes sans dénicher le moindre dollar." Faut dire qu'Emil, il est de ces Indiens qui n'ont pas inventé la poudre. Des gars même pas capables de faire équipe pour braquer une station-service. Même pas, bon Dieu ! Il a fallu qu'Emil s'en prenne au sac postal.

« Finalement, je l'ai laissé partir, ce pauvre couillon. En lui disant qu'il devrait aider Lonnie à distribuer le courrier, si celui-ci voulait bien de lui. J'ai vidé cet abruti de la voiture avec un coup de pied au cul et l'ai expédié chez lui. Il a eu sacrément de la chance de pouvoir passer la nuit dans son lit.

Le père de Wesley se retourna vers Iris, brandissant le doigt dans sa direction :

— Quand vous êtes près de moi, jeune fille, il faut vous boucher les oreilles. Je suis trop vieux pour apprendre à surveiller mon langage.

Le père de Wesley se leva et alla jusqu'au buffet. Ouvrant la porte du bas, il en sortit une bouteille de vieux bourbon, cadeau rapporté de Louisiane par Merle Dennis, un spéculateur dans le pétrole qui utilisait Bentrock comme base pour chercher des emplacements favorables à des forages, depuis le sud du Montana en remontant à l'ouest vers le Dakota du Nord, jusqu'au Canada. Le shérif Hayden avait servi de guide officieux à Merle Dennis à travers tout le territoire, le présentant aux propriétaires de ranchs et de fermes, l'aidant même à négocier des tarifs avantageux pour les droits du sous-sol. En échange de ses services, chaque fois Merle Dennis revenait à Bentrock avec un cadeau : une ceinture artisanale avec un décor doré, un couteau de poche au manche en ivoire sculpté par un matelot, une cave à cigares, une collection de mouches pour la pêche, une bouteille de bourbon. M. Hayden mit la bouteille sur la table de la salle à manger. La lueur des chandelles donnait au bourbon un reflet ambré. Puis il sortit trois verres à whisky en cristal.

— Et maintenant, demanda-t-il à ses fils, que diriez-vous de conclure ce délicieux repas par la dégustation d'un excellent bourbon ?

Wesley et Frank échangèrent un regard. Ils savaient que leur père s'adressait seulement à eux. Iris était exclue de cette proposition, en raison de son âge et de son sexe. Leur père n'ignorait sûrement pas qu'ils buvaient, mais on ne les avait jamais autorisés à boire ouvertement, et encore moins à la table familiale. Que s'était-il passé depuis le départ de Wesley ? Était-ce le fait d'étudier à l'université qui donnait le droit de partager le whisky avec son père ?

Frank, lui, n'hésita pas. Il prit un verre et le tendit à son père pour qu'il le remplisse.

— Je parie que tu lui as donné un ou deux dollars, à Emil, hein ? lui dit-il.

M^{me} Hayden revint dans la pièce.

— Bien plus que ça.

M. Hayden agita négligemment la main.

— Je lui en ai filé dix pour qu'il offre à sa famille un repas décent pour Thanksgiving et je lui ai dit que s'il s'achetait une bouteille avec, je le jetterais en prison par la peau du cul.

Wesley profita de ce qu'il servait à boire pour tendre son verre. Son père lui versa deux doigts de bourbon.

— Dis-moi, lui demanda Frank, c'est qui le shérif en ce moment ? Toi ou Len ? Je ne sais plus trop.

Comme dans Mercer County on avait limité le nombre de mandats successifs pour la charge de shérif, afin de contourner ce règlement Len McAuley, l'adjoint de Julian Hayden, faisait occasionnellement office de shérif, prenant alors Julian pour adjoint. Leurs titres officiels changeaient, mais en réalité ils conservaient leurs fonctions, et dans le comté personne n'était dupe.

— C'est encore moi, dit M. Hayden. Il me reste un an jusqu'aux prochaines élections.

Wesley porta le bourbon à ses lèvres. Son arôme, une odeur de caramel et de bois brûlé, remplit ses narines. Il suspendit son geste, puis but prudemment, espérant éviter les effets désagréables de la première gorgée : frisson incontrôlable, yeux humides et, le pire de tout, un hoquet ou une quinte de toux. Il ne voulait surtout pas que son père, son frère ou Iris le croient incapable d'avaler un verre d'alcool sans s'étouffer. Il avait tort de

s'en faire ; le bourbon provoqua le choc attendu, mais son âpreté paraissait contenue, comme s'il avait été enveloppé dans du coton moelleux.

M^{me} Hayden ramassa une nouvelle pile d'assiettes. Wesley remarqua qu'elle fronçait les sourcils à la vue de la bouteille, mais elle ne dit rien.

— Alors, qu'as-tu fait de tes bonnes manières, fils ? lui demanda M. Hayden. Tu ne proposes pas à cette jeune personne de goûter ? ajouta-t-il en levant son verre.

— Non, merci, dit Iris en plissant le nez.

Mais Wesley n'avait plus le choix, son père venait de lui donner une leçon.

Il tendit son verre à Iris :

— Veux-tu une gorgée ?

Frank donna une petite tape sur le bras de son frère.

— Elle aimerait peut-être un verre !

— Tu en veux ? répéta Wesley.

Iris secoua la tête :

— Non, rien que l'odeur... !

— Celui-ci n'est pas comme les autres, dit M. Hayden, on n'en fait pas de meilleur !

Iris secoua la tête à nouveau :

— Mon père m'en a déjà fait goûter une fois, et ça m'a brûlé la gorge.

— Ton vieux n'a sûrement jamais eu chez lui un bourbon de douze ans d'âge, observa Frank.

À en juger par le regard qu'il lança à son père, Wesley se demanda si ce dernier ne lui avait pas donné un coup de pied sous la table.

— On ne boit pas un verre d'alcool comme on boit un verre d'eau. Surtout un bourbon de cette qualité. Si vous vous contentez de l'avaler, vous ne lui rendez pas justice.

Il leva son verre et but lentement.

Quand il eut posé son verre, il garda les lèvres serrées ; à l'évidence il avait encore le bourbon dans la bouche. Puis il inspira profondément, comme si c'était avec le nez qu'on dégustait l'alcool. Il se lécha les lèvres et soupira.

— Ma parole, celui qui a fabriqué ça connaît une recette d'enfer.

M. Hayden regarda ses fils, avant de leur donner un dernier conseil :

— Bien sûr, si vous buvez une de ces bouteilles de contrebande qu'on trouve par ici, autant vous pincer le nez et avaler le plus vite possible.

Encore heureux si vous ne perdez pas la vue. Ou pire.

Se penchant devant Wesley, il tendit son propre verre à Iris.

— Allez, essayez donc, mademoiselle. Suivez mon exemple : prenez juste une petite gorgée que vous ferez tourner dans votre bouche avant de l'avaler.

Iris regarda Wesley, mais avant qu'il ne pût prononcer un mot ou réagir d'une quelconque manière elle prit le verre des mains de M. Hayden.

— Vas-y, renchérit Frank, on ne dira rien à tes parents.

Dans cette partie du Montana, la famille de Wesley n'était pas la seule à considérer la prohibition comme une règle à contourner plutôt qu'à observer. On dénombrait beaucoup d'abstinents, mais plus pour des raisons religieuses que légales. Le shérif ne se fatiguait pas trop pour faire respecter le dix-huitième amendement, n'intervenant que quand des contrebandiers cherchaient à escroquer des citoyens du comté. Wesley ne se souvenait pas avoir vu sa propre mère prendre un verre de bourbon. Il lui arrivait exceptionnellement de boire un peu de vin doux et, les soirs d'été, de partager une bière avec son mari, mais les alcools forts, sûrement pas. Wesley avait la certitude de n'avoir jamais vu son père proposer un whisky à sa mère.

Iris porta le verre à ses lèvres. Avant de boire, elle dit à Frank :

— Je l'espère bien !

Ses paupières frémirent ; elle ferma presque les yeux. Suivant les conseils de M. Hayden, elle garda l'alcool quelques secondes dans sa bouche. Toutefois, avaler le bourbon et le faire descendre dans sa gorge lui demanda un tel effort que tous ses muscles parurent se contracter.

Elle frissonna comme si elle avait senti un courant d'air venant d'une fenêtre ouverte.

— Pouah ! fit-elle en grimaçant.

Le père et le frère de Wesley éclatèrent de rire.

« Pourquoi cette comédie ? » se demanda Wesley. Dans des fêtes, il l'avait déjà vue boire du vin, de la bière, des alcools forts. L'été d'avant, un jour de fortes chaleurs, se souvint-il, Iris et lui étaient allés se baigner dans la rivière Knife, et il avait apporté deux litres de bière maison. Pendant qu'ils nageaient, la bière rafraîchissait dans la rivière. Quand ils sortirent de l'eau, ils ouvrirent les deux bouteilles, une pour chacun, et Iris termina la sienne bien avant Wesley. La bière glacée lui donna mal à la tête, si bien qu'Iris finit aussi sa bouteille. Elle la but avec autant de rapidité que la

première. Il faut convenir que l'offre de Wesley n'était pas tout à fait innocente. Ils étaient allés de plus en plus loin dans leurs expériences sexuelles, et Wesley se disait que peut-être ce jour-là ils iraient jusqu'au bout. Toutes les conditions semblaient réunies : ils étaient tous les deux en maillot de bain, Iris était d'humeur particulièrement espiègle et affectueuse, et s'il lui faisait boire suffisamment de bière...

Pour se mettre à l'abri du soleil et des regards ils nagèrent jusqu'au pont et se glissèrent dessous, là où il faisait sombre et frais même par temps de canicule. Des années de crues et de décrues, de courants tantôt lents, tantôt rapides avaient poli les poutres et les soubassements du pont au point qu'ils semblaient doux au toucher. En outre, rochers et piliers en béton étaient couverts de mousse. Les Indiens qui au printemps pêchaient dans les trous profonds ou dans les courants avaient aménagé ce lieu, nettoyant les buissons et y installant des rondins, aussi était-il facile de s'y asseoir, voire même de s'y étendre.

Wesley écrasait la bouche d'Iris avec une ardeur toujours plus insistante qui la fit basculer sur le dos. Elle était encore toute mouillée, et les mains de Wesley glissaient sur sa peau comme si elle avait été enduite d'huile. Ses cheveux trempés sentaient l'eau de la rivière et la lotion pour indéfrisable.

Il essaya de glisser la main dans le haut de son maillot, mais il n'était pas très bien placé et l'étoffe humide collait à la peau d'Iris. Elle se déroba brusquement à ses caresses. « C'est cuit ! » pensa Wesley. Mais Iris le surprit ; elle se redressa et, apparemment d'un simple mouvement d'épaule, fit glisser les bretelles de son maillot, le roula jusqu'à sa taille et s'étendit à nouveau, offrant sa poitrine nue tant à ses yeux qu'à ses mains.

Pendant quelques instants, Wesley en resta médusé. Il avait déjà vu des seins de femme, mais juste sur les cartes postales françaises de Tommy Salter. La poitrine d'Iris était petite, les mamelons guère plus grands que des pennies. Leur peau brune était grenée et tendue. Il n'avait touché ses seins qu'au travers de ses vêtements et uniquement dans l'obscurité. Pour le moment, il n'avait qu'une seule envie, la regarder – ça lui suffisait, c'était déjà trop –, mais il se rendait bien compte que cela constituait une violation évidente de l'étiquette en vigueur.

Il s'approcha d'elle quand ils entendirent quelqu'un marcher au-dessus d'eux sur le pont. L'inconnu avançait sans hâte, longeant le parapet. Arrivé au milieu du pont, il s'arrêta, se penchant pour contempler la rivière. Il se mit à siffler un air presque familier à Wesley. Wesley regarda Iris. Elle

n'avait pas esquissé un geste pour se couvrir, ni avec son maillot, ni avec les bras. En fait, elle se retenait de rire.

Le marcheur se remit en route, et bientôt ils n'entendirent plus ses pas résonner sur les planches du pont.

Iris se leva aussitôt, se tenant en équilibre sur un rocher, et sauta pour s'agripper à l'une des entretoises diagonales en fer du pont. Elle s'y hissa suffisamment pour espérer découvrir l'identité du passant.

— Qui diable ça pouvait être ? demanda-t-elle.

Wesley ne bougeait pas, la dévisageant cette fois avec une stupéfaction nouvelle. Qui était cette fille qui se balançait là, les seins exposés à l'air estival ? Il eut le sentiment de ne pas la connaître du tout, de ne jamais réussir à la connaître. Comment avait-il pu se risquer à poser les mains sur elle ?

Elle était Iris Heil, la seule fille d'une famille de cinq enfants. Était-ce à force de vouloir suivre ses frères aînés qu'elle s'était forgé une musculature pareille ? Une autre pensée plus dérangeante lui vint à l'esprit. Ses frères avaient sûrement déjà vu ses seins et sans doute tellement souvent qu'elle n'avait pas hésité ni éprouvé la moindre honte à les lui montrer.

Iris était toujours suspendue à l'entretoise. Comme elle se laissait descendre, les muscles durs et compacts de ses bras et de ses épaules s'étirèrent et s'affinèrent. Elle dut lire quelque chose dans les yeux de Wesley car elle ne le rejoignit pas sous le pont. Remontant son maillot, elle ajusta les bretelles sur ses épaules.

— On retourne dans l'eau ?

Sans attendre sa réponse, elle bondit de rocher en rocher jusqu'à ce qu'elle trouve un endroit assez profond pour plonger. Elle sauta gauchement, tout en bras et jambes, et, tandis qu'elle disparaissait sous l'eau, Wesley eut l'impression de découvrir une nouvelle sorte de frustration, celle que l'on ressent quand une opportunité qui ne se représentera plus jamais s'éloigne doucement.

Les mois qui suivirent, Wesley fut hanté par le souvenir de cette journée de baignade. L'image qui lui revenait sans cesse n'était pas celle d'Iris dans ses bras, mais celle d'une superbe acrobate à moitié nue, se balançant, suspendue à l'entretoise du pont. Et même dans son esprit, elle était là pour qu'il la regarde et non pour qu'il la touche.

Iris reposa le verre sur la table et porta ses doigts à ses lèvres comme pour effacer la brûlure du bourbon.

— Je ne comprends pas comment vous pouvez boire ça.

Écœuré par son hypocrisie, Wesley jeta un coup d'œil vers la cuisine où sa mère faisait la vaisselle. À ce moment précis, elle ne travaillait pas. Un torchon dans les mains, entortillé comme un bouquet de drap grossier, elle observait son mari dans la salle à manger en train d'initier une jeune fille mineure à la dégustation d'un vieux bourbon. Croisant le regard de Wesley, elle détourna la tête et se remit à l'ouvrage.

— Ça va te faire pousser des poils sur la poitrine, dit le frère de Wesley pour taquiner Iris. Prends garde !

— Ce sont des histoires de grand-mère, répliqua-t-elle, se tournant vers Wesley.

Cette expression sur son visage, que signifiait-elle ? Un appel au secours ? Qu'il l'emmène loin d'ici ? Ou bien, flattée par toute cette attention, lui demandait-elle de ne pas la trahir, de ne pas dévoiler à son père ou à son frère ce qu'elle était réellement ?

— Dis donc, tu ferais mieux de te servir un autre verre, lança Wesley à son frère. Tu en as bien besoin !

— Hé, petit frère ! On ne va pas s'amuser à compter qui de nous a le plus de poils. Tu perdras à tous les coups, rétorqua Frank avec ce rire désinvolte que Wesley s'était échiné à copier pendant des heures.

Wesley pointa le doigt sur le verre de Frank.

— Tu vas boire ça ?

— Tu veux aussi qu'on se mesure là-dessus ?

— Non, c'est juste une question.

M. Hayden se pencha vers Iris :

— Vos frères se disputent comme ça ?

— Toute la journée, répondit-elle, plissant le nez comme quand elle avait avalé le bourbon.

Frank eut un geste de la main pour signifier qu'il n'allait pas gaspiller son énergie ni son temps pour son frère. Il se retourna vers Iris.

— Tu as un joli pendentif.

— C'est Wesley qui me l'a offert, fit-elle en souriant à Wesley.

— Ah bon ?

Frank rapprocha sa chaise de la sienne.

— D'où te vient ce goût pour avoir choisi quelque chose d'aussi beau, petit frère ?

— Ta mère ne t'aurait-elle pas donné un coup de main ? hasarda M. Hayden.

Wesley allait protester que sa mère n'y était pour rien, quand Iris s'interposa :

— Peut-être lui ai-je fait une suggestion ou deux.

Une suggestion ou deux ! L'année précédente, un mois avant Noël, Wesley et Iris avaient pris l'habitude de faire un tour en ville, chaque jour après l'école. Normalement, c'était pour retrouver des amis au Bazar Douglas et boire un Coca ou un soda. En réalité, Wesley s'en rendit compte, ces promenades quotidiennes n'avaient d'autre but que de permettre à Iris de s'arrêter devant la bijouterie Hesvig pour lui montrer le pendentif qu'elle aimait et convoitait « au point de vouloir jeter une pierre dans la vitrine pour le voler ». Aussi, quand il le lui avait offert pour Noël, Iris n'avait même pas pu feindre la surprise.

— Je peux le voir de plus près ? demanda Frank.

Baissant la tête, elle avança légèrement le buste, sans toutefois soulever le bijou pour le présenter à Frank.

Ce n'était pas utile. Frank le saisit, non pas entre le pouce et l'index, comme on fait pour ramasser un caillou sur le sol. Non, il glissa quatre doigts sous le pendentif et le tint dans la paume de sa main.

Le plus embêtant, c'était que Frank ne l'avait pas levé à la hauteur de ses yeux pour l'examiner. Le dos de sa main reposait sur la poitrine d'Iris ; la chaîne en or et le strass brillaient à la lueur des chandelles.

Une pensée traversa soudain l'esprit de Wesley. La main de Frank s'était-elle déjà posée là ? Frank avait-il caressé la poitrine d'Iris avant lui ? Était-ce pour cette raison qu'ils étaient aussi calmes l'un et l'autre ? Frank, parce que ce geste ne lui était pas nouveau, et Iris, parce qu'elle lui avait déjà permis de la toucher ? Peut-être que, ce fameux jour au bord de la rivière, Iris lui avait montré ses seins avec autant de désinvolture pour l'avoir pareillement fait avec son frère ?

Sans lâcher le bijou, Frank dit à son père :

— Regarde bien, regarde ce que ton fils fait de son argent.

Et, se tournant vers Wesley :

— À moins que ça ne soit l'argent de papa ?

M. Hayden se leva de son siège et se pencha en avant. Maintenant, lui aussi avait les yeux rivés sur la poitrine d'Iris. Il tourna la tête d'un côté, puis de l'autre, admirant à n'en pas douter le pendentif et sa monture. Mais il donnait tout autant l'impression de lorgner les seins de la jeune fille.

— Ravissant, dit M. Hayden.

Wesley était au bord de l'explosion. Dans sa rage, il était prêt à écraser son poing sur le visage de son père et de son frère, à les envoyer au tapis, à les rouer de coups de pied jusqu'à ce qu'ils perdent conscience et qu'il ait l'impression de taper dans un sac de blé. Alors il marcherait sur la main de son frère, cette main qui avait tenu si tendrement le cœur en strass d'Iris et, avec le talon de sa botte, il la broierait jusqu'à ce que les phalanges se brisent en craquant sur les lames du plancher.

Bien sûr, Wesley n'en fit rien. Un courant d'air imperceptible fit vaciller la flamme des chandelles, changeant la forme des ombres dans les coins. Son père posa les mains à plat sur la table, et Wesley remarqua le tracé de ses poils noirs sur ses avant-bras musclés. Il entendait la respiration d'Iris, haletante et rapide. Était-elle perturbée d'avoir été coincée par ces deux hommes ou tout simplement excitée par leur attention ?

Wesley regarda autour de lui. Sa mère allait-elle bientôt revenir dans la pièce ? Non. Elle ignorait ce qui se passait dans sa maison. Elle avait fermé depuis peu la porte battante qui séparait la cuisine de la salle à manger. Wesley s'interrogea. Avait-elle agi ainsi parce qu'elle savait ce qui allait arriver et préférait ne pas y assister pour ne pas se sentir responsable ?

En désespoir de cause, il se leva et se plaça entre Iris, son père et son frère.

M. Hayden et Frank s'écartèrent, mais Frank garda quelques instants encore le pendentif dans sa main, ne le laissant retomber sur la poitrine d'Iris qu'à contrecœur.

Wesley s'empara de la bouteille de bourbon, comme si c'était ce qu'il voulait depuis le début, et il se servit beaucoup plus généreusement que son père ne l'avait fait.

— En général, dit M. Hayden, avant de se servir dans la bouteille de quelqu'un, on lui en demande l'autorisation.

Sans prendre le temps de répondre, Wesley but une gorgée de bourbon. Mais dans sa colère et sa hâte, il en avala trop d'un coup et, s'efforçant de ne pas tousser, plissa les yeux pour les empêcher de déborder.

— Je m'étais imaginé, dit-il le plus gravement possible, qu'on partageait tout dans cette maison.

Le père de Wesley se recula pour mieux voir ce fils qui buvait son bourbon à son nez et à sa barbe.

— Ou bien tu as perdu tes bonnes manières à l'université, dit M. Hayden, ou bien je me suis planté et t'ai laissé partir alors que tu avais encore des choses à apprendre.

— Ne t'inquiète pas. Tu m'as bien éduqué. J'ai suivi ton exemple.

M. Hayden s'écarta un peu plus, comme s'il ne voyait pas encore très bien son fils.

— Justement, je crois que je devrais m'inquiéter, jeune homme.

Wesley eut l'impression que son père cherchait surtout à faire diversion. Pendant qu'ils se lançaient des regards furieux par-dessus la table, Frank et Iris, eux, en échangeaient de plus amicaux.

Se détournant de son père, il pivota brusquement vers Iris :

— Il faut qu'on y aille, dit-il d'une voix plus sévère qu'il ne l'aurait voulu.

Iris le regarda comme si elle doutait de son identité. Il ne pouvait le lui reprocher, lui non plus n'en était pas certain.

Son verre d'eau glacée avait laissé sur la nappe blanche une auréole humide. Wesley reposa le verre encore plein de bourbon, essayant de viser la trace de l'autre. Quand il eut retiré sa main, pour s'assurer qu'elle ne tremblait pas, il observa à la lueur de la chandelle la surface frémissante du liquide ambré.

— Allons-y, répéta-t-il plus doucement.

Cette fois-ci, Iris se leva tout de suite.

M. Hayden en fit autant. Repoussant sa chaise, il recula d'un pas. Le voyant bomber le torse, Wesley crut un instant que son père cherchait à lui barrer le passage pour l'empêcher de reconduire la jeune fille. Mais Julian Hayden se mettait toujours debout quand une femme se levait et aimait alors à tendre ses bretelles en gonflant la poitrine.

— Oh, arrête, Wes. Attends, nom de Dieu, dit Frank.

Mais Wesley n'attendit pas. Il escorta en douceur Iris jusqu'à la sortie, ne ralentissant que pour lancer un regard du côté de la cuisine où était sa mère, mais la porte était toujours fermée.

Quand ils quittèrent la maison, il neigeait. Les lourds flocons étaient si gros dans le ciel nocturne que Wesley n'eut pas besoin de lumière pour les distinguer. Il leva la tête vers le ciel : les particules blanches tombaient si dru, à une vitesse telle qu'il y vit autre chose que de l'eau, de la glace et de l'air.

Ils se dirigeaient vers la voiture. Iris le précédait, et Wesley sentit à la longueur et au rythme de ses enjambées qu'elle était en colère. Peut-être n'était-ce pas tant de la colère que de la perplexité. Combien de fois depuis qu'ils se connaissaient l'avait-elle regardé en déclarant : « Je ne te comprends vraiment pas. » Autrement dit, la faute en incombait à Wesley, et la capacité d'Iris à comprendre n'était pas en cause.

La neige travaillait déjà à effacer les traces d'Iris, et Wesley s'arrêta quelques instants pour la regarder marcher. Les flocons s'accrochaient à ses cheveux et à la laine foncée de son manteau. Se retournant, il contempla les empreintes sombres de leurs pas qui traversaient la cour. Si la neige continuait à tomber à cette allure-là, dans moins d'une heure nul ne pourrait soupçonner que quelqu'un était sorti de cette maison.

LEN McAULEY
(1935)

OceanofPDF.com

Len McAuley n'avait que douze ans quand il but sa première goutte d'alcool. Elle lui fut proposée par le Dr Wright, qui espérait qu'elle aiderait le jeune garçon à supporter son deuxième jour dans le Montana.

— Je n'ai pas de médicament adapté à ton mal, fiston, mais il y en a que ça aide ! avait-il déclaré en lui versant trois doigts de whisky qu'il compléta avec de l'eau et un morceau de sucre.

Len avait vidé le verre en trois gorgées. Il ne sut pas si ça l'avait aidé, mais à dater de ce jour, le whisky à l'eau devint sa boisson de prédilection. De temps à autre, il l'adoucissait encore avec du sucre, renouant alors avec son enfance dès la première gorgée. La plupart du temps, Len faisait un usage du whisky conforme à la première prescription du docteur : pour surmonter sa souffrance quotidienne dans le Montana.

Len McAuley était arrivé à Mercer County dans le Montana en 1898, avec son père, sa mère et son frère aîné. Ils avaient quitté leur foyer à Saint Paul, au Minnesota, pendant l'été, à la fin de l'année scolaire, pour s'établir dans le nord-est du Montana. Le temps de descendre du train, de regrouper bagages et affaires personnelles, de louer une charrette pour y charger le tout, la nuit était tombée, et M. McAuley craignit de ne pas retrouver le chemin de leur concession dans l'obscurité. Ils demandèrent de dormir à l'hostellerie *Carson*. Un incendie, dont on ne réussit pas à déterminer la cause, se déclara pendant la nuit. Une lampe à pétrole renversée, le cigare mal éteint d'un représentant de commerce ? Toujours est-il que l'hôtel construit en bois de charpente des Judith Mountains brûla si vite que la brigade locale des pompiers en fut réduite à regarder le feu se consumer tout seul et à s'assurer que les flammes ne gagnent pas les immeubles et entrepôts avoisinants.

Len ne sut jamais avec certitude qui de son père, sa mère ou son frère aîné l'avait jeté par la fenêtre de la chambre du premier étage, ce qui lui valut un bras cassé, mais surtout la vie sauve. Il garda de cette nuit le souvenir d'une chute à travers les flammes, puis, tandis que l'hôtel

s'effondrait, d'une chevauchée folle sur un nuage de fumée pour s'éloigner du feu. Seules deux chambres étaient occupées en plus de celle des McAuley, l'une par le représentant de commerce, l'autre par un homme plus âgé qui enseignait la musique dans les écoles de la région et vivait à l'hôtel pendant l'année scolaire. Ces deux clients et les trois membres de la famille McAuley périrent dans l'incendie. Seuls Len et le réceptionniste en réchappèrent.

Le pasteur presbytérien et sa femme proposèrent de prendre Len chez eux puisqu'il n'avait plus personne au monde, mais il refusa. Sa famille et lui étaient venus dans le Montana pour y cultiver leur terre, et c'était exactement ce qu'il avait l'intention de faire. Les citoyens de Bentrock organisèrent à son profit une collecte qui, s'ajoutant au peu que lui avait rapporté la liquidation des biens familiaux épargnés par le feu, lui permit de s'acheter un chariot, un cheval et des provisions. Dès qu'il le put, il se rendit sur la concession que son père aurait dû exploiter. Le jeune McAuley y bâtit sa maison, tant bien que mal. Au début, il habitait sous son chariot fermé sur trois côtés par les brandes, les pierres et le bois qu'il avait pu ramasser. La nuit, il y pénétrait en rampant comme dans une grotte. Ça lui convenait. S'il vivait comme un animal, peut-être ressentirait-il la même chose qu'une bête – la chaleur, le froid, la faim, la fatigue –, et les sentiments humains, le chagrin, la douleur et la solitude, le déserteraient.

Bien qu'il fût trop jeune pour prétendre au droit à la propriété, personne ne lui fit d'objection, tout le monde étant persuadé qu'il quitterait sous peu sa parcelle. Si le vent et la chaleur d'abord, le froid et la neige ensuite, ne le chassaient pas de la prairie, l'isolement s'en chargerait.

Mais il resta. Il vécut de chasse et de pêche, de denrées et de bois de chauffage qu'il arrivait à se procurer. Les femmes du comté, chaque fois qu'elles ou leurs maris passaient à proximité de la concession de Len McAuley, veillaient à lui déposer de la nourriture, principalement du pain et des pâtisseries qu'un jeune garçon devait forcément aimer sans pouvoir en fabriquer lui-même. En réalité, Len avait réussi à confectionner sur son réchaud de fortune un genre de scone semblable à ceux que faisait sa mère et, comme il y ajouta des myrtilles fraîchement cueillies, il eut l'impression d'améliorer la recette. Il acceptait ces attentions, mais refusait toute invitation à un repas familial dans une ferme voisine, dans un ranch ou en ville.

Il finit par se construire une bicoque, à peine plus élaborée qu'un appentis, mais qui le protégeait davantage des intempéries que son chariot. La toute première fois qu'il se tint debout dans cette maison en écoutant le vent cogner en vain sur les murs de sa fabrication, quelque chose se brisa en lui, et il ressentit le manque de chaleur humaine comme une douleur physique. Comme si on lui avait arraché une partie de lui-même. Ce jour-là, il partit faire un tour à cheval, en direction de l'habitation la plus proche, une propriété située à moins de deux kilomètres en amont de la rivière.

Ce fut là qu'il fit la rencontre d'un autre adolescent, Julian Hayden, et de sa mère. Originaires de l'Iowa, les Hayden vivaient sur leur concession dans le Montana depuis plus longtemps que Len ; cependant, tant leurs yeux que l'état de leur ranch trahissaient une incertitude, une instabilité signifiant que la prochaine épreuve – aussi dure qu'une averse de grêle ou aussi banale que l'irruption d'un serpent à sonnettes – pourrait mettre un terme définitif à leur vie dans la prairie.

Len était venu pour trouver des interlocuteurs, mais une fois en leur présence, il ne sut quoi dire. Finalement, après un silence pesant durant lequel Julian et sa mère se contentèrent de le regarder, monté à cru sur son cheval, il bredouilla :

— Vous avez besoin d'un coup de main ?

Il voulait simplement offrir ses services comme on s'entraide entre voisins, mais Julian se méprit sur le sens de sa question. Se tournant vers sa mère, il s'entretint un moment avec elle et répondit :

— On t'engage.

Cet après-midi-là, Len McAuley aida Julian à installer une partie de la clôture. Il travailla d'abord sur le ranch et puis, dix ans plus tard, quand Julian, briguant le poste de shérif du comté, partit pour la ville, il associa aussi Len à ce projet. Julian embaucha Len McAuley comme adjoint. Quand les trois mandats légaux expiraient, Len prenait sa place avec Julian pour adjoint jusqu'à ce que ce dernier fût à nouveau éligible.

Quand Julian décida de retourner s'occuper de son ranch, il légua son insigne de shérif à son fils, et Len étendit ses loyaux services à une autre génération des Hayden, remplissant cette fois la fonction d'adjoint de Wesley. Le fils avait davantage besoin de Len que le père, car bien que Wesley fût né et eût été élevé à Mercer County, il ne comprit jamais aussi bien que Julian la région et ses habitants. Len l'attribuait au fait que Julian était arrivé peu de temps après la création du comté – ils avaient en quelque

sorte grandi ensemble –, alors que le garçon était né bien après. Pour aider Wesley, Len lui recommanda :

— Tu n’as qu’à faire comme ton père.

Mais le conseil ne fut pas d’une grande utilité. Contrairement à Len, qui savait d’instinct ce que Julian aurait fait dans telle ou telle situation, Wesley le plus souvent n’en avait pas la moindre idée.

Dans l’esprit de Len, l’incident survenu avec le jeune Eldridge illustrait bien la différence entre le père et le fils.

Jimmy Eldridge n’était pas un garçon vif. Déjà grand pour son âge, le fait qu’il eût redoublé une classe ou deux accentuait encore la différence de taille entre ses camarades et lui. Ils avaient l’habitude de taquiner Jimmy juste pour le voir bafouiller et écumer de rage. Un jour, alors que Wesley se trouvait en poste depuis moins d’un an, une bataille éclata dans la cour de récréation entre Jimmy et deux autres garçons. La jeune Mlle Hauser tenta d’arrêter la bagarre, tirant en arrière Jimmy qui était monté sur George Flynn. Sans se retourner, Jimmy, d’un moulinet du bras, se débarrassa de ce nouvel agresseur. Mlle Hauser fit un vol plané, et sa tête heurta une pierre. Une coupure à la tête, sans être nécessairement grave, saigne toujours beaucoup. Un enseignant essaya en vain de stopper l’hémorragie. Mlle Hauser eut besoin de deux points de suture. Quand Wesley Hayden prit connaissance de l’incident, il accourut avec autant de hâte que si l’on avait assassiné quelqu’un. Len chercha à le calmer, mais Wesley ne cessait de répéter :

— Une enseignante. Nous ne pouvons tolérer qu’une telle chose arrive à l’un de nos enseignants.

Une fois que Wesley eut recueilli tous les détails de l’incident, ou du moins ceux qu’il voulait connaître, il se rendit chez les Eldridge. Il sortit Jimmy de la maison, le chargea dans la voiture – la voiture officielle du shérif avec un écusson sur la porte afin que personne dans le voisinage n’ignore qui emmenait Jimmy – et le conduisit directement en prison. En réalité, il n’enferma pas le garçon, mais le planta devant la porte ouverte d’une cellule, lui laissa le temps de bien voir l’intérieur obscur et lui dit qu’une conduite comme la sienne pouvait lui valoir l’incarcération. Et il le garda une heure dans son bureau avant de le ramener chez lui.

Len comprenait que Wesley essayait de résoudre l’affaire à la manière de son père : avec autorité et efficacité, en s’efforçant de donner au garçon

une leçon qu'il n'oublierait pas, mais sans recourir à la justice. Et en même temps il n'y était pas du tout.

S'il avait su qui étaient les Eldridge, il aurait pu avoir une idée de leur sens de l'honneur. Jimmy était le dernier d'une famille de cinq enfants et, comme il était le seul parmi eux à ne pas briller par son intelligence et sa beauté, ses parents tenaient à ce qu'on le remarque le moins possible. Le père de Wesley aurait appelé celui de Jimmy, lui aurait raconté l'incident de la cour de récréation et puis n'y aurait plus pensé, certain que M. Eldridge parlerait à son fils et que cela ne se reproduirait plus. En outre, Julian pouvait être sûr que les Eldridge voteraient pour lui (ou pour Len) aux prochaines élections.

Mais peut-être était-il beaucoup plus facile à Len d'anticiper les réactions de Julian Hayden, tant il avait passé de jours et d'heures à étudier la vie de cet homme, se nourrissant de ses certitudes quand le doute et l'hésitation régnaient sur sa propre existence. Len avait lié son destin à celui de Julian Hayden, pour le meilleur et pour le pire. Julian lui avait servi d'étoile polaire quand il ne savait quelle direction prendre. Quand Julian décida de se marier, de faire venir une femme sur le ranch, Len se mit aussi en quête d'une compagne jusqu'à ce qu'il en trouve une à sa convenance : Daisy Pender, fille d'un éleveur de moutons, propriétaire d'un ranch du côté de Franklin County.

Daisy était si bavarde que Len ne put faire sa demande le soir prévu. Il ne réussit tout simplement pas à glisser un mot au milieu du flot continu de paroles qu'elle déversait. Quarante-huit heures plus tard, il prit les choses en main. Pour commencer, il lui désigna l'horizon, à l'ouest.

— Regarde ! cria-t-il comme s'il venait de voir quelque chose d'extraordinaire.

Quand elle se fut tournée dans cette direction, il profita de ce temps d'arrêt pour lui demander de l'épouser. Elle dit oui. Et bien plus encore. Sur la lancée de son assentiment, elle débita tous ses plans pour leur vie de couple. Len ignorait si elle les échafaudait en même temps qu'elle parlait ou si elle avait anticipé sa demande et tout organisé depuis longtemps. Il la regarda un moment, puis se cala dans son siège et s'absorba dans la contemplation de ses mains.

Quand il ne pouvait boire pour se sortir d'une situation difficile – comme l'étaient pour lui la plupart des rapports avec les autres –, Len avait développé une manie parfois aussi efficace que le whisky. Il entrelaçait trois

doigts de la main droite avec trois de la main gauche, laissant pouces et index libres. Puis il rapprochait ces quatre doigts, les juxtaposant de sorte que chacun d'eux entre en contact avec son double au même endroit, que chaque ligne, chaque pli de la peau de l'un soit la réplique exacte de l'autre. Ce simple geste lui procurait une satisfaction infinie, comme si quelque chose rentrait dans l'ordre, se résolvait au moment même où les extrémités de ses doigts se touchaient.

Il reporta son attention sur Daisy juste quand elle affirmait qu'elle n'était pas « femme à se dérober à ses devoirs d'épouse ». Elle avait été suffisamment entourée d'hommes pour savoir ce qu'ils attendaient d'une femme et ne négligerait aucune des parties du contrat. Len se recula dans l'ombre de la terrasse pour que Daisy ne le voie pas rougir.

Au cours des années, il ne demanda pas souvent à Daisy d'accomplir le devoir conjugal. À peine marié, il se mit à la considérer d'un autre œil. Elle devint comme une parente, une cousine qu'il aurait connue depuis l'enfance. On aurait même pu s'imaginer que, membre du clan McAuley, elle l'avait attendu dans le Montana, envoyée en reconnaissance, pour préparer le terrain. Len tentait de chasser ces idées, comme si elles étaient de la brume, de la fumée, des exhalaisons émanant d'une bouteille de whisky débouchée. Daisy était une Pender, fille d'Amos et Harriet, tous deux issus de familles d'éleveurs de moutons du Montana.

Parfois Len pensait que le problème venait de lui, qu'il n'était tout simplement pas capable de sentiments qu'on devrait éprouver pour une femme. Daisy prétendait connaître les besoins des hommes... eh bien, Len les connaissait aussi. Toute sa vie, il avait entendu leurs conversations : dans les saloons, chez le barbier, autour des enclos à bétail. Ils parlaient des femmes comme de proies à pourchasser, à surprendre, à soumettre ou à culbuter. Beaucoup d'entre eux ne semblaient trouver le plaisir qu'en faisant souffrir une femme. Len ne voulait participer à cela ni en actes ni en paroles. C'était l'une des raisons pour lesquelles il préférait boire chez lui ou dans son bureau, tard le soir.

Ce fut alors qu'une jeune femme arriva en ville, et Len comprit qu'il pouvait ressentir la même chose que les autres hommes.

Elle venait du Dakota du Nord, une fille de la campagne, originaire de l'État voisin et qui pourtant semblait venir de l'autre bout de la terre. Elle était chaleureuse, douce, bien élevée. Non pas que les habitants du Montana

ne fussent pas capables d'être doux ou gentils, mais la jeune femme en question semblait tirer fierté de ces qualités plutôt que de les dissimuler.

Et, oui, elle était jolie, d'une constitution délicate et frêle. Et son charme rappelait à Len une femme qu'il avait aperçue un jour, du temps de son enfance.

Sa mère était couturière, et ses clientes venaient souvent dans leur appartement pour les essayages. Une fois, elle l'appela à la cuisine alors qu'elle travaillait à la confection d'une robe. La cliente était là, derrière le paravent installé dans un coin. La mère de Len voulait l'envoyer acheter du fil chez le marchand car elle allait en manquer. Mais Len ne pouvait détacher les yeux du paravent derrière lequel se tenait la femme. Il ne voyait d'elle que son bras, long, pâle et nu, tendu par-dessus le paravent en attendant que la mère de Len eût fini son travail. Elle avait légèrement replié les doigts et, de là où il se trouvait, Len aurait pu croire qu'elle lui faisait signe. Même après que sa mère eut haussé le ton pour le rappeler à l'ordre, il sortit de la pièce en reculant à pas lents. Longtemps après la mort de sa mère, longtemps après que ses bobines de fil furent comme elle réduites en cendres, Len garda en tête l'image de ce bras nu.

Pareil geste, Len McAuley n'en revit pas jusqu'à ce que la jeune femme, nouvelle venue dans le Montana, mais déjà en train de sympathiser avec toute la communauté, se manifeste à lui dans la cafétéria bondée de l'hôtel *Northern Pacific*. Il venait de grimper les escaliers (la cafétéria avait été aménagée dans une mezzanine qui surplombait le hall), essayant de ne pas trop montrer qu'il la cherchait dans la foule. Ils s'aperçurent au même moment.

— Len, Len, venez par ici !

Elle se dressa et lui indiqua d'un geste gracieux qu'il y avait une place à sa table. C'était un matin de la fin juin, le troisième jour consécutif des premières chaleurs de l'été, et son bras mince était nu et pâle. Elle travaillait toute la journée au bureau d'enregistrement des actes ; aussi ni le soleil d'été ni le vent ne risquaient de lui tanner et dessécher la peau, comme ça arrivait à la plupart des femmes du Montana.

Si elle n'avait pas déjà entièrement conquis le cœur de Len, avec ce geste, ce fut chose faite. Le soleil perçait à travers deux hautes fenêtres et, dans ce rai de lumière, tout dans la salle semblait prendre de l'épaisseur, ralentir, tourbillonner : la fumée des cigarettes, les grains de poussière, le cliquetis des tasses, des soucoupes et des cendriers, le brouhaha qui

s'élevait des tables où les employés des boutiques et des bureaux prenaient leur première pause de la journée. Dans cette atmosphère bruyante et enfumée, elle avait repéré Len et lui avait fait signe de la rejoindre. L'émotion qui le gagna lui dicta l'attitude à adopter.

Il se dirigea vers le bar recouvert de napperons en lin blanc sur lesquels l'on avait disposé en rang cafetières et théières, tasses et soucoupes en porcelaine massive. Il se servit une tasse de café, jeta une pièce de cinq cents dans un bol en bois (l'hôtel faisait confiance à tous ses clients du matin) et quitta la cafétéria sans même soulever son chapeau devant la femme qui lui avait adressé un signe de la main. La femme qu'il aimait.

C'était Gail Hayden, épouse de Wesley et belle-fille de Julian. Elle travaillait au palais de justice de Mercer County, le bureau du shérif se situant au sous-sol du même bâtiment. C'était là que Len la croisait. Il l'apercevait à la cafétéria du *Northern Pacific*, ou encore en train de jouer aux palets avec son mari au *Vic's Bar* dans la Grand-Rue. Il la voyait aussi lors des réunions de la famille Hayden. Et pour finir, comme pour bien montrer l'inanité de ses tentatives pour l'éviter, cette femme dont il s'était bêtement autorisé à tomber amoureux, Len la côtoyait dans sa propre cuisine, dans sa propre salle de séjour. Wesley et son épouse habitaient juste à côté de chez Len et Daisy, et Daisy et Gail étaient devenues bonnes amies. Daisy fit découvrir la ville à Gail, lui expliqua où acheter son pain (la boulangerie Cox, quand elle ne le faisait pas elle-même) et sa viande (la boucherie Frechette), où se faire coiffer et où son mari se rendait quand il n'était ni au travail ni à la maison (à la salle de billard ou bien chez McRae, à la station Mobil).

Quand, arrivant chez lui, Len trouvait Gail Hayden en train de boire un café à la cuisine, il en éprouvait autant de joie que de tristesse. Ça le réjouissait de la voir, même si se servir une tasse, échanger avec elle une remarque ou deux sur le temps ne durait que quelques instants. Il se retirait alors dans la salle de séjour d'où il ne perdait pas un mot de la conversation. Mais peut-être eût-il mieux valu qu'il ne la rencontre pas aussi souvent, car comment étouffer ses sentiments pour elle alors que son sourire, sa voix ne faisaient que les raviver ?

Après l'arrivée de Gail en ville, Len réduisit presque à zéro sa consommation d'alcool pendant la journée. Il ne voulait pas qu'elle le voie ivre.

Cependant, tard dans la nuit, après qu'il eut fini de patrouiller, une fois Daisy couchée, Len s'asseyait dans la salle de séjour et buvait jusqu'à ce que ses yeux se ferment et qu'il cesse de se représenter le timide sourire de Gail Hayden, ou ses yeux bleus, ou ses dents petites et droites, ou encore ses chevilles si fines qu'il se demandait comment elles pouvaient supporter un quelconque poids. Elle se baissait souvent comme pour masser ces chevilles ; en réalité, elle tirait sur ses bas pour en redresser les coutures. À la voir faire ce geste, quelque chose en lui se serrait et se rétractait, comme si un courant le parcourait de la gorge jusqu'au bas-ventre. En s'éloignant, elle semblait vaciller légèrement : étaient-ce encore ses chevilles ou bien ses hauts talons ?

Mais juste au moment où il pensait que le whisky l'avait plongé dans un état d'inconscience totale, au moment où il pensait que, en fermant les yeux, il ne verrait que des ombres rouges et de la fumée, le bras de Gail lui faisait signe dans l'obscurité ondoyante.

Sauf que Len n'avait pas bu du whisky durant toutes ces années pour ne rien retenir de ses usages et de ses pouvoirs. Il avalait un verre de plus, cul sec, en deux temps trois mouvements, le plus vite possible ; puis il appuyait deux doigts sur ses yeux clos et pressait fort, très fort. Peu après, cette nouvelle souffrance abolissait toute pensée et toute vision intérieure. Si sa tête qui tournait et son estomac semblaient en état de faire le voyage, il se dirigeait vers la chambre. Mais bien souvent il n'essayait même pas, il s'endormait dans le fauteuil.

Toutefois, quelle que fût la quantité de whisky ingurgitée, quel que fût l'endroit où il avait dormi, il était toujours réveillé pour voir Gail Hayden traverser la rue, de sa maison au palais de justice.

Len McAuley n'était pas le seul à trouver la femme de Wesley Hayden à son goût. À la fin du printemps, un prospecteur pétrolier était arrivé à Bentrack. Il venait, Len ne s'en souvenait plus très bien, du Missouri ou du Mississippi, un de ces États du Sud où les gens parlent énormément et, pis encore, d'une voix traînante, comme si leur bouche ne servait à rien d'autre qu'à faire du bruit.

Le spéculateur, donc, Gilbert Bennett, petit homme effronté, portait des chaussures à deux tons et des costumes couleur des roches du Montana – entre le granit et le grès. Il était censé être là pour acquérir des droits de

prospection, mais Len avait l'impression qu'il passait son temps à jouer aux dés au *Silver Dollar* et à flirter avec les secrétaires et les serveuses dans la cafétéria de l'hôtel.

Et parmi toutes ces femmes, il portait une attention particulière à Gail Hayden. « Mon rayon de soleil », lui disait-il, déclarant que son sourire était le seul rayon de lumière dans ce trou perdu. Gail rougissait de ses propos, et Len hésitait à lui signaler qu'il avait entendu Bennett adresser le même compliment à Mary Morrissey.

Au début, Bennett se contentait de la louer davantage pour son caractère que pour son physique. Puis il s'enhardit. « Vous savez cuisiner aussi ? Mon Dieu, qu'est-ce qu'un homme pourrait demander de plus ? Non seulement elle est belle, mais en plus elle rapporte une paye à la maison et vous mitonne des petits plats ! » Un matin, alors que Gail mangeait une part de gâteau aux pommes, Bennett se précipita vers sa table et fit mine de le lui arracher :

— Ah non, pas de ça ! Je ne tolérerai pas que vous mangiez quelque chose qui puisse nuire à votre ligne.

Quand il la vit regarder fixement par la fenêtre, il décréta :

— Je sais, je sais, il n'y a pas grand-chose d'intéressant dans le coin, hein ? Que diriez-vous de laisser votre mari, et que nous partions, vous et moi, à la recherche de sensations fortes ? Mon Dieu, il n'y a pas de spectacle plus triste que celui d'une belle femme qui se morfond !

Et Bennett de rire, de son petit rire aigu. Rougissante, Gail Hayden esqua un sourire crispé, mais Len pensa qu'elle était plus gênée qu'amusée.

Il se décida finalement à en parler au shérif.

— Que penses-tu de ce sudiste ? lui demanda-t-il un après-midi au bureau pendant qu'ils remplissaient des papiers en retard.

Len avait depuis longtemps remarqué que la meilleure façon de conseiller Wesley sur son travail était de prendre des chemins détournés.

— Selon moi, il n'a pas sa place ici.

— Oui, c'est un sacré numéro !

— J'ai constaté qu'il se permet des familiarités avec les femmes.

— Pour un petit gars, il a du culot, je ne sais d'où il tient ça.

— Peu importe, il en a à revendre.

Wesley se retourna vers sa machine à écrire, introduisit une feuille de papier et commença à taper vite et par à-coups, avec les deux index. Len

attendit qu'il s'arrête.

— Gail aussi !

Wesley gardait les doigts sur les touches.

— Gail ?

— Tu m'as bien entendu. Les familiarités qu'il prend avec elle.

— Tu veux dire qu'il l'importune ?

— Il la met dans l'embarras plutôt.

Wesley hocha la tête.

— Avec elle, ça se voit tout de suite. Elle rougit pour un rien.

Et il se remit à taper.

Se levant, Len tourna en rond dans le bureau, longeant les murs comme un chien qui a été puni, mais qui veut quand même attirer l'attention de son maître. Il s'arrêta juste derrière Wesley.

— Peut-être devrais-je lui dire deux mots ?

— À quel propos ?

— Sur son comportement avec les femmes !

Wesley fit revenir sa feuille de papier machine en arrière et se pencha sur elle comme pour y lire la réponse à la question de Len.

— Ce sont de grandes filles. Elles peuvent bien se défendre toutes seules. Gail aussi. Et puis, que veux-tu lui dire ? Il n'a enfreint aucune loi.

Len regarda fixement Wesley tandis qu'il ajustait le papier sur la machine. Ni l'un ni l'autre ne fumaient, mais le bureau du sous-sol était encore imprégné de l'odeur des cigares du père de Wesley. Le père de Wesley ! Len voyait mal Julian Hayden peiner devant sa machine à écrire, pendant que Bennett – ou n'importe qui d'autre – flirtait avec les femmes mariées de Bentreck et, qui plus est, avec sa belle-fille. Il aurait pris le gars à part et lui aurait expliqué comment ça marchait par ici. Qu'il valait mieux faire attention à ce qu'il racontait aux femmes qui n'étaient pas libres de répondre à ses avances. Si tu respectes ça, tu ne regardes pas les femmes qui sont déjà prises. Tente ta chance avec les femmes de la réserve indienne. Ou avec les filles de ferme russes. Ou bien prends ta voiture et va voir dans le Dakota du Nord s'ils aiment ce genre de discours. Le père de Wesley n'aurait pas menacé Bennett. Il ne lui aurait pas dit d'arrêter ou autre. Il aurait juste expliqué. Et Bennett aurait compris.

Mais Wesley n'était pas Julian.

En sortant du bureau, Len entendit le bruissement d'une feuille de papier qu'on arrachait brutalement de la machine à écrire. D'ailleurs, il ne

savait pas bien taper non plus.

Un jour, Len entendit quelque chose qui le fit se décider. Peu importait l'opinion de Wesley, peu importait la loi, il fallait s'occuper de Bennett.

Cela se produisit un mardi après-midi, de nouveau à la cafétéria de l'hôtel. Gail Hayden se trouvait là, assise à une table avec deux autres femmes qui travaillaient au palais de justice. Ces dernières, ayant fini de manger, se levèrent et se dirigèrent vers les escaliers. Gail resta un peu plus longtemps à table pour finir sa tasse de café et sortir quelques pièces de pourboire.

En vacillant comme à son habitude, elle passa devant Bennett et trois autres hommes qui, debout au bar, examinaient une carte topographique de la région. Ils avaient fixé les quatre coins de la carte avec des tasses à café. Bennett expliquait ce que buttes, déclivités, collines et plissements de terrain pouvaient signifier en termes de gisements de pétrole. À la vue de Gail, Bennett s'arrêta de parler et la regarda. Il s'écarta même légèrement du bar pour la suivre des yeux jusqu'à ce qu'elle quitte son champ de vision. Alors, se tournant vers ses compagnons, il déclara :

— En tout cas, je peux vous dire où j'ai envie de forer.

Len se trouvait aussi au bar, suffisamment près pour tout voir et tout entendre. Il guetta avec une extrême attention la réaction des trois hommes à la réflexion de Bennett. Comme tous éclataient de rire, Len se répéta mentalement leurs noms – Lyle Branch, Ray Hollister, Carl McCarty –, les gravant bien dans sa mémoire et promettant à ces hommes-là quelques ennuis dans un avenir proche.

Cependant, un châtimement dans un futur indéterminé ne convenait pas pour Bennett. Il fallait stopper cet individu avant qu'il ne dise un mot de plus, qu'il ne fasse un geste de plus pour humilier une femme de Bentrock.

À cet instant, Len envisagea de foncer droit sur Bennett et, le traitant de canaille dont ils n'avaient pas besoin dans leur communauté, de l'assommer d'un coup de poing.

Mais pour tout résultat, Len serait passé pour une brute, un déséquilibré molestant un étranger, susceptible qui plus est d'apporter de la richesse à la région. Plus certainement, les gens diraient... Len ? Ivre à midi, et il frappe ce prospecteur ! Si c'est ça, un représentant de l'ordre public !

Len attendit deux jours, jusqu'au jeudi, soir de la partie hebdomadaire de poker dans le garage Studebaker de Sam Hensch. On ne se cachait pas pour jouer. En fait, par les chaudes nuits, les lourdes portes en bois du garage restaient ouvertes, et toute personne passant par là pouvait regarder à l'intérieur et apercevoir six ou sept hommes à la lumière d'une lampe grillagée, auréolés d'un nuage de fumée qui tenait les moustiques à distance. Le garage était devenu le lieu coutumier pour le jeu : il était toujours disponible ; les joueurs pouvaient jeter leurs cendres par terre et écraser les mégots sur le sol en ciment maculé de cambouis, et puis il était situé juste en face du bar *Staple*.

Sam Hensch posait une lourde bâche en toile sur une table prise dans la salle d'exposition, les joueurs attrapaient des chaises dépareillées et des tabourets, on répartissait les jetons qui portaient les mêmes lettres BPOE – ils venaient d'un club, le club des Élans, d'une autre ville –, et l'on distribuait les cartes.

Len y avait joué voilà quelques années, mais il avait vite abandonné. Il perdait de l'argent lorsqu'il buvait au cours de la partie car il n'arrivait ni à suivre le jeu, ni à surveiller les mises. Et quand il ne buvait pas, sa frustration était telle, vu qu'il y avait de l'alcool, qu'il était incapable de se concentrer. Dans tous les cas il perdait. Néanmoins, Len savait qui participait au jeu. Bennett y avait assisté dès sa première semaine.

Juste après vingt-trois heures, heure à laquelle les rues de Bantrock se vidaient généralement et où les lumières des maisons s'éteignaient, mais où la partie de poker débutait à peine, Len entra au *Northern Pacific*. Il ne franchit pas la lourde porte vitrée qui donnait sur le hall. Il grimpa par l'escalier de secours et se glissa dans l'hôtel par une fenêtre non verrouillée située à l'extrémité sud du premier étage.

Il se posta à côté de la fenêtre, au fond du couloir obscur, près des rideaux qui descendaient jusqu'au sol et derrière lesquels il pourrait se cacher en cas de nécessité. De là, Len pouvait observer le couloir sur toute sa longueur, jusqu'à la chambre 202 occupée par Bennett. La nuit était tiède ; il n'y avait pas d'air dans l'hôtel, mais Len garda sa veste. Son pistolet reposait lourdement dans sa poche droite, et il ne voulait pas s'en séparer.

En attendant, il laissait vagabonder ses pensées autour de Gail Hayden. Réaliste, il savait qu'une aussi jolie femme aux yeux clairs ne pouvait le

voir autrement que comme il était... un ivrogne au visage de faucon et aux épaules voûtées, suffisamment vieux pour être son père. Ça n'était pas grave. Même dans ses rêves les plus fous, son intimité avec elle n'avait pas dépassé celle d'un père. Il aimait à l'imaginer descendant la rue, de jour ou de nuit, tandis qu'il la suivait à un ou deux mètres. De temps à autre, elle se retournait et lui souriait, heureuse de la protection qu'il lui offrait. Il n'était pas un grand voyageur – il n'avait jamais franchi les frontières du Montana, sauf pour se rendre dans le Dakota du Nord –, mais chaque fois, il se représentait la scène dans un décor différent. Il savait que San Francisco était connue pour ses rues escarpées, aussi s'imaginait-il avec elle gravissant les marches des escaliers. Daisy qui avait un jour rendu visite à un cousin à Salt Lake City avait rapporté une carte postale du Grand Lac Salé dans lequel elle avait barboté. Len voyait Gail marcher le long de la plage, laissant des traces de pas dans le sable. Il aurait bien aimé voyager plus loin en imagination – en Angleterre ou en France peut-être –, mais comme il ignorait à quoi y ressemblaient les rues ou la campagne, il ne pouvait se permettre d'y envoyer Gail.

Il avait envie de bouger. À force de rester immobile, il avait mal aux jambes et dans le bas du dos, mais il supportait la douleur en pensant qu'il accomplissait son devoir, un travail qui lui tenait tellement à cœur qu'il s'étonnait de ne pas voir d'autres hommes faire la queue dans le couloir pour suivre son exemple.

Bennett rentra vers deux heures du matin. Mais même quand il eut ouvert sa porte, Len resta en place conformément à son plan.

Cinq minutes plus tard, Bennett ressortit, une serviette de toilette à la main, vêtu seulement d'un maillot de corps. Il marchait pieds nus, mais si pesamment que Len distingua le bruit sourd de ses talons sur le sol. Une fois que Bennett fut entré dans la salle de bains et en eut refermé la porte, Len quitta sa cachette, longea rapidement le couloir jusqu'à la chambre 202 et entrouvrit le battant juste assez pour se faufiler à l'intérieur.

La lampe de chevet à l'abat-jour orné de fleurs roses était allumée. En voyant cette lumière douce et le dessus-de-lit en chenille blanche replié suivant une parfaite diagonale, Len se demanda un instant s'il était dans la bonne chambre. Oui, l'odeur de Bennett flottait dans l'air, celle de son

cosmétique, de sa cigarette et de son haleine chargée de bière. Len s'introduisit dans le placard et referma la porte.

Confiné dans cet espace sombre et sans air, il perçut une autre odeur qu'il ne parvint pas à identifier immédiatement. Puis il comprit : c'était un mélange de cuir et de transpiration. Les chaussures de Bennett se trouvaient dans le placard, et il sentait des pieds. Len eut presque pitié de cet homme : tant d'effronterie et, soudain, cette puanteur...

Quand Bennett revint dans sa chambre, il sifflait, une succession de notes, plus comme un musicien qui joue ses gammes que comme quelqu'un qui essaie de reproduire un air. Le sifflotement cessa, et les ressorts du lit grincèrent plaintivement.

Len entendit le déclic mat de l'interrupteur, et la fine bande de lumière jaune qui brillait à ses pieds s'évanouit. Plongé dans l'obscurité totale, il eut l'impression que sa respiration était devenue plus bruyante et s'efforça de respirer plus doucement.

Lentement, il compta jusqu'à cent. Quand il eut fini, il s'aperçut qu'il n'était pas tout à fait prêt. Il recommença, prenant cette fois-ci le temps de se tapoter les cuisses du bout des doigts entre deux nombres. Enfin, ne pouvant plus atermoyer, il sortit du placard.

La fenêtre dont le store n'avait pas été baissé et le vasistas ouvert laissaient filtrer suffisamment de lumière pour que Len découvre Bennett endormi, la tête tournée vers lui.

Certes, Len avait pris son temps ; néanmoins il ne s'attendait pas à ce que Bennett dorme. Son plan d'action n'allait pas jusque-là. Il pensait sortir du placard et...

Bennett dirait quelque chose, et Len lui répondrait. Ou Bennett ferait quelque chose, et Len réagirait. Mais maintenant, au moment d'agir, il ne savait quoi faire. Il tira le pistolet de sa poche ; le viseur du long canon s'accrocha au passage à un fil qui dépassait. Dès que Len eut l'arme en main, il sut qu'il ne l'utiliserait pas. Comme si cette certitude ne découlait pas de sa volonté, mais seulement du contact, du poids du pistolet, du bois lisse de sa poignée. Il le laissa pendre au bout de son bras tel un morceau de fer rouillé qu'il garderait en attendant de trouver une décharge.

Bien qu'il n'eût pas l'intention de s'en servir, Len appuya sur le chien. Il espérait qu'en armant le vieux 44 – un bruit semblable au gloussement d'une poule –, il réveillerait Bennett dont la première vision serait celle d'un homme avec un pistolet. Bennett ne broncha pas. Len remarqua alors à

quel point ses traits s'étaient recomposés et adoucis. Il était difficile d'imaginer que ce dormeur aux lèvres épanouies en une moue épaisse et muette était le même individu qui fanfaronnait dans les rues de Bentrock. Len se racla la gorge. Bennett ne bougea pas. D'une voix qui se voulait forte, Len l'apostropha :

— Hé, vous !

Toujours rien.

Il abaissa le chien tout en se demandant si la chambre n'était pas vide. Il n'avait même pas vérifié si son arme était chargée. Ça n'avait plus d'importance maintenant. Len glissa le revolver dans la poche où il reposait depuis si longtemps que son poids était devenu une sensation familière.

Avant de s'en aller, Len balaya la pièce du regard. Sur la commode se trouvaient les affaires de Bennett et des objets de toilette : une brosse, un peigne, une lotion capillaire, un couteau de poche, un stylo à encre, une épingle à cravate, un portefeuille et quelques pièces de monnaie. Len retira le bouchon de la lotion capillaire et coucha la bouteille sur le côté, laissant le liquide huileux se répandre et imbiber le napperon en dentelle qui recouvrait le dessus du meuble.

Il rentra chez lui avant l'aube. Il n'était pas assez saoul pour ne pas s'arrêter un instant sur le pas de sa porte et écouter ses oiseaux favoris. Quelque part, tout là-haut dans les branches enchevêtrées, sous l'avant-toit, de tristes colombes roucoulaient leurs interrogations au ciel lumineux. Il ne pouvait les voir, mais leurs appels semblaient toujours venir d'ailleurs, écho sans origine.

Daisy avait fait cuire une tarte qui trônait au milieu de la table de cuisine. Elle avait écrit sur un papier : « C'est ta préférée ! » Autrement dit, une tarte à la rhubarbe. Il se coupa une large part qu'il fit glisser soigneusement sur une assiette, d'un geste lent et posé, comme il avait coutume de le faire pour que ses mains ne trahissent pas son état.

Avant de manger, il se lava les mains dans l'évier, une fois de plus. En renversant la lotion capillaire de Bennett, il s'en était mis un peu sur les mains, et son odeur douceâtre, entêtante, le poursuivait. Il était passé au bureau pour se nettoyer avec le savon en poudre qu'ils employaient pour désinfecter certains prisonniers. À force de brossage, ses mains étaient

toutes rouges. Pourtant, l'odeur des cheveux de Bennett persistait, et il ne voulait pas la sentir en dégustant la tarte de Daisy.

Sa femme gardait dans un récipient, à côté de l'évier, des copeaux et éclats de savonnets, trop petits pour être utilisés dans le bain, mais qu'elle ne pouvait se résoudre à jeter. Len frotta frénétiquement jusqu'à ce que, résultat de ce savonnage furieux, les fragments fondent ou lui échappent des mains. Et pendant tout ce temps, une pensée d'ivrogne lui occupait l'esprit : si quelqu'un venait à sentir le parfum de Bennett sur sa main, on pourrait croire qu'il l'avait posée sur la tête du sudiste.

Quand Gail Hayden traversa la rue pour se rendre à son bureau au palais de justice, Len n'était pas à sa fenêtre pour l'observer. Il s'était endormi comme une masse sur la table de cuisine, la joue contre la toile cirée. Sa main reposait entre la croûte du dessus et le fond du morceau de tarte, exactement là où il l'avait plongée dans l'espoir que l'odeur sucrée, épicée de la rhubarbe chasserait celle de la lotion capillaire Pinaud.

LA FEMME DU SHÉRIF
(1937)

OceanofPDF.com

Gail Hayden donna finalement libre cours à la pensée qu'elle refoulait depuis des mois : peut-être avait-elle commis une erreur en épousant cet homme.

Elle était assise dans une voiture garée le long de la route numéro trois à seize kilomètres de Bantrook, dans le Montana. En ce mois de janvier 1937, depuis deux jours quarante centimètres de neige recouvraient le sol. Dès que les précipitations avaient cessé, Gail était partie en voiture avec son mari, le shérif de Mercer County, pour enquêter sur des automobilistes échoués sur l'autoroute. Ils avaient suivi le chasse-neige chargé de débayer une voie de circulation unique. Les congères accumulées de chaque côté de l'autoroute leur donnaient l'impression de rouler dans un tunnel aux parois blanches. Puis la route tournait et, le vent n'ayant plus de place pour entasser la neige, ils débouchaient sur un espace découvert, aussi nu que si le bitume avait été récuré à fond.

Gail regarda son mari marcher vers le véhicule qui avait basculé dans le fossé. Il portait l'ample veste en peau de bison offerte par son père. Dieu qu'elle détestait cette veste ! Ça sentait tellement mauvais qu'elle lui avait demandé de l'accrocher dans le garage et, chaque fois qu'elle s'y rendait, elle sursautait de la voir au mur comme une énorme bête prête à bondir.

Il avait insisté pour qu'elle reste là, ne sachant ce qu'il allait trouver dans le fossé. Peut-être une famille dont tous les membres seraient morts, gelés. Ou peut-être n'y avait-il que le conducteur ? Un représentant de commerce qui, pris dans la tourmente et pour éviter le froid, avait fait marcher le chauffage le plus longtemps possible, alors que la neige continuait à s'entasser jusqu'à recouvrir le tuyau d'échappement, renvoyant ainsi tout le monoxyde de carbone à l'intérieur de l'habitacle.

Mais puisqu'elle était censée attendre dans la voiture, pourquoi lui avait-il demandé de l'accompagner ? Ce n'était guère dans ses habitudes. Normalement, il ne la sollicitait que pour les occasions officielles, lorsqu'il présidait des soirées dansantes dans la région, manifestations tenant plus du divertissement que du travail. D'ailleurs, il lui parlait peu de ses activités, même lorsqu'elle en exprimait le désir.

L'été précédent, par exemple, alors que toute la ville jasait sur le double meurtre à la ferme des Gardner – M. et M^{me} Gardner assassinés dans leur lit à coups de hache –, il avait compris depuis le début que le meurtrier était Bobby Gardner, ce garçon obèse et pathétique qui affirma avoir entendu des voix, celles de gangsters de Chicago l'exhortant à tuer ses parents. Bobby avait été arrêté, jugé et embarqué à l'hôpital psychiatrique avant que quiconque n'ait eu le temps de faire un scandale sous prétexte qu'il n'avait été ni exécuté ni emprisonné à vie.

Ou bien, à l'automne dernier, quand on avait découvert un mort sur la voie ferrée de la Soo Line et que, d'après le journal, le corps n'avait pu être identifié. Elle lui avait demandé, quelques jours après l'accident, qui c'était selon lui, et il avait répondu calmement que c'était Randall Loves Bear. À côté des rails, il avait retrouvé le sac en toile que Randall avait toujours sur lui, rempli de restes de nourriture, de vieux magazines et de bouteilles de whisky vides. Son mari ne divulgua pas l'information jusqu'à ce que la famille de Randall fût avertie.

Et quand il avait pris ce bout de tuyau en fer au sous-sol, lui laissant croire qu'il allait aider quelqu'un qui avait des problèmes de plomberie, alors qu'en réalité il se rendait à la ferme des Bliss pour y arrêter Clarence Bliss qui avait volé des vivres à ses voisins. Clarence était un grand gaillard connu pour son tempérament irascible ; il avait été interpellé en deux autres occasions pour une bagarre. Wesley emportait le tuyau pour se défendre.

Peut-être avait-il besoin d'elle pour extirper la personne de la voiture, morte ou vivante, trop raidie par le froid pour qu'il arrive à la déplacer seul ? Mais pourquoi n'avait-il pas emmené avec lui son adjoint, Len McAuley, ou un de ces hommes qui traînaient en permanence du côté de la prison ou du palais de justice ?

Voulait-il lui montrer quelque chose ? Lui faire passer un message ? Y avait-il quelque chose chez lui qu'elle ne comprendrait pas tant qu'elle ne l'aurait pas vu immédiatement après qu'il eut été confronté à la mort ? Voulait-il qu'elle aussi voie un cadavre, pensant que c'était la seule manière de ne faire plus qu'un, comme doivent l'être mari et femme ?

Si c'était ça, elle commençait à douter, mais alors à douter sérieusement...

Lorsqu'elle l'avait rencontré, il n'était pas encore shérif. Il était simplement Wesley Hayden, étudiant en droit à l'université du Dakota du Nord, venu faire soigner son mal de dos à la clinique de chiropraxie Kramer où elle travaillait comme secrétaire. À sa façon de boiter, même elle avait deviné que le problème, ce n'était pas son dos. C'était sa jambe. Finalement, au bout de plusieurs visites, elle se décida à lui demander ce qui lui était arrivé.

— J'ai reçu un coup de sabot d'un cheval, répondit-il, ça m'a fait exploser le genou comme une assiette.

— Je pensais bien que c'était ça, votre problème, et pas le dos. Votre manière de marcher exerce une torsion sur votre colonne vertébrale.

Il sourit pour la première fois depuis qu'il venait à la clinique.

— Je croyais que vous étiez secrétaire.

— Simple bon sens, rétorqua-t-elle.

— Peut-être que si je vous avais parlé plus tôt, vous m'auriez fait économiser de l'argent.

Elle haussa les épaules avec modestie, mais c'était exactement ce qu'elle pensait.

Il continua à se rendre à la clinique. Venait-il parce que le Dr Kramer le soignait bien ou était-ce à cause d'elle ? Elle n'en savait rien. Il finit par lui dire qu'il souhaitait la revoir à l'extérieur, mais pas avant qu'elle ne lui eût parlé d'elle. Elle se mit en colère – comme s'il n'en savait déjà pas assez ! Cependant, plantant ses yeux dans les siens, elle s'exécuta. Gail était fille unique de Carl et Anna Berdahl de Kettleton, dans le Dakota du Nord. Ses parents possédaient une ferme dans la vallée de la Red River, mais elle voulait en partir. Elle était la première de la famille à avoir non seulement passé son baccalauréat, mais aussi fréquenté une école de secrétariat. Elle travaillait pour le Dr Kramer depuis un an et demi. Elle assistait au culte chaque dimanche à l'église luthérienne de la Foi et enseignait à l'école du dimanche aux enfants. Elle fumait des cigarettes et n'avait rien contre le fait de danser et même de boire un whisky de temps à autre. Et lui, ajouta-t-elle, il lui rappelait les étudiants qu'elle avait rencontrés, si imbus de leur personne qu'ils en avaient la tête qui enflait. S'il n'avait pas rougi, elle ne serait sûrement pas tombée amoureuse de lui.

Ils se marièrent dès qu'il eut fini sa fac de droit, projetant de s'installer à Bentreck, dans le nord-est du Montana, là où il était né. Son père lui avait promis de l'aider à s'y faire une situation et à ouvrir un cabinet d'avocat.

Wesley n'avait pas eu besoin d'en entendre plus. Il décida qu'après tout il était important pour lui de retourner d'où il venait. Gail, pour sa part, désirait seulement voir du pays, peu importait que ça ne fût qu'une autre région des « grandes plaines », qu'une petite ville du Montana.

Au début, tout fonctionna comme prévu. Ils vivaient dans un petit appartement au-dessus d'un bar. Et même si ça sentait la bière éventée et le cigare froid, ils s'en accommodaient sans se plaindre car l'immeuble appartenait au père de Wesley qui ne leur faisait pas payer de loyer. Malgré les promesses de son père, au début le cabinet d'avocat ne rapportait pas beaucoup, les gens payaient Wesley davantage en nature – boîtes de conserves, légumes du jardin ou poulets fraîchement abattus – qu'en espèces. Gail cependant ne s'en formalisait pas. Elle savait qu'il était important pour Wesley d'acquérir une clientèle, même si celle-ci n'était pas toujours solvable. Et puis, une femme particulièrement reconnaissante pour la façon dont Wesley avait réglé la succession de son mari leur offrit une courtepointe cousue main qui les réchauffa tout ce premier hiver. Par ailleurs, Gail avait trouvé un poste de secrétaire au bureau d'enregistrement des actes. Ils n'étaient pas riches, pas pauvres non plus, et ils savaient que leur niveau de vie allait s'améliorer.

En fait, Gail fut étonnée de découvrir à quel point elle aimait le Montana. Son engouement avait commencé le jour de sa toute première visite. Ils roulaient vers Bantrock, en fin de journée, juste au moment où le soleil se couchait sur la prairie. Quelle harmonie de couleurs ! Des roses s'estompant, prenant des teintes pourpres, violettes et lavande – le tout se fondant en un bleu profond. Elle avait déjà assisté à des couchers de soleil auparavant, mais, venant d'une contrée aussi plate qu'un dessus de table, elle n'avait jamais vu ces couleurs jaillir des creux assombris des collines et les nuances de la terre se confondre avec le ciel.

Elle en vint aussi à aimer les collines. Certaines d'entre elles ne ressemblaient qu'à un gonflement progressif de la prairie, comme si la terre prenait son inspiration, tandis que d'autres évoquaient des éruptions soudaines, des roches en colère déchirant les herbages.

Juste à l'est de Bantrock, il y avait une petite colline, sa préférée, d'où elle pouvait dominer la ville et voir les lignes et les angles droits que formaient les fils du téléphone, les rues coupées par le surgissement discontinu des arbres en fleurs. « Ma ville, se disait-elle à elle-même, ceci est la ville où je ferai ma vie. »

Certes, la région n'était pas aussi prospère que sa vallée natale de la Red River, mais les gens d'ici lui rappelaient ceux qu'elle avait connus dans son enfance, simples, travailleurs, tranquilles, respectueux de Dieu. Comme dans son comté, la population se composait en majorité de Suédois et de Norvégiens, mais on y dénombrait davantage d'Allemands et de Russes. Il y avait aussi des Indiens. Mercer County jouxtait la réserve de Fort Murdoch dont les résidents, des Pieds-Noirs pour la plupart, quelques Cheyennes et Chippewas, se rendaient souvent en ville. Certains habitants de Bantrock, en particulier son beau-frère, essayèrent de lui faire peur avec des histoires d'Indiens sauvages et saouls. Mais Gail voyait bien la réalité. Quand ils descendaient en ville, ils cherchaient surtout à passer inaperçus. En cela, ils ne se montraient guère différents des éleveurs solitaires ou des bergers des régions reculées qui, lorsqu'ils venaient à Bantrock, se comportaient comme en pays étranger et n'avaient qu'une idée en tête : rentrer le plus vite possible.

En arrivant à Bantrock, Gail se fit rapidement des amies. La femme qui travaillait juste en face d'elle, au palais de justice, n'avait qu'un an de plus. Cette femme, Beverly Hilland, originaire de l'Alabama, ne comprenait rien à son nouvel État et à ses habitants. Gail, en essayant de lui expliquer le comportement des gens qui peuplaient les plaines du Nord, en vint à se considérer un peu comme l'un des leurs.

Elle se lia aussi d'amitié avec Daisy McAuley, l'épouse de l'adjoint du shérif, bien plus âgée qu'elle. Daisy, qui habitait en face de la prison et du palais de justice, traversait souvent la rue pour prendre un café avec Gail et Beverly. Elle apportait toujours une pâtisserie qu'elle venait de confectionner – rouleaux à la cannelle, cookies ou pain d'épice – sans oublier les potins qu'elle racontait à voix basse. Quelle ferme ou entreprise on allait saisir, qui comptait aller à Great Falls se faire enlever la vésicule biliaire, qui buvait plus que de raison. Entre les commérages de Daisy et les affaires des clients de Wesley, Gail eut bientôt le sentiment d'en savoir autant sur Bantrock et ses citoyens que ceux qui avaient toujours vécu là.

Elle ne doutait pas un seul instant qu'elle et Wesley passeraient le reste de leur vie à Bantrock, sans que ça la dérange le moins du monde. Elle savait parfaitement qui et ce qu'elle était : une jeune femme d'une petite ville, aux goûts simples et aux ambitions modestes. Si elle pouvait disposer d'une maison suffisamment grande pour y élever une famille, alors elle serait heureuse.

Ce fut à ce moment-là que survint un changement qui faillit tout bouleverser.

Julian Hayden, le shérif et aussi son beau-père, décida que son fils lui succéderait. Son idée était que Wesley assure un mandat, après quoi Len McAuley ou bien lui-même prendrait le relais. Il ne faisait aucun doute que Wesley serait élu. Le nom des Hayden était vénéré dans le comté et, aux dernières élections, personne ne s'était présenté contre Julian.

Et il ne faisait pas de doute non plus que Wesley agirait selon les ordres de son père. Face à leur père, Wesley et son frère n'étaient pas simplement polis et obéissants ; à l'égal de leur mère, ils étaient complètement soumis. Enid Hayden était une femme craintive, constamment sous tension, pour qui la plus banale des conversations représentait un gros effort. « Enid a les nerfs malades », disait-on. Même les actes quotidiens les plus simples lui semblaient insurmontables : préparer un plat, aller faire les courses, prendre rendez-vous chez le coiffeur. Gail savait que son comportement s'expliquait en partie par son mariage avec Julian. Ce dernier dominait et harcelait tant sa femme qu'au simple son de sa voix, elle sursautait comme si une porte avait claqué. Et quand M^{me} Hayden arrivait dans une pièce, Wesley et son frère ne levaient même pas les yeux. Quand leur père entrait, ils arrêtaient automatiquement de parler et souvent se mettaient debout. Il était clair, dans le milieu dont Gail était issue, que les enfants devaient le respect aux parents, mais là, ça dépassait tout. L'attitude des garçons face à leur père lui rappelait celle de certains catholiques de sa ville vis-à-vis du vieux curé.

Le fait, en soi, que Wesley devienne shérif importait peu à Gail. Elle craignait seulement que, son étoile épinglée, il ne marche sur les pas de son père. Elle traitait ce dernier avec politesse – elle ne savait faire autrement –, mais de là à le trouver sympathique, il n'en était pas question. Il incarnait tout ce que, de par son éducation, elle condamnait chez un homme. Il malmenait sa femme, ses enfants et quiconque lui témoignait de la déférence. Il parlait trop fort et jurait en présence des femmes. Il était arrogant. Quand il se montrait généreux envers quelqu'un, il s'arrangeait pour le faire savoir. Il était flatteur et vantard. Et, le pire de tout, il avait du charme et en était conscient.

Peu après son arrivée à Bentreock, Gail avait assisté à une scène qui révélait bien la personnalité de Julian, tant l'homme que le représentant de la loi.

Aux alentours de midi, elle aperçut son beau-père devant le palais de justice, flanqué d'un prisonnier. L'homme, grand, vêtu misérablement, donnait l'impression de mourir de faim tant il était maigre. Tirant le prisonnier par le col, Julian lui fit descendre les marches de l'escalier sans ménagement. Puis, certain d'être vu de tout le monde, il fit parcourir à l'homme les quelques blocs qui les séparaient du centre-ville. Le spectacle était tellement insolite que les habitants sortaient de chez eux ou de leur lieu de travail pour accompagner Julian Hayden tout le long de la rue. Gail et Beverly suivirent aussi. La petite parade aboutit à la gare où elle s'arrêta. Le train de 12 h 20 était déjà à quai, à destination de Havre, Shelby, Cut Bank et autres villes de l'Ouest.

Alors, en présence de tous ces témoins, Julian Hayden acheta au prisonnier un aller simple pour Spokane. Le shérif hissa l'homme dans le train et, une fois qu'il fut là-dedans, lui lança d'une voix si forte que tout le monde l'entendit :

— Et si tu reviens recommencer tes embrouilles, je ne me contenterai pas de te botter le cul. On n'a pas besoin d'oiseaux de ton espèce ici.

Comme le train s'ébranlait, Julian fouilla dans sa poche et en sortit un revolver. Le brandissant, il cria de nouveau à l'homme (qui ne pouvait peut-être déjà plus l'entendre) :

— Et ne t'imagines pas que tu vas récupérer ça ! Essaie un peu, et il t'en cuira.

Toute la scène était tellement théâtrale que quelques personnes applaudirent leur shérif. Julian, cependant, faisait mine de ne pas avoir remarqué l'attroupement. Il repoussa les badauds et leurs questions – Quel délit l'homme avait-il commis ? Comment le shérif l'avait-il attrapé ? – et il regagna directement le palais de justice.

Le soir, Gail raconta l'incident à son mari. À peine eut-elle achevé son récit, que Wesley éclata de rire.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ?

— Papa, dit-il en secouant la tête.

— Eh bien, quoi, papa ?

— Le « criminel » en question qu'il a conduit au train n'est qu'un vieux clochard qui s'est présenté hier à la prison. Il avait bu et ne savait où dormir. Je le sais parce que j'étais là lorsqu'il est arrivé. Il a demandé à papa s'il pouvait passer la nuit en prison. Maintenant, qu'ils se débrouillent avec lui à Spokane.

— Pourquoi ton père l’a-t-il envoyé là-bas ?

— J’en sais fichtre rien. Peut-être a-t-il de la famille à Spokane. Ce sera pas la première fois que papa aura mis la main à sa poche pour acheter un billet de retour à quelqu’un.

Gail, bien qu’elle pensât connaître la réponse, ne put s’empêcher de poser une dernière question :

— Et le pistolet, d’où venait-il ?

— Probablement un vieux pistolet rouillé qui traînait dans le bureau de papa, dit Wesley en haussant les épaules.

À l’évidence, il éprouvait de l’admiration pour son père, tant pour sa générosité que pour sa roublardise et son sens du spectacle. Gail, quant à elle, avait honte de s’être trouvée dans la rue au moment où son beau-père faisait son numéro.

Juste après les élections, Julian démissionna afin que Wesley prenne sa suite sans tarder. Lui et sa femme retournèrent au ranch familial, laissant leur maison située en face du palais de justice et où Wesley et Gail durent emménager. C’était une maison blanche à un étage, avec un immense jardin à l’arrière. Jolie, spacieuse, propre, elle venait d’être repeinte, tant à l’intérieur qu’à l’extérieur. Pour aller travailler, Gail n’avait qu’à traverser la rue. Toutefois, cette maison, Gail ne la sentait pas bien. S’y installer signifiait renoncer un peu plus à leur propre vie.

Elle essaya de faire taire ses craintes. Wesley ne ressemblait en rien à son père. Non, en rien. Il était gentil, attentionné, sensible, parlait doucement et, différence essentielle avec son père, cherchait avant tout à passer inaperçu. La campagne, même succincte, qu’il avait eu à mener pour briguer la charge de shérif lui avait déjà été pénible. Chaque fois qu’il avait dû prononcer un discours en public – devant le syndicat des éleveurs ou les dames de la charité –, elle l’avait vu se crispier ; ses mâchoires se contractaient, et comme les rides sur son front se creusaient ! Non, il n’était pas comme son père.

Un jour, au début du mois de décembre, Gail s’était éclipsée de son travail pour passer voir Wesley au sous-sol du palais de justice. Elle voulait lui demander s’il était libre ce soir-là pour aller au bowling avec Beverly et son mari. Wesley était derrière son bureau. Celui-là même derrière lequel Julian avait trôné pendant des années. Au-dessus de lui s’alignaient les

mêmes reliures en cuir, les livres de droit. Plus haut, on apercevait le même calendrier des chemins de fer. L'odeur du cigare de Julian traînait encore dans la pièce. Mais c'était son mari qui était assis là.

Elle l'appela par son prénom, et il se tourna vers elle, se renversant dans son fauteuil comme son père avait coutume de le faire. Et il portait son chapeau. Jamais Wesley ne gardait son chapeau à l'intérieur. C'était une manie de son père. Plus que le chapeau, ce fut un autre détail qui perturba Gail. Quand il lui fit face, elle remarqua son insigne. Comment cela lui avait-il échappé ? Wesley ne l'avait pas épinglé à sa veste. Non, il l'avait accroché à la poche de son gilet, la broche à l'intérieur, l'étoile au-dehors. Exactement à la manière de son père. Le même insigne.

Elle demeura un instant sans voix. S'était-elle engagée dans la mauvaise direction ? En bas de l'étroit escalier, avait-elle tourné à gauche, au lieu de prendre à droite ?

— Oui, Gail ? fit Wesley. Quelque chose ne va pas ?

Elle secoua la tête, autant pour s'éclaircir les idées que pour lui répondre. Et elle finit par bredouiller la question qu'elle était venue lui poser.

— Voudrais-tu... serais-tu libre pour aller jouer au bowling avec Bev et Mitch ?

— C'est une bonne idée. J'aurai fini ici vers six heures.

Et, tandis qu'elle restait plantée dans l'encadrement de la porte, il s'absorba dans ses dossiers.

Bien que la neige eût cessé de tomber quelques heures plus tôt, les tourbillons soulevés par le vent donnaient l'impression qu'il neigeait toujours. Wesley avait laissé tourner le moteur, mais le chauffage ne pouvait rivaliser avec le froid, et les vitres commençaient à givrer. Plissant les yeux, Gail suivit Wesley du regard. Si elle ne l'avait pas su, aurait-elle pu deviner que c'était lui ? Il portait la veste de son père et faisait le travail de son père. Comment être sûre et certaine que c'était bien son mari, cet homme qui, dans la neige jusqu'aux genoux, tentait de voir à l'intérieur d'une auto garée sur le bas-côté, tirant sur les portières ?

Il revint vers elle, la tête baissée pour éviter la morsure du vent glacé. Il boitait. Mais oui, voyons ! Il n'y avait que lui pour marcher ainsi. Comme il approchait de la voiture, elle se pencha pour lui ouvrir la portière.

Grelottant de froid, il se glissa derrière le volant.

— Bon Dieu, c'est quelque chose, ce vent !

Gail regardait les flocons de neige se transformer en gouttelettes d'eau.

— Il y avait quelqu'un là-dedans ? demanda-t-elle.

Wesley secoua la tête.

— Il a sans doute préféré marcher. Je ne vois aucune trace. Il a dû s'abriter quelque part, avant que la tempête ne se déchaîne. Sinon...

Il n'avait pas besoin de finir sa phrase. Tout le monde savait ce qui arrivait quand on était pris dans la tourmente. On perdait tout repère et, privé d'orientation, on pouvait tourner en rond jusqu'à mourir de froid. Chacun dans le Montana savait que ça se produisait facilement et, si l'on avait la mémoire courte, chaque hiver, avec son lot de victimes de la neige, se chargeait de vous la rafraîchir.

— Peut-être qu'une voiture s'est arrêtée pour le prendre ?

— Peut-être !

Les mains de Wesley serraient le volant, mais il ne faisait aucun geste pour démarrer. Gail crut qu'il attendait de se réchauffer un peu. Mais peu importait la raison. C'était l'occasion, puisqu'elle l'avait pour elle toute seule, de lui poser une question.

— Wesley, je peux te demander quelque chose ?

Il avait enlevé ses gants et soufflait sur ses doigts pour les dégeler. Voilà quelques années, alors qu'il chassait le faisan, le temps s'était refroidi brusquement, et il avait dû parcourir des kilomètres à pied pour regagner sa voiture. N'étant pas habillé pour la circonstance il avait eu tellement froid qu'il avait failli attraper des engelures. Depuis, ses mains étaient toujours froides. Quelle que fût la température.

— Mmmh, répondit-il d'un air absent, serrant et desserrant les poings. Je devrais porter des moufles. Les gants, ça protège que couic.

— Pourquoi m'as-tu emmenée avec toi ?

Il la regarda comme s'il n'avait pas compris la question.

— Pourquoi ? répéta-t-il.

— Oui, pourquoi ? Tu voulais me montrer quelque chose ? Il n'y a rien à voir ici, en dehors de la neige !

Il continuait à la fixer, avec une expression mi-stupéfaite, mi-consternée.

— Ton père a-t-il déjà demandé à ta mère de l'accompagner dans le même genre de situation ?

Sa question plongeait Wesley dans une confusion encore plus grande, mais elle sentit aussi qu'il se mettait en colère. À cause de la référence à son père.

— Jamais ! répondit-il.

— En es-tu sûr ? Peut-être était-ce il y a longtemps, et tu ne t'en souviens plus.

Gail avait échafaudé une théorie : Julian Hayden aurait dompté sa femme, comme on dompte un cheval. Et si, pour le faire, il avait profité d'une mission comme celle-ci ? Ainsi aurait-elle été rendue docile à tout jamais, après avoir vu ce à quoi il s'exposait régulièrement – le corps déchiqueté d'un homme renversé par un train de marchandises, les coquards d'une femme battue par son mari, les larmes d'un garçon bien conscient qu'une fois la fourgonnette dégagée, il se retrouverait sans jambes –, docile à tout jamais par crainte que Julian ne lui montre à nouveau les horreurs auxquelles le monde le confrontait chaque jour.

— Je croyais, dit-il, baissant le ton et parlant lentement comme chaque fois qu'il s'efforçait de garder son calme, que ça te ferait plaisir de sortir, après être restée enfermée deux jours avec cette tempête. C'est tout ! Il n'y a pas de quoi en faire tout un plat.

Disait-il la vérité ? Elle n'en était pas sûre. Il semblait si sincère, si innocent, mais elle ne savait pas, tout simplement. L'homme qu'elle avait épousé était devenu indéchiffrable.

Il secoua la tête et mit la main sur le levier de vitesse. Quand il n'arrivait pas à la comprendre il s'arrangeait pour laisser croire que c'était *elle* qui n'allait pas bien. Pis encore, il attribuait ça à son éducation, sa région, ses origines. Sous-entendu : ici, on ne pense pas pareil ; chez nous, ça ne se fait pas.

Mais elle n'avait pas fini. Depuis des semaines – ça lui avait pris après Noël –, une idée lui trottait dans la tête, une idée folle, elle le savait, mais comme elle voyait Wesley changer, elle commençait à désespérer.

Elle posa sa main gantée sur la sienne, l'empêchant de passer la vitesse.

— Un instant !

Il ne la regarda pas, ni ne tenta de dégager sa main.

— J'ai quelque chose à te dire, poursuivit-elle, retirant sa main et la portant au col de son manteau pour le resserrer. Nous... je... j'attends...

Il la dévisageait maintenant d'un air ébahi comme pour savoir la fin de la phrase. J'attends ? J'attends quoi ? qui ?

— J’attends un bébé, conclut-elle.

C’était un mensonge, mais elle y était parvenue après réflexion. Elle n’avait pas trouvé d’autre moyen pour que son mari prenne un peu de distance vis-à-vis de son travail et de son père. Peut-être, avec une autre vie en jeu, pourrait-elle le persuader que ce pays sauvage – où l’on risquait de périr dans sa voiture un soir d’hiver – n’était pas un endroit propice pour élever un enfant.

Mais maintenant que son plan était mis à exécution, il lui semblait aussi peu consistant qu’un flocon de neige. En quoi cette révélation pourrait-elle changer quoi que ce fût ? Quelle idée avait-elle eue là !

Tout d’abord, il ne répondit pas. Puis, se rapprochant d’elle, il la serra maladroitement dans ses bras. Leurs pardessus, l’exiguïté des sièges avant leur permettaient tout juste de se blottir l’un contre l’autre, le froid les empêchant de se toucher.

Quand il se décida à parler, ce fut d’une voix étranglée, comme si sa gorge était obstruée par la neige.

— Ça fera une autre génération, dit-il, une autre génération née à Mercer County.

Gail regarda la route par-dessus l’épaule de Wesley. Le vent souleva un panache de neige au sommet d’une congère. On aurait dit que la neige fumait. Le vent avait rendu le bord de la congère aussi tranchant qu’une lame de couteau.

Le 13 septembre 1937, presque neuf mois jour pour jour après ce soir de janvier où Gail avait fait sa fausse déclaration à son mari, elle mit au monde un garçon à l’hôpital du Bon Samaritain à Dixon, une ville du Montana située à soixante kilomètres de Bantrook, où il n’y avait pas d’établissement hospitalier.

Ils donnèrent à leur fils le nom de son père à elle, Carl David Hayden, mais décidèrent qu’on l’appellerait David. Gail pensait que David, et sa période de grossesse, avaient sauvé leur mariage.

Peu après le long accouchement et une délivrance laborieuse, Wesley entra prudemment dans la chambre d’hôpital où reposait sa femme. Comme tous les nouveaux pères, il semblait partagé entre la joie et la honte, compte tenu de ce qu’avait enduré son épouse.

Il s'assit timidement sur le bord du lit, comme si son poids risquait d'éjecter du matelas sa femme épuisée.

— Tu l'as vu ? demanda-t-elle.

Souriant d'un air penaud, il hocha la tête.

— C'est le plus gros bébé de l'hôpital.

Gail savait que son fils pesait à peine plus de trois kilos.

Une infirmière vint lui administrer un calmant pour l'aider à dormir. Avant de sombrer dans l'inconscience, elle crut entendre Wesley dire à l'infirmière :

— J'ai l'impression que Mercer County aura un autre Hayden pour shérif.

LA VISITE
(1937)

OceanofPDF.com

Gail Hayden ferma les yeux et tendit l'oreille pour écouter son père au rez-de-chaussée. Il se levait toujours avant l'aube, allumait la cuisinière, mettait de l'eau à bouillir, faisait du café et s'habillait pour sortir et vaquer à ses tâches. La mère de Gail descendait peu après son mari, son seul luxe consistant à attendre que la cuisine fût chauffée pour quitter son lit.

Gail n'entendait toujours pas son père. Elle ouvrit les yeux et essaya, sans regarder l'heure, de deviner combien de temps il restait avant l'aube. Le store était à moitié baissé ; elle scruta la partie inférieure de la fenêtre. L'obscurité semblait perdre de son intensité comme une ombre qui s'estompe et non comme une masse incompressible de ténèbres ; ça arrivait souvent à la campagne par les nuits sans lune. Elle referma les yeux.

C'était un matin de novembre comme un autre. Dehors le sol devait être gris fer à cause du gel, ou alors moucheté de blanc après la chute de quelques flocons. Les chats allaient quitter la grange pour la chaleur de la cuisine. Bientôt sa mère l'appellerait d'en bas pour lui dire qu'il était l'heure de se préparer pour aller à l'école...

Seulement, c'était le mois de novembre 1937. Voilà près de dix ans que Gail avait terminé l'école et presque aussi longtemps qu'elle n'habitait plus cette maison, cette ferme de la vallée de la Red River, dans le Dakota du Nord. Elle vivait désormais dans le nord-est du Montana à Bentrock, chef-lieu de Mercer County, dont son mari était le shérif. Là où les reflets rougeâtres du sol aride et rocheux créaient l'impression qu'un jour la terre avait pris feu.

Elle avait laissé son mari pour retourner chez elle. Non, ce n'était pas la bonne formulation. Elle était partie à cause de l'enfant. Oui, elle avait laissé son mari, mais avec son assentiment. Non, il ne l'avait pas renvoyée chez elle. C'était à cause du bébé.

Gail ouvrit les yeux pour ralentir le flot tourbillonnant de ses pensées. Elle tourna son regard vers le couffin à l'autre bout de la pièce où dormait le bébé. Même dans la pénombre du petit matin, avec sa garniture en toile et dentelle blanche, le couffin brillait comme aucun autre objet dans la

chambre. Elle se demanda où il pouvait bien capter la lumière pour la réfléchir dans sa direction.

Elle prêta l'oreille à la respiration de son fils. L'entendait-elle seulement ? Elle n'en était pas sûre. Cependant, quelquefois, elle croyait sentir une légère perturbation dans l'air. Elle en arrivait presque à penser que la température de la chambre était montée – d'un degré, d'un demi-degré ? – à cause de la présence de son bébé, de la chaleur émanant de son corps emmaillotté, de son haleine qu'il exhalait par minuscules bouffées. Elle s'étonnait toujours de le trouver aussi tiède quand elle le prenait dans ses bras ; par moments, il semblait n'être rien d'autre qu'une petite machine à produire de la chaleur.

Elle guettait aussi les clappements étouffés, qui précédaient les pleurs lorsqu'il réclamait à manger. Elle arrivait à deviner quand c'était presque l'heure.

Elle éprouvait dans son corps la sensation de faim exactement en même temps que son bébé. Son vide à lui, son plein à elle. Son envie à lui. Sa douleur à elle. Ils s'apaiseraient bientôt l'un l'autre.

Elle se mit sur le côté, position moins confortable pour sa poitrine alourdie. Un jour, quand elle était petite fille, au cours d'une visite à la ferme de ses cousins près de McKenzie, dans le Dakota du Nord, elle s'était foulé la cheville. Ils jouaient ensemble à la chaîne, et comme elle courait, elle se prit le pied dans un trou de terrier, se tordant la cheville avec une telle violence qu'elle crut l'avoir cassée. « Juste une mauvaise foulure », dit le docteur en palpant et manipulant son pied avec douceur. Sa cheville doubla de volume, mais en dépit de la contracture et de la douleur, Gail ne pouvait s'empêcher de bouger son pied. De la même manière, depuis la naissance du bébé, elle ne pouvait s'empêcher de presser doucement ses seins gonflés de lait. La douleur était là, constante et sourde, mais tolérable.

Elle était venue voir ses parents pour leur présenter son fils. Elle avait emmené son premier-né pour le montrer, pour le faire admirer – faire admirer David – à ses oncles, ses tantes, ses cousins, à tous ses vieux amis et connaissances qui vivaient encore dans le Dakota du Nord. C'était son mari, Wesley, qui lui avait, en partie du moins, donné l'idée de ce voyage :

— Si tu vas là-bas au lieu d'attendre qu'ils viennent dans le Montana, ça te fera des vacances. Ta mère s'occupera de la cuisine et du ménage, et tu pourras te détendre et prendre soin du bébé. Restes-y autant que tu veux. Profites-en et repose-toi bien avant de rentrer.

Gail partit donc de son plein gré. Il ne la renvoyait pas. Quand Wesley les mit dans le train, le bébé et elle, il l'embrassa et dit qu'elle lui manquerait.

Ainsi, en laissant son mari, elle n'offrait pas l'occasion aux commères de la ville – tant du Montana que du Dakota du Nord – de murmurer et de s'interroger sur son départ. Gail partait en visite dans l'intention de permettre à ses parents de s'extasier et de roucouler devant le beau bébé, et ce jusqu'à ce que sa fatigue disparaisse – cette fatigue qui lui donnait l'impression, *depuis* la naissance, de porter une charge supplémentaire, comme si chaque os de son corps avait été moulé en fonte. Ensuite elle rentrerait dans le Montana, dans son foyer, pour retrouver son mari.

Pourquoi alors, dès qu'elle avait franchi le seuil de la maison de son enfance, cette pensée s'était emparée d'elle pour ne plus la lâcher ? « Rien ne m'oblige à repartir d'ici, je peux rester pour toujours. » En entrant dans le salon, elle vit les napperons de sa mère soigneusement accrochés au dossier et aux bras de chaque fauteuil ; elle respira cette odeur familière et domestique... un mélange, lui semblait-il, de pain cuit et d'encaustique ; elle entendit le cliquetis et le halètement de la chaudière juste avant que celle-ci ne souffle de l'air chaud ; et elle pensa – elle n'arrêtait pas de penser, que Dieu lui vienne en aide – qu'elle ne mettrait plus jamais les pieds dans le Montana.

Elle essaya de chasser cette pensée, de la rejeter comme une couverture trop lourde par une nuit chaude. Mais elle ne parvint pas à s'en débarrasser. Son poids et le réconfort qu'elle lui procurait étaient au-dessus de ses forces.

Quand sa mère mettait un pot de compote de pommes sous l'eau chaude pour desserrer le couvercle, quand son père regardait dans sa tasse de café, puis remuait le marc avant d'avalier, quand Gail déposait son bébé dans le creux du matelas qui avait gardé l'empreinte de son propre corps, chaque fois qu'un détail familial la frappait, elle pensait – encore et encore : « C'était chez moi, autrefois. Et ça pourrait le redevenir. »

Ces instants-là n'avaient rien d'extraordinaire, mais c'était justement cette banalité qui faisait leur charme. Car Gail n'arrivait pas à effacer de sa mémoire une image, peu banale, celle-là. Et Wesley figurait en bonne place sur cette image. Au grand dam de Gail...

Au printemps précédent, le premier soir de mai, longtemps après le coucher de soleil, l'air était demeuré doux et tiède comme ne peuvent l'être

que les nuits de mai. L'hiver avait été particulièrement long et rude, même pour le nord-est du Montana. Il avait neigé en abondance dès la fin octobre, et la neige avait tenu jusqu'aux derniers jours d'avril. En général, d'après Wesley et ses concitoyens, une importante chute de neige signifiait des températures clémentes, mais cet hiver-là, ce ne fut pas le cas. Décembre, janvier, février : tous constataient que le froid battait des records. Et la neige continuait à tomber.

D'un côté, Gail s'en prenait au temps, admettant que pour des gens cloîtrés depuis si longtemps, se retrouver à l'air libre et printanier, poser enfin le pied sur un sol sec, ni neigeux, ni boueux, c'en était vraiment trop. Dans leur joie effrénée, ils oubliaient la réserve, les inhibitions qui les retenaient habituellement.

Tout en raisonnant de la sorte, d'un autre côté elle pensait : « Que veux-tu ? On est dans le Montana, dans l'Ouest, qu'on disait autrefois sauvage pour la plus grande fierté de ses citoyens. » Alors que chez elle, dans le Dakota du Nord, si quelqu'un avait employé ce terme, les habitants en auraient éprouvé de la honte. Ou auraient essayé d'y remédier.

Il est vrai que Gail se disait des tas de choses. C'était le temps, l'État du Montana, son beau-père, l'insigne, la situation, l'Indien... Tout sauf Wesley. Et sa personnalité.

Ils n'étaient pas présents à la fête depuis le début. Wesley voulait d'abord faire sa ronde en ville pour finir la soirée dans cette petite auberge de campagne dont on avait sorti toutes les tables pour faire une piste de danse à l'intérieur et y installer les musiciens : un accordéoniste, un violoniste et un batteur.

En arrivant, Gail et Wesley trouvèrent autant de monde dehors que dedans. L'auberge était petite et, du fait de la foule échauffée par la canicule de la journée et la danse, l'atmosphère y était complètement étouffante. La soirée était claire et agréable, alors pourquoi ne pas rester dehors avec un whisky ou une bière à la main, à regarder les étoiles en soupirant pour la énième fois : « Dieu, que cet hiver était long ! »

Wesley ne s'attendait pas à du grabuge à l'occasion de ce bal. Il voulait simplement faire acte de présence, se montrer pour pouvoir dire : « Dans Mercer County, Montana, on veille au maintien de l'ordre. » Il tenait cette stratégie de son père. « Sois mobile, lui conseillait Julian. Qu'on te croie toujours dans le secteur. Tantôt ici. Tantôt là. On ne saura jamais où tu vas te manifester à tel ou tel moment. » Mais ce bal-là était la dernière halte

planifiée de sa ronde nocturne ; Wesley pouvait se permettre de boire un verre maintenant, et il conduisit Gail au bar.

Il commanda un whisky-soda pour Gail, et, pour lui, un demi de bière. Paul Gurch, le patron de l'auberge, vint les servir.

— À ton avis, il y a un problème ici ? dit-il à Wesley en posant les verres devant eux.

Il hocha la tête en direction d'un Indien qui, à l'autre bout du bar, buvait tout seul sur son tabouret.

L'Indien parut familier à Gail, mais elle ne savait plus où elle l'avait vu. Peut-être était-ce un Indien de la ville, comme on appelait ceux qui ne vivaient pas dans la réserve voisine. Bien qu'assis courbé sur sa boisson, l'homme était visiblement grand et costaud. Il portait une salopette, noire de graisse et de poussière, sur une chemise en flanelle non moins crasseuse et tellement élimée que l'étoffe en était presque transparente. Ses cheveux longs, mal peignés, pendaient sur ses épaules en mèches grasses.

Wesley jeta un œil sur l'Indien et secoua la tête avec ce léger dégoût qu'il réservait aux machines en panne.

— LaChapelle, dit-il.

Gail se souvint alors. C'était Gordon LaChapelle, connu dans toute la région, en ville et dans la réserve, comme un bon à rien, un fauteur de troubles, un dur à cuire. C'était un contrebandier, un voleur de voitures et même, selon la rumeur, un tueur. Il avait séjourné au pénitencier pour vol à main armée avec coups et blessures. Wesley l'avait déjà arrêté plusieurs fois, toujours pour des broutilles, état d'ivresse ou bagarre. C'était, avait-elle entendu dire, un mauvais Indien. « Mercer County se porterait beaucoup mieux si quelqu'un approchait LaChapelle par-derrière et lui mettait une balle dans le crâne », avait déclaré un jour son beau-père.

— Il a dit quelque chose ? demanda doucement Wesley à Paul Gurch. Il a fait quelque chose ?

— Non, il reste là, à boire, c'est tout. Il boit beaucoup.

— Arrête de le servir !

— Et il va le prendre comment, d'après toi ?

Wesley haussa les épaules.

— Len est là ?

— On ne l'a pas vu.

Wesley parcourut lentement le bar des yeux comme pour un inventaire. Et il s'adressa à Gail avec un sourire forcé :

— Commence à boire, je reviens tout de suite.

Comme il se glissait le long du bar jusqu'à LaChapelle, Gail se demanda si c'était son travail ou son genou qui le faisait souffrir. Elle avait voulu le retenir comme les autres fois où elle l'avait vu partir accomplir son devoir de shérif. « Arrête ! avait-elle envie de dire. N'y va pas ! C'est le travail de ton père, pas le tien ! Abandonne ces tâches-là à ton père et à ses semblables. Laisse tomber, laisse tomber ce coup-ci. »

Mais Gail ne dit rien. Ni les fois précédentes, ni ce soir-là.

Wesley alla se mettre juste à côté de Gordon LaChapelle et, bien qu'il ne s'assît pas, il s'accouda au comptoir, tranquillement, comme s'il n'avait d'autre intention que de boire sa bière et de discuter avec les clients du bar. Il était en manches de chemise, et rien ne permettait de l'identifier comme shérif. Mais cela importait peu ; tous au pays savaient qui il était et qui était son père.

La musique et le brouhaha étaient trop forts pour que Gail puisse entendre ce que Wesley disait. Peut-être LaChapelle ne l'entendait-il pas non plus, car il était toujours recroquevillé au-dessus de son verre. Wesley dut parler à nouveau, car l'Indien finit par se rendre compte de sa présence.

Gordon LaChapelle releva lentement la tête et tourna vers Wesley sa face large et bovine. Ses yeux, bien qu'à peine ouverts, le regardaient fixement.

Wesley continuait à parler, mais LaChapelle ne répondait pas. Il se contentait de le dévisager, clignant des paupières comme s'il était à deux doigts de s'endormir sur son tabouret. En dépit de sa torpeur, Gail sentit chez lui quelque chose de menaçant. On eût dit un chat qui feignait l'indifférence avant de bondir. Son mari ne portait pas d'arme. Une fois de plus, elle eut envie de le rappeler. Juste à ce moment-là, il s'écarta de LaChapelle et revint vers elle.

Il penchait légèrement la tête à droite, geste devenu familier à Gail. Elle en connaissait la signification, même si lui l'ignorait. Ça voulait dire : « Je sais bien que je dois faire quelque chose, mais quoi, bon Dieu ? »

Wesley posa son verre sur le bar. Le verre était vide, or Gail ne se souvenait pas l'avoir vu le porter à ses lèvres.

Paul Gurch le prit pour le remplir.

— Alors ? demanda-t-il.

— Je pense qu'il veut juste boire son whisky.

— Mon whisky ! C'est déjà fait, ça ! Quand est-ce qu'il va se décider à bouger ?

Il plaça le verre plein devant Wesley.

Ce dernier pencha à nouveau la tête sur le côté.

— Il y en a qui aimeraient bien entrer pour danser. Ils sont venus pour ça, dit Paul Gurch, désignant les gens au-dehors.

— Qu'est-ce qui les en empêche ?

Paul Gurch ne regarda pas, ne fit pas un geste en direction de LaChapelle.

— Tu le sais bien, dit-il à voix basse.

— Tu es certain de ne pas avoir vu Len ?

— Certain.

— C'était bon ? demanda Wesley à Gail, désignant son verre. Tu en veux un autre ?

Elle couvrit le verre de la main. Elle savait qu'il avait autre chose en tête.

— Ça va, répondit-elle.

— Tu en es sûre ?

Son sourire l'emplit d'appréhension.

— Tout à fait sûre.

— Rends-moi un service, alors. Va demander à Jack Pepper de venir ici.

Jack Pepper travaillait comme journalier dans le ranch de Julian Hayden. Gail ne l'avait rencontré qu'une seule fois, mais elle savait qu'elle n'aurait aucun mal à le reconnaître. Il mesurait bien plus d'un mètre quatre-vingts, avait de larges épaules, une stature imposante et une tête si énorme que Gail se demandait comment il arrivait à trouver des chapeaux à sa taille. Wesley assurait que c'était un brave homme, travailleur, digne de confiance, loyal envers son père et attaché au ranch, mais Gail éprouvait un certain malaise à son contact. À l'instar de certains individus de son espèce, il aimait à l'écraser – elle et les autres femmes – de sa présence de colosse, non pour l'impressionner, mais pour l'effrayer. Gail allait faire la commission, bien que l'idée d'approcher Jack sur le parking ne lui sourît guère.

Il fut facile à repérer. Il portait une chemise blanche et, au clair de lune, son large dos émergeait comme une voile de bateau sur la mer. Il se tenait au milieu d'un groupe d'hommes qui tous buvaient et fumaient. En lui

donnant une tape dans le dos, Gail interrompit une conversation sur les chevaux.

— Excusez-moi, dit-elle comme il se retournait, mon mari voudrait vous voir à l'intérieur.

Elle pensa soudain qu'il ignorait peut-être qui elle était, et plus encore avec qui elle était mariée.

— Wesley Hayden. Je crois qu'il a besoin de votre aide.

Gail, qui en était à son cinquième mois, avait très peu de ventre, mais elle avait pris l'habitude de porter des robes de grossesse. Plus par timidité qu'autre chose. Elle voulait de par son allure annoncer son état à la ville. Son apparence de femme enceinte lui épargnait les questions des curieux qui cherchaient à savoir si, comme le prétendait la rumeur, elle attendait bien un enfant.

Peut-être la robe ample, en tissu imprimé, qu'elle portait ce soir-là incita-t-elle Jack Pepper à la traiter avec davantage de respect. Ou alors – rien à voir avec les bons sentiments –, peut-être obéissait-il tout simplement à un ordre venant du fils de Julian Hayden.

Jack Pepper déposa sa cannette sur le sol, jeta sa cigarette dans une gerbe d'étincelles et partit à grands pas vers le bar.

Gail se demanda ce qu'elle devait faire. Wesley lui avait dit d'attendre dehors, mais elle ne pouvait rester là, avec ce groupe de cow-boys. Elle regarda autour d'elle, cherchant une connaissance. Il y avait bien quelques visages familiers dans la foule, mais elle ne se sentait pas le courage de les approcher. S'il y avait eu un groupe de femmes, elle l'aurait rejoint, mais elles étaient toutes avec leur mari ou leur petit ami. Aussi Gail suivit-elle son impulsion première et prit la direction du bar pour regarder par le carreau sale ce que son mari et Jack Pepper manigançaient.

Comme par un fait exprès, l'action débuta au moment où Gail atteignait la fenêtre.

Elle vit son mari se diriger vers Gordon LaChapelle, d'une démarche si feutrée que Gordon ne se retourna même pas sur son siège. Arrivé juste derrière lui, Wesley tendit le bras et tira l'Indien par les cheveux, le faisant dégringoler de son tabouret.

LaChapelle perdit l'équilibre et tomba si lourdement que Gail se demanda si sa chute n'avait pas été causée par autre chose. Peut-être s'était-il évanoui, et Wesley avait-il tenté de le rattraper. Non, s'il avait perdu connaissance, vu la position de son corps penché en avant, il aurait piqué du

nez sur le bar. En outre, elle voyait bien que Wesley ne s'était pas contenté de tirer LaChapelle par les cheveux, il avait projeté l'Indien sur le sol.

Le tabouret se renversa aussi, roulant sur le côté pendant que LaChapelle s'étalait de tout son long sur le dos. Sa tête heurta le plancher, et aussitôt Jack Pepper – d'où surgissait-il ? – empoigna l'une de ses jambes. Wesley se saisit de l'autre tout aussi promptement, et ils traînèrent à eux deux Gordon jusqu'à la porte.

Au début, Gail crut que LaChapelle, qui se laissait emporter sans protester, était inconscient. Puis elle aperçut son bras pendant le long de son corps, et sa main qui cherchait mollement à s'agripper à quelque chose.

Wesley et Jack Pepper franchirent la porte-moustiquaire qui, en se refermant derrière eux, cogna LaChapelle dans les côtes.

Entre-temps, les gens s'étaient attroupés, formant un cercle à moitié dans le bar, à moitié à l'extérieur.

Une fois dehors, Wesley désigna de la tête l'endroit où il voulait aller, sur la droite, à l'opposé de Gail. Il demanda à Jack Pepper si LaChapelle avait laissé quelque chose au bar. De l'argent ? Un chapeau ?

— J'ai rien vu.

Et ils disparurent de sa vue, cachés par quelque voiture ou camion en stationnement. Gail n'avait pas l'intention de les suivre, même si elle brûlait de savoir ce qui allait se passer ; elle tendit donc l'oreille pour écouter.

Il y eut des grognements, des halètements, des bruits de lutte. Qui pouvaient aussi bien provenir d'un homme qu'on frappait que de quelqu'un qu'on remettait sur ses pieds.

Personne parmi la foule n'osa s'aventurer derrière les voitures, à la grande surprise de Gail, vu la curiosité de ces gens-là et leur état d'ébriété avancé. S'il s'était agi d'une simple bagarre, ils se seraient tous massés autour – elle avait souvent assisté à ce genre de scène –, mais là, c'était officiel. Puisque le shérif était dans le coup, il valait mieux rester à l'écart.

Gail se retrouva à nouveau seule, et tous les regards convergèrent sur elle. Parce qu'elle était enceinte ? Parce qu'elle était la femme du shérif ? Son bébé remua, un lent roulis qui semblait presque délibéré et lui donna l'impression de n'être qu'un vaisseau, comme si cette vie qu'elle portait pouvait aussi bien obéir à l'attraction de la lune qu'à sa propre volonté.

On entendit un moteur de camion toussoter, crachoter, puis démarrer. Un faisceau de phares balaya brièvement la rangée de bouleaux la plus proche. Gail devina que c'était Gordon LaChapelle qui partait et se demanda

jusqu'où il pourrait aller, bourré d'alcool et de coups comme il l'était. Il y avait tant d'accidents sur ces routes... quelqu'un qui ratait un virage et finissait dans un ravin, une voiture ou un camion qui calait au beau milieu de la voie ferrée, un conducteur trop ivre ou trop somnolent pour continuer qui, s'étant arrêté sur le bas-côté, se faisait percuter par un autre véhicule. À la consternation de Gail, la plupart de ces accidents concernaient les Indiens.

Wesley et Jack Pepper émergèrent de derrière les voitures en stationnement. Wesley traînait les pieds sur le gravier, les mains dans les poches de son pantalon, comme gêné d'être l'objet de tant d'attention.

Gail entendit Jack Pepper questionner :

— Où il l'a eu, ce camion ?

— Aucune idée.

— J'essaie de mettre un peu d'argent de côté. J'ai pas les moyens de m'acheter un camion neuf, moi.

— Vous avez économisé de l'argent ?

— J'essaie. J'y arrive pas toujours.

— Demandez une augmentation à mon père.

— Votre père a toujours été correct avec moi, je vais pas l'embêter avec ça.

Apercevant Gail qui l'attendait, Wesley lui tendit la main comme à un électeur potentiel qu'il aurait croisé dans la rue. Elle recula d'un pas.

— Tu veux retourner à l'intérieur ? lui demanda-t-il.

Jack Pepper s'éclipsa pour aller continuer à boire avec ses amis. À la manière dont ils l'accueillirent, Gail comprit qu'ils étaient impatients de savoir ce qui était arrivé à Gordon LaChapelle. Elle l'était aussi, mais elle avait tout son temps.

— On reste encore ? s'enquit-elle.

— On peut y aller. J'ai juste un mot à dire à Paul Gurch. J'en ai pour une minute.

— Je t'attends là.

— Si tu veux.

Wesley la laissa seule à nouveau. Tandis qu'elle patientait, quelqu'un s'approcha d'elle. Carol Clifton, qui travaillait aussi au palais de justice, vint vers elle en titubant. Elle était vêtue comme pour un quadrille, d'un chemisier jaune vif et d'une jupe évasée. Gail remarqua qu'elle était

éméchée. Elle tenait une bouteille de bière à la main et n'arrêtait pas de sourire.

— Ce n'est pas toujours comme ça, ma poulette, dit Carol.

— Qu'est-ce qui n'est pas toujours comme ça ?

— Vous savez bien. La vie ici.

— Juste ce soir, alors ?

— Mais oui. Je sais que vous pensez à votre bébé et tout. J'en ferais autant. Mais je serais vous, je ne m'inquiéterais pas. Moi, je ne m'inquiète pas.

— Je pense à Wesley.

— Wes ? Il porte une cravate.

Carol pointa le goulot de sa bouteille de bière en direction du groupe de cow-boys.

— C'est celui-là qui devrait vous préoccuper. Donnie Eidsen, là-bas. Un bouvillon lui a écrasé le pied, et ça a tellement enflé qu'il ne peut même plus enfiler sa botte et encore moins le mettre dans l'étrier. Du coup, en ce moment, il ne touche pas sa paye.

Gail plissa les yeux dans l'obscurité. Elle ne savait pas bien qui était Donnie Eidsen, mais elle crut voir l'un des cow-boys s'appuyer inconfortablement sur le capot d'une voiture ; son pied endolori reposait peut-être sur le pare-chocs.

— Wes travaille, lui, dit à nouveau Carol.

— En effet.

— Dommage qu'il ait à travailler quand vous êtes là.

Wesley sortit du bar, puis revint sur ses pas pour dire une dernière chose à Paul Gurch. La lumière filtrant par la porte entrouverte projeta sa silhouette sur le sol. Gail surveillait l'ombre de son mari, pour anticiper le moment de son retour.

Carol pivota, prête à partir, puis s'immobilisa.

— Vous allez travailler encore longtemps ?

Gail haussa les épaules.

— Jusqu'à ce que le médecin me dise de m'arrêter.

— À lundi, alors.

Sur le chemin de la maison, Gail se disait à quel point elle était contente d'être enceinte. Cela signifiait que Wesley ne chercherait pas à faire

l'amour cette nuit. Depuis qu'elle lui avait annoncé sa grossesse, il la touchait seulement si elle lui assurait qu'il n'y aurait pas de problème. Et cette nuit-là, il n'en était pas question. Elle craignait que son sang ne fût moins échauffé par son désir pour elle que par l'action violente à laquelle il avait été mêlé. Parfois, dans le passé, quand il rentrait tard le soir, après avoir procédé à une arrestation, et qu'il la désirait ardemment, pour le calmer elle ne trouvait pas d'autre solution que de lui céder. Ça ne la dérangeait pas de se donner à lui, si faire l'amour pouvait lui permettre d'oublier une contrariété survenue dans son travail. Mais s'il venait à elle uniquement avec un trop-plein d'énergie dont il ne savait que faire, alors elle ne voyait pas pourquoi elle se soumettrait.

Ils roulaient en silence depuis un bon moment, mais Gail sentait que Wesley voulait lui parler. Simplement, il ne savait par où commencer. Il conduisait encore plus lentement que d'habitude... oh, il pouvait bien faire mine d'essayer d'apercevoir des biches ou du bétail égaré, ou encore le véhicule de Gordon LaChapelle dans le fossé, c'étaient les mots qu'il cherchait. Il fit entendre de petits clappements de langue comme chaque fois qu'il devait se résoudre à parler. C'était maintenant qu'il fallait se lancer. Parfois, quand ils arrivaient, le père de Wesley les attendait à la maison.

M. Hayden était connu pour ses insomnies et, certaines nuits où il ne trouvait pas le sommeil, il venait jusqu'à chez eux, entraînant Wesley dans d'interminables parties de gin-rami. Si Len McAuley ne dormait pas et s'il était à jeun, M. Hayden l'emmenait avec lui, et ils jouaient tous les trois au bésigue. Tant que ces trois hommes veillaient, assis à la table de la cuisine, Gail ne parvenait pas à s'endormir. Allongée dans son lit, elle les écoutait battre et claquer les cartes et faire leurs étranges comptes : « Neuf, douze, treize et vingt pour le gin », « un carré à soixante et dix d'as. » Quelquefois, c'étaient les seules paroles qu'ils prononçaient. Ne connaissant aucun de leurs jeux de cartes, elle avait l'impression qu'ils utilisaient un code, un langage secret d'hommes pour l'empêcher de comprendre.

Gail aurait pu faciliter la tâche à son mari en engageant tout simplement la conversation. N'importe quel prétexte aurait suffi : une remarque sur les étoiles dans le ciel printanier, le fait que le bébé cessait de donner des coups de pied quand ils roulaient en voiture. Mais elle était déterminée à attendre.

Wesley réussit enfin à transformer ses soupirs et claquements de langue en mots.

— Ça t’a contrariée, hein ?

Il exprimait si précisément ce qu’elle avait ressenti que son cœur déborda soudain d’amour pour lui. Elle fut tentée de ne pas pousser la discussion plus loin. Seulement tentée.

— Oui, ça m’a contrariée.

— Les clients de Paul sont de bons payeurs. Les hommes veulent pouvoir sortir leurs femmes ou leurs petites amies, le soir. Moi aussi, j’en ai envie.

La tendresse inattendue de cet aveu la prit au dépourvu.

— Mais pourquoi faut-il que ça se passe comme ça ? demanda-t-elle.

— Comment ?

— Aussi brutalement.

— Je ne l’ai pas arrêté. Tu penses que j’aurais dû le conduire au poste ? C’est ça ?

— Pas nécessairement.

— Alors quoi ?

— Ce n’est pas à moi de le dire.

Il se replongea dans le silence ponctué de claquements de langue. Ses mains remuaient sur le volant.

Gail se radoucit.

— Tu aurais pu lui parler, non ?

— Je lui ai parlé.

— Et... ?

— Et quoi ?

— Qu’est-ce qu’il a dit ?

— Qu’il ne bougerait pas.

— Alors tu t’es chargé de le faire bouger.

— C’est ça, je l’ai aidé à bouger.

Elle sentait maintenant sa colère emplir la voiture comme l’aurait envahie l’air parfumé de la nuit si elle avait baissé sa vitre.

— Pourquoi n’avais-tu pas ton arme ce soir ?

Elle savait qu’il portait un pistolet en service, mais qu’il s’efforçait de le lui dissimuler. Quand il devait la retrouver, que ce fût à l’extérieur ou chez eux, Wesley le laissait dans la voiture ou au bureau. Il se pouvait d’ailleurs qu’il fût sous le siège en ce moment même.

— Tu aurais voulu que je le fasse descendre de son tabouret en lui tirant dessus ?

— Tu aurais pu – je ne sais pas – le laisser partir sans... sans en arriver là.

Gail détestait cette tournure que prenaient ses conversations avec Wesley. Elle s'était laissé entraîner hors des limites qu'elle s'était fixées : une astuce d'avocat, elle en était sûre.

Wesley répondit aussitôt que tout irait bien pour Gordon, qu'ils s'en étaient assurés avant de l'expédier sur la route. Gordon avait la tête dure. Il y avait de l'admiration dans sa voix.

Gail était prête à capituler. Il ne comprenait même pas ce qui la tracassait. Il la croyait bouleversée par ce qui était arrivé à Gordon LaChapelle, alors qu'au fond, et en dépit des apparences, elle s'en souciait fort peu. C'était ce qu'elle avait découvert ce soir-là qui la perturbait : son mari était capable de s'approcher d'un homme par-derrière, sans bruit, et de le faire dégringoler de son tabouret.

Depuis cette fameuse soirée, elle observa attentivement son mari, se demandant quels autres recoins de sa nature lui avaient été cachés. Mais elle ne trouva rien. À tous égards, il restait l'homme tranquille, doux et prévenant qu'elle avait épousé. Pendant sa grossesse, il fit même preuve de plus de sollicitude que d'ordinaire, à tel point qu'il lui était difficile d'imaginer que ces mêmes mains qui lui massaient les chevilles tous les soirs avaient pu saisir un homme par les cheveux. Et encore, c'était ce qu'elle avait vu. Que lui avait-il dissimulé d'autre ? Elle n'arrivait pas à se détendre en compagnie de son propre mari, tant elle était convaincue que le comportement de cet homme lui réservait des surprises. Cependant, malgré une observation de tous les instants, elle ne décela rien jusqu'à la naissance de l'enfant.

Wesley refusait de prendre le bébé dans ses bras.

À l'hôpital, Daisy McAuley, Enid Hayden et Carol Clifton l'avaient toutes tenu tour à tour. Pas Wesley.

Il ne manifesta pas plus d'empressement à porter David à leur retour à la maison. Oh, il pouvait rester au-dessus du berceau, à contempler son fils, comme illuminé de l'intérieur. Et quand Gail tenait le bébé, Wesley s'approchait tout près, hagard d'amour pour elle comme pour lui.

Pourtant, il ne prenait pas l'enfant dans ses bras. Un jour, Gail enveloppa douillettement David dans sa couverture – un paquet si bien

ficelé et si bien fermé qu'on aurait pu l'envoyer par la poste – et le déposa sur les genoux de son père. Wesley eut l'air tellement paniqué que Gail reprit immédiatement David, surtout pour tirer son mari d'embarras.

Ce fut pour cette raison qu'elle retourna dans le Dakota du Nord. Pour permettre à ses parents de voir leur premier petit-fils, mais aussi pour arrêter de compter les jours jusqu'au moment où Wesley se déciderait enfin à prendre son fils dans ses bras.

Le vent faisait vibrer le chambranle de la fenêtre, et Gail réagit d'instinct en s'enfonçant sous les couvertures. Quand elle était enfant, ce vent du nord signifiait qu'elle aurait encore plus froid sur le long trajet de l'école. Elle essaya d'imaginer quelle route emprunterait David pour aller en classe. Quelle rue lui offrirait la meilleure protection contre le vent d'hiver ? Gail se rendit compte que c'étaient les rues de Bentrock qu'elle arpentait mentalement. Bien sûr, c'était le foyer de David, son lieu de naissance, la ville où vivaient son père et ses grands-parents paternels.

Réflexion faite, le père de Wesley était le seul homme qui eût tenu David dans ses bras. À sa sortie de l'hôpital, les parents de Wesley l'attendaient à la maison. Ils avaient apporté des cadeaux : des vêtements de bébé, une couverture, un hochet en forme d'haltère et un nouveau fauteuil à bascule, avec un siège canné. Pour Gail, quand elle devait se lever à deux heures du matin pour donner le sein à son fils.

Enid Hayden avait replié la couverture de David, découvrant son visage rouge et ridé. Julian Hayden arracha pratiquement le bébé des bras de Gail et l'éleva au-dessus de sa tête. Gail crut voir David écarquiller les yeux de frayeur et Wesley retenir son souffle. Mais personne ne pipa tandis que Julian continuait à brandir leur enfant.

— Alors, ça fait quoi, mon garçon, de se retrouver à la maison ? demanda-t-il à son petit-fils. Ça fait quoi de respirer cet air-là ?

Gail se trouvait depuis presque trois jours dans le Dakota du Nord, et son propre père n'avait toujours pas pris David dans ses bras. Qu'avaient-ils donc, tous ces hommes ? Croyaient-ils qu'un bébé était si fragile qu'ils risquaient de l'étouffer ou de le briser ? Pensaient-ils que leurs mains ne pouvaient tenir un enfant ? Qu'elles étaient souillées par tant de méfaits et d'impuretés qu'elles ne pouvaient accueillir la candeur et l'innocence ? Seigneur, à quoi, d'après eux, les mains de l'homme étaient destinées ?

Le vent soufflait de plus belle, et Gail entendit un autre bruit familier, comme des poignées de sable jetées contre les vitres. Elle savait ce que cela

signifiait : du nord, le vent avait apporté de la neige, des flocons fins et glacés. Cette fois-ci, Gail ne s'enfouit pas plus profondément sous l'édredon. Rejetant les couvertures, elle s'approcha du couffin pour s'assurer que David ne s'était pas découvert.

À son grand étonnement, le bébé était déjà réveillé. Il s'efforçait de lever la tête comme pour arriver à voir à tout prix par-dessus les parois en osier blanc de son couffin. Il serrait et desserrait les doigts et donnait résolument des coups de pied comme si l'air léger et froid du matin pouvait lui opposer une quelconque résistance.

Sa bouche remuait, se tordait pour téter ou crier, ou les deux à la fois, mais pour l'instant, Gail ne faisait que regarder. Au premier bruit, au premier son qu'il émettrait, elle le prendrait. Mais pas avant.

N° d'édition : 3026
Dépôt légal : mai 1999

OceanofPDF.com

1 En anglais, « grand cheval ».

2 Grêle d'acier.

OceanofPDF.com